9e Année. N° 12.

JUL 18 1933
PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 JUIN 1933

		Pages.
nte de Fels	*On nous demande une Solution*	721
amond Lehmann.	*L'Invitation à la Valse.* — II	748
n Mistler	*Sur les Chemins de l'Europe*	776
el Dodge.	*D. H. Lawrence à Taos.*	795
ert Thibaudet . .	*Romantiques et Parnassiens.* — I.	830
rre Champion . .	*Juifs et Lombards à Paris au Moyen âge.*	846
Giscard d'Estaing.	*Les Problèmes du Rail*	862
rcel Thiébaut. . .	*Un Pétale de Géranium.*	879
l Alfassa.	*Quelques Expositions d'Art ancien.* . .	910
ry Bidou.	*Le Mouvement littéraire.*	926
ilippe Soupault. .	*Le Théâtre aux États-Unis.*	936
ert Flament . . .	*Tableaux du vert Printemps*	945

Copyright 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

Vient de paraître :

RENÉ JOHANNET

POLITIQUE EXPÉRIMENTALE

L'ŒUVRE DU COMTE DE FELS

Préface de GEORGES LECOMTE
de l'Académie française

Editions ÉMILE-PAUL Frères — PARIS

UN VOLUME : 20 FR.

ON NOUS DEMANDE UNE SOLUTION

L'article *Vers Moscou*, paru dans la *Revue de Paris* du 15 mars, a été reproduit en grande partie et commenté par les principaux journaux de la France et de l'étranger.

Nos confrères nous ont accordé nos principes et nos conclusions avec facilité. Nous serions même tenté de dire avec trop de facilité, car notre thèse n'a soulevé aucune objection. Aucune voix ne s'est élevée pour contester nos deux affirmations essentielles, à savoir que l'École dirigeante a développé un système fiscal qui transfère à l'État les richesses de la nation pour les distribuer à sa clientèle électorale et aussi que les députés modérés se sont associés à cette politique. A ce sujet même un député radical-socialiste nous a dit : « Comment voulez-vous que nos collègues modérés agissent autrement? S'ils ne votaient pas comme nous, il n'en reviendrait pas quarante à la Chambre. »

Toutefois après le tribut d'éloges qu'ils ont bien voulu nous accorder, les éminents publicistes qui ont commenté notre thèse nous ont fait sommation sur le mode le plus courtois d'avoir à fournir l'indication d'un remède plus précis au vice du parlementarisme qu'une réforme intellectuelle et morale.

Vous constatez, nous dit-on, que le marxisme de l'École dirigeante conduit la France à la catastrophe, que c'est de propos délibéré qu'a été adopté le système de l'absorption

par l'État de toutes les richesses de la nation, qu'aucun raisonnement, qu'aucune adjuration ne modifiera l'application continue d'une doctrine de ruine.

Vous ne partagez sans doute pas l'illusion d'un Poincaré qui voit un remède dans la restriction des pouvoirs que se sont arrogés les grandes commissions du Parlement. Vous ne suivez pas M. André Tardieu sur la voie Paris-Versailles où il veut entraîner députés et sénateurs pour une réforme de la Constitution. Et, en effet, comment pourrait-on décider les parlementaires à modifier l'état de choses auquel ils doivent élection et réélection?

Vous avez aussi noté depuis longtemps que lorsque le glissement vers la gauche paraît entraîner la République à l'abîme, l'École dirigeante freine le char de l'État et le replace pour quelque temps sur un palier. Expérience Poincaré, expériences Laval ou Tardieu.

De cette vue, la discussion du budget de 1933 vient de nous donner une confirmation éclatante. Le Sénat adjure la Chambre d'arrêter ses prodigalités. Et les députés de répondre aux sénateurs : « Votre majorité est toute semblable à la nôtre. De quel droit voudrait-elle modifier notre politique budgétaire? »

Tout ceci dit, nous apportez-vous cette fois, après votre article *Vers Moscou*, un procédé infaillible pour redresser la chose publique?

Ne faut-il pas à notre démocratie une formule bien sonore, claquant au vent comme un drapeau, n'exige-t-elle pas un programme au lieu des prospectus que répand l'École dirigeante?

Si nous gardions le silence, nous paraîtrions nous dérober à la sommation dont nous avons été l'objet. Et comme nous n'avons pas la fatuité de croire que le public ait gardé le souvenir des travaux accumulés par nous depuis plus de quinze années, il nous échet, pour prévenir le reproche de carence, d'énumérer et de préciser les solutions que nous avons proposées, cas par cas, espèce par espèce, aux problèmes politiques, économiques, financiers et sociaux de l'époque.

Ce qu'on nous demande, ou plutôt ce qu'on nous redemande, nous l'avons fourni en son temps. Pas une occasion que nous n'ayons saisie d'apporter la contribution de la politique

expérimentale au labeur de notre École dirigeante. Nous sommes en règle.

Mais, comme cette même École dirigeante a mis à repousser le calice la même obstination que nous mettions à le lui présenter, il ne saurait plus être question, pour nous, que de remonter à l'origine des choses et que de prendre à partie l'erreur fondamentale qui, selon nous, est la cause du grand refus opposé à tous les conseils de notre thérapeutique.

Notre aveuglement serait bien étrange, si nous méconnaissions, après tant d'efforts inutiles pour changer le cours des choses, que toutes nos initiatives et tentatives sont vouées à l'échec le plus fatal, aussi longtemps que cette erreur ne sera pas reconnue et redressée : erreur qui ne cessera d'affecter à la fois l'élite et la masse de la nation, aussi longtemps qu'une nouvelle École dirigeante n'aura pas rompu le mauvais charme et pris la tête de l'offensive contre l'École actuellement en possession d'État.

Que pourrait-on encore conseiller sur le terrain parlementaire et électoral puisque tout a échoué? De toute évidence ce n'est point là que se trouve le joint des choses. Comment ne pas renoncer à changer l'esprit et les tendances des individus par les pouvoirs publics quand apparaît si nettement la nécessité inverse de changer l'esprit et les tendances des pouvoirs publics par les individus dûment prêchés et catéchisés en vue d'une réforme spirituelle.

De cette réforme, grandes sont les difficultés. Elles rebutent ceux qui persistent à considérer la situation française en fonction des prochaines élections. Mais il n'y a pas de moyens faciles d'accomplir les choses difficiles.

Dans la période de découragement et de désenchantement qu'il traversa après les événements de 1870, Renan écrivait en tête de sa *Réforme Intellectuelle* :

« Le rôle des écrivains à qui était échu le lot des vérités importunes ne diffère pas beaucoup de ce fou de Jérusalem qui allait parcourant sans cesse les murs de la cité vouée à l'extermination en criant : Voix de l'Orient, Voix de l'Occident, Voix des Quatre Vents! Malheur à Jérusalem et au Temple! Personne ne l'écouta jusqu'au jour où frappé d'une baliste, il tomba en disant : Malheur à moi ! »

Ce souvenir biblique, hantait l'illustre historien car il ne pouvait dissimuler que la « petite minorité des personnes qui avaient suivi en politique la même ligne que lui étaient les plus complètement vaincues dans la funeste crise de l'époque ».

Toutefois, Renan n'en déduisait pas qu'il dût se condamner à l'abstention.

« Avant de se renfermer dans la pensée pure, ajoutait-il, il faut être bien sûr qu'on a épuisé toutes les chances de faire entendre les voix de la raison. Quand nous aurons été dix fois vaincus, quand dix fois la foule aura préféré à nos avis les déclamations des complaisants ou des exaltés, quand il sera bien prouvé que nous étant légalement offerts, nous avons été rebutés, refusés, alors nous aurons le droit de nous retirer fiers, tranquilles, et de faire sonner très haut notre défaite. On n'est pas obligé de réussir, on n'est pas obligé de faire concurrence aux procédés que se permet l'ambition vulgaire, on est obligé d'être sincère. Si Turgot eût vécu pour voir la Révolution, il aurait eu presque seul le droit de rester calme, car seul il avait indiqué ce qu'il fallait faire pour la prévenir. »

Si l'on pouvait mieux dire, nous n'aurions pas commis l'impertinence de nous situer sur le même plan que Renan, mais il y a des sentiments qui ont reçu une expression définitive, à laquelle l'unique ressource est de se référer.

Sous de tels auspices, nous sommes plus à l'aise pour rappeler le détail de ce que nous avons proposé en pure perte et pour corroborer comme conséquence inéluctable de nos insuccès de réformateur pratique notre nouvelle position de réformateur intellectuel.

***

Nous laisserons de côté les admonitions que nous a inspirées la politique expérimentale, la guerre durant, et tandis que la Conférence de Paris élaborait les traités de 1919. Le faux principe des nationalités nous a trouvé pour adversaire et ce n'est pas notre faute si la Prusse n'a pas été séparée de l'Allemagne, si l'Europe Centrale a été balkanisée, si les liens de l'Italie et de la France n'ont pas été resserrés par la paix, si la Société des Nations n'a pas été fondée sur des réalités financières et économiques au lieu de l'être sur des plans chimériques

à base de sentimentalité, d'utopie et de mégalomanie, si la question des réparations de guerre n'a pas été réglée dans l'immédiate mesure des possibilités. Nous donnâmes alors les avertissements nécessaires. Toutes les fautes furent commises par une École dirigeante en possession incontestée du pouvoir jusqu'à la signature du Traité de Versailles dont elle porte la responsabilité.

Mais, à dater du mois de novembre 1919, ceux qu'Auguste Comte appelait les *conservateurs républicains* sont au pouvoir, ceux à qui le suffrage universel ne manque jamais, malgré les anciennes carences, de se confier dans les conjonctures difficiles. La chose publique est entre leurs mains. Jamais, ils ne retrouveront une si belle occasion de faire leurs preuves. Et tout d'abord, ils se heurtent à la question financière avec ses annexes et dépendances : la question monétaire, la question fiscale, la question des dettes extérieures.

L'instant est tragique, l'époque vraiment climatérique. Le trésor est à sec. Le franc-or commence à perdre au change. Le budget apparaît inexistant. « Toute l'année 1919, — écrivait alors M. Georges Bonnet, actuellement ministre du Trésor, — a été perdue pour la restauration financière du pays. » Le pouvoir ne gouvernait plus les dépenses publiques qui, dans la première année de paix dépassent, et de beaucoup, le total de la dernière année de guerre. De qui viendra la solution? De l'École Dirigeante que la guerre a surprise en possession d'État et qui vient d'être désavouée par la majorité des électeurs? Ou d'une nouvelle École dirigeante dont la maîtrise et la vocation vont s'affirmer dans une matière aussi essentielle? L'incertitude n'a pas été de longue durée. Nous n'avons même pas assisté, selon l'expression de Carlyle, aux oscillations et aux perplexités du destin avant de se fixer. Les modérés ont capitulé en rase campagne, sans même tenter une résistance dont ils ne concevaient ni l'opportunité ni la possibilité. Le problème financier, problème fondamental, a reçu la solution démagogique et socialiste prévue par Karl Marx. En premier lieu l'inflation monétaire, en second lieu la fiscalité personnelle, destinée moins à subvenir aux besoins de l'État qu'à niveler les conditions, à réaliser, suivant la formule radicale-socialiste, l'égalité du point de départ, et à absorber progressivement le

patrimoine et l'héritage, à transférer la fortune privée dans le Trésor public. Lorsqu'on constate qu'en Italie les taxes successorales sont abolies dans la ligne directe et la ligne collatérale et qu'en France elles ont été portées à un taux plus qu'exorbitant, on mesure l'abîme qui sépare une École Dirigeante soucieuse de perfectionner l'ordre social, d'une École acharnée à le détruire. Dès 1920, le Bloc national avait contresigné le programme précollectiviste. Il était virtuellement démissionnaire; il avait perdu sa raison même d'exister.

Il alléguera vainement pour sa défense que de tels procédés financiers et fiscaux étaient imposés par la force même des choses. Nous nous flattons d'avoir démontré le contraire dans notre opuscule de 1921, *Une solution au Problème financier.* Cette solution, une École dirigeante, ambitieuse de se désolidariser avec le marxime, n'eût pas manqué de l'adopter dans l'entière certitude de sauver le franc-or, de trouver une combinaison élégante pour le règlement de la dette extérieure et de subvenir aux dépenses exceptionnelles de l'époque sans écraser l'économie nationale et altérer la structure sociale de la France. Elle se caractérisait par l'utilisation rationnelle des richesses de l'État et tout d'abord par leur inventaire. Une brève citation de notre brochure fera comprendre le mécanisme de cette réforme que la majorité du Bloc national n'a même pas osé prendre en considération :

« Proclamons tout d'abord que la France, victorieuse de l'Allemagne, à le *droit* de ne pas subir un système d'impôts *à la prussienne.* Elle a fait la grande Révolution qui a émancipé tous les peuples et qui a libéré leurs biens de toute servitude. Il est bien juste qu'elle continue à bénéficier des conquêtes de cette Révolution. En premier lieu, n'a-t-elle pas droit à conserver ce système d'impôts réels établi et consolidé par les hommes de quatre-vingt-neuf et propagé par eux comme la marque significative du Nouveau Régime triomphant d'un long passé d'exactions fiscales et de taxations personnelles?

» Donc, avant toute chose, *abolition de la fiscalité allemande* sournoisement établie chez nous. *Retour pur et simple aux contributions instituées par la Révolution francaise.*

» Proclamons, en second lieu, que la France a le droit de connaître la *vérité sur ses affaires.* On l'a informée de son passif. Jusqu'à présent personne ne lui a parlé de son actif. Réparons cette lacune en procédant à l'*Inventaire* des richesses de la France.

» Ainsi on rendra d'abord aux contribuables français la *sécurité* en les délivrant à tout jamais de la crainte du régime prussien, de l'inquisition qu'il comporte et des spoliations qu'il annonce. En deuxième lieu, on leur inspirera la *confiance* en leur prouvant par l'inventaire la possibilité de s'acquitter sans ébranler l'ordre social. Dès lors, une immense *opération financière* deviendra possible, qui non seulement rétablira l'*équilibre budgétaire* mais qui produira à bref délai des *excédents de recettes* tels que l'ère des *amortissements* et des *dégrèvements* pourra s'ouvrir.

» Déjà le budget bénéficiera d'une recette annuelle de *deux milliards cinq cents millions* à provenir de nos anciennes contributions réelles, toujours assises et toujours prêtes à une perception régulière, en échange du minime produit tiré de l'impôt sur le revenu et des impôts cédulaires qu'il couronne.

» Pleinement rassurés, sûrs désormais d'échapper à la confiscation, les porteurs de rente française, les souscripteurs aux emprunts de guerre hésiteront-ils à accepter une mesure de *conversion* ou *d'unification* portant sur l'ensemble de la Dette publique qui oblige actuellement l'État français à verser chaque année, *douze milliards* à ses créanciers?

» Une réduction d'intérêts de 2 p. 100 pratiquée, sans discordes civiles, avec l'assentiment des rentiers, procurerait une nouvelle recette de *quatre milliards* ajoutée à celle de *deux milliards et demi*, dont nous venons de faire état.

» C'est après cette conversion ou unification de notre Dette qu'il deviendra possible d'attribuer à chaque coupure de rente du nouveau type, la faculté d'être échangée, au gré du porteur, pour une valeur égale, contre les Biens inscrits comme aliénables à l'Inventaire de l'État français.

» C'est ainsi que chaque Français, titulaire d'une rente sur l'État, la pourra échanger contre une valeur immobilière.

» L'accès de la propriété immobilière se trouvera ouvert à toute une nouvelle catégorie de Français. N'est-ce pas l'opé-

ration la plus équitable et la plus morale qu'un sociologue puisse concevoir? On parle souvent de *nationalisation*, terme ambigu et mal défini. Or voici qui *nationalise* dans le sens le plus précis et le plus vrai du mot, le capital prodigieux détenu par l'État. Voici qui offre toutes les chances d'amortir, dans un délai très court, une cinquantaine de milliards de notre Dette à long terme.

» Cette Dette, au surplus, bénéficiera d'un autre amortissement par la *Liquidation des Monopoles d'État*, aliénés à des Sociétés tenues de s'acquitter en titres de la nouvelle rente 4 p. 100.

» La mise en concurrence des aspirants acquéreurs donnera sans doute lieu à des enchères. D'où la perspective d'une hausse aussi marquée que profitable sur les effets publics qui auront ainsi trouvé la consistance dont ils manquent en ce moment.

» Tels sont les points principaux de notre projet dans lequel les solutions s'engendrent irrésistiblement les unes les autres.

» Le retour à la fiscalité réelle donne la sécurité.

» L'inventaire ranime la confiance.

» La sécurité et la confiance rendent traitables les porteurs de rente.

» La renonciation à un étatisme ruineux et débilitant nous conduit à éteindre la dette flottante, à amortir une partie considérable de la dette à long terme, non sans enrichir à la fois la Nation et l'État en transférant à la première des richesses dont le second ne fait rien.

» Le crédit de la France est rajeuni et renouvelé.

» L'ère du gaspillage prend fin et le règne de l'économie commence.

» Cette économie est tellement énorme qu'elle échappe à une prévision exacte. Personne n'a encore calculé ce que l'abandon de l'Étatisme fera gagner à la France.

» L'aliénation des Monopoles d'État produira en effet une triple économie :

» 1° La suppression du déficit d'exploitation.

» 2° La recette afférente au produit de l'aliénation.

» 3° Les impôts à prélever sur la firme qui aura succédé à l'État.

» En outre, un nombre considérable de citoyens seront délivrés de la servitude administrative et rendus aux professions productives pour leur plus grand profit personnel et le plus grand bénéfice de la collectivité. Et l'exploitation, rationnelle et professionnelle, ajoutera à la richesse générale du pays tout ce que lui ravissait la gestion coûteuse de l'État.

» Ce programme, nous le dédions tout particulièrement aux représentants du peuple qui siègent à la Chambre des Députés. Nous avons déjà exposé, au cours de notre *Essai de politique expérimentale*, dans quelles conditions ils ont été élus et quelle politique ils doivent suivre pour justifier la confiance passée et future de leurs électeurs.

» Jusqu'à présent il ne semble pas que la majorité ait tenu compte de ces idées. Elle n'a pas affirmé une doctrine financière qui pourrait être un terrain solide d'entente entre des représentants de nuances politiques si variées.

» Cette Chambre que certains publicistes qualifient de *réactionnaire*, n'a pas *réagi* un instant contre les théories imposées par l'École dirigeante. La seule différence entre les nouveaux députés et leurs prédécesseurs, c'est que ceux-ci obéissaient à leurs théories avec un véritable esprit de foi et de discipline, tandis que les membres de la Chambre actuelle se sont jusqu'ici révélés incapables de remplacer les directives anciennes et de constituer une nouvelle École dirigeante.

» Les députés de 1919, représentant des classes ou des groupements systématiquement écartés du pouvoir par les majorités précédentes, s'accordent béatement toutes les joies et toutes les jouissances que réserve en France le mandat de député à l'élu du suffrage universel. Ils savourent la délicieuse sensation d'être entrés enfin dans la République des camarades, d'apostiller des recommandations, de caser leurs protégés dans l'administration, d'obtenir des rubans rouges, verts ou violets pour leurs créatures. En matière financière, l'occasion leur a été présentée, dès la formation du ministère Millerand, d'affirmer une doctrine expérimentale en soutenant un ministre des Finances, délégué à ce poste parce qu'il avait proclamé la nécessité de remplacer l'impôt *personnel* par l'impôt *réel*. Dès que la question fut posée, il devint évident pour le nouveau ministre qu'il ne serait

pas suffisamment soutenu par la nouvelle majorité pour essayer même d'entreprendre la réforme salutaire. »

Que les modérés dussent être battus au renouvellement législatif de 1924, cela ne pouvait faire aucun doute. Ils n'ont pas encore compris que *la cause primordiale de leur insuccès a résidé, non dans leur opposition fictive aux doctrines radicales-socialistes, ou plus exactement pré-collectivistes, mais dans leur adhésion à celles-ci.* Le suffrage universel obéit à une logique élémentaire et brutale. Il aurait sans nul doute suivi une École dirigeante nouvelle qui l'aurait animé de son ardeur et entraîné dans d'autres chemins. Mais, puisqu'il ne s'agissait que de faire de la prétendue politique modérée sur des thèmes socialistes, il était fatal que la confusion se mît dans les esprits et que l'électeur moyen cessât d'apercevoir les raisons de préférer les modérés et les nationaux aux radicaux-socialistes et aux collectivistes. Mais il était écrit qu'une seconde occasion de revanche, tout à fait inespérée celle-là, viendrait s'offrir aux modérés, en leur permettant de mettre à profit les leçons d'une dure expérience. Devant la débâcle financière et monétaire, l'École dirigeante et régnante se laissait carencer et essayait d'échapper par la suite à ses responsabilités. L'épisode poincariste, la dévaluation du franc au cinquième de son ancienne valeur, qualifiée de stabilisation, le gigantesque effort fiscal de 1926 sont encore trop frais dans toutes les mémoires pour qu'il soit besoin d'insister. En 1928, une majorité modérée surgit encore des urnes d'une façon assez inattendue.

Que va-t-elle faire? A quoi va-t-elle se résoudre? Va-t-elle enfin prendre conscience de sa position et de sa mission? Se résignera-t-elle à l'office humilié de faire frein sur les routes qui nous mènent au collectivisme? L'illusion, à supposer qu'elle ait pénétré certains esprits, n'a pas dû être de longue durée. C'est de 1928 à 1932 que le collectivisme a obtenu les satisfactions les plus complètes : la consolidation d'un syndicalisme révolutionnaire et inconstitutionnel dans l'administration centralisée et l'enseignement public, les assurances dites sociales suivant la conception purement étatiste, la création de l'école unique à tendance monopolisée, un sur-

croît d'influence au profit du Conseil national économique, sorte d'organe parasitaire et suspect, chargé de soutirer au Parlement le plus clair de son influence légitime et de sa responsabilité dans les questions économiques, le développement indéfini du parasitisme social, l'accroissement en des proportions inconnues du nombre des parties prenantes et le véritable pillage du budget.

Jamais le contraste n'avait été plus accusé entre les intentions, les désirs, les paroles du parti modéré et les actes qu'il a laissés s'accomplir sous son patronage par une École dirigeante qui peut bien essuyer des échecs électoraux mais non en ressentir quelque diminution d'influence et d'ascendant. Les résultats du scrutin de mai 1932 se lisaient aussi clairement dans l'avenir que ceux de mai 1924.

La politique expérimentale a-t-elle manqué de 1926 à 1932 à son devoir envers le parti modéré? A-t-elle négligé de l'approvisionner de solutions efficaces et pragmatiques? Certes non. Encore une fois, ce qu'on nous demande aujourd'hui, nous l'avons largement fourni dans le passé récent.

On en trouvera une preuve convaincante dans notre petit ouvrage *Vers la Paix sociale* où, dès l'été de 1928, c'est-à-dire au seuil de la législature nouvelle, nous réunissions des aperçus, un peu épars dans toute notre œuvre.

Nous apportions ainsi au parti modéré un sûr moyen de faire profession et métier d'*École dirigeante*, en allant disputer au collectivisme sur son terrain même, le cœur d'un prolétariat qu'il s'agit d'incorporer à une société où il n'est encore que campé. Le *Bien syndical* dont nous croyons avoir donné des tout premiers la formule claire et précise, n'est pas une conception éclose dans le silence du studio. Il faut y voir au contraire le terme d'une évolution naturelle qu'il n'était que d'observer attentivement depuis le début de l'âge industriel. Le Bien syndical, c'est le point de jonction du prolétariat, du patronat et de l'État, c'est la corporation moderne se réalisant enfin dans une institution solide et durable.

« Qu'est-ce que le Bien syndical?

» Les suites de cette locution, quand nous les envisageons d'une façon concrète, nous font voir une personne morale

publique autonome, empruntant tous ses attributs : propriété, continuité, collectivité, à la loi du 12 mars 1920, néanmoins reconnue, subsidiée et contrôlée par l'État, fonctionnant, en somme, à la différence du but, mais non des méthodes, comme les établissements publics préexistants : services d'hospitalisation des malades, caisses d'épargne, etc., distincts et séparés des administrations départementales et communales, à compétence territoriale très variable, suivant la densité des populations et l'importance des intérêts à pourvoir.

» Qu'est-ce que le Bien syndical?

» C'est, dans notre pensée, le point de convergence, le nœud social, où se réalise la corporation moderne, propriétaire, titulaire de revenus, curatrice et dispensatrice de richesses, arbitre experte sur tous les cas; le lieu géométrique où l'État, l'employeur et le travailleur se conjoignent sur un pied de paix et d'entente perpétuelle, où s'opère la réduction de l'antagonisme social par l'harmonie et la fusion des intérêts.

» Qu'est-ce que le Bien syndical?

» C'est une fortune en caisse, une accumulation de capitaux mobiliers et immobiliers, une sorte de société à trois où l'État, le patronat et le prolétariat auront engagé, toutes proportions gardées, des intérêts si gros et si sacrés qu'il résultera de la gestion de ceux-ci une solidarité infiniment puissante.

» Le Bien syndical naît de l'initiative des travailleurs.

» Il se complète par l'accession des employeurs.

» Et il se couronne par l'intervention de l'État.

» Les travailleurs y cotisent dans toute la mesure de leurs possibilités, afin de justifier leur part prépondérante au gouvernement de l'entreprise.

» Le patronat y apporte de fortes contributions et son expérience administrative.

» Quant à l'État, son rôle est de fournir la mise de premier établissement, car le Bien syndical doit se trouver dès ses premiers jours en possession de remplir sa mission. L'État veillera aussi sur la bonne marche de l'entreprise, en vertu de son droit supérieur de regard et de contrôle, et enfin, établira, entre les biens syndicaux, les liens fédératifs nécessaires.

» A quoi tend le Bien syndical?

» A effectuer d'une façon pratique cette incorporation du prolétariat à la société, dont nous avons dit qu'elle mettrait fin à la question ouvrière, et à réparer toutes les injustices morales et sociales dont le travailleur moderne est fondé à se plaindre.

» Le Bien syndical ramène les éléments du problème social à leur plus grande simplicité. Si l'on a pu dire de la question sociale qu'elle était avant tout une question morale, nous sera-t-il permis de dire de la question ouvrière qu'elle est avant tout une question d'argent et d'habile administration? Triple dans son origine et dans sa gestion, le Bien syndical procure la seule solution convenable. L'accord social, c'est essentiellement des satisfactions substantielles et positives accordées aux parties en cause. »

On ne nous objectera plus qu'il n'y a là qu'une utopie plus raisonnée que les autres après la réussite si remarquable du corporatisme en Italie. Quel que soit le sort que l'avenir réserve au fascisme et à son fondateur on peut pronostiquer que la nouvelle organisation sociale dont nous avons formulé la doctrine et qu'ils ont réalisée leur survivra parce qu'elle est d'évolution naturelle. Dans la péninsule le corporatisme a vaincu la lutte de classes. Quel magnifique exemple! A quoi a-t-il tenu que la France ne devançât l'Italie dans cette marche au progrès social? Que nos modérés, au lieu de sombrer dans l'opportunisme marxiste, s'érigeassent en École dirigeante dans ces mois d'après-guerre où la France attendait anxieuse et impatiente un Évangile politique qui n'est pas venu et faute duquel notre peuple est tombé dans une sorte de paralysie et d'hébétude intellectuelles.

Mais dira-t-on encore, la transformation d'un parti en École dirigeante n'est pas chose aisée. La politique expérimentale avait-elle pensé au processus suivant lequel la chose aurait pu s'accomplir?

Nous ne serons pas pris davantage en défaut sur ce point.

Voici ce que nous écrivions à cette place même le 1er juillet 1927.

« Le débat doctrinaire est épuisé que l'enquête politique ouverte par la *Revue de Paris* avait suscité. Nous nous plaçons aujourd'hui dans l'hypothèse que le parti modéré a repris conscience de sa mission historique. Il reconnaît pleinement qu'il n'a pas pour office de ralentir la marche au collectivisme marxiste, mais de provoquer une marche en sens contraire en préservant la société d'une absorption totale par l'État. Cela supposé, l'obligation nous incombe et nous ne voulons pas nous y dérober, de rechercher les conditions pratiques propres à procurer dès à présent au parti modéré une renaissance que beaucoup de ses électeurs jugent sans doute désirable. *Et d'abord il faut que le parti modéré s'unifie.* »

L'unité! C'est la condition première de l'ordre et de l'efficacité. Hélas! ce qu'on appelle parti modéré n'est que fragmentation, éparpillement, incohérence et indiscipline. Avant de s'emporter à des ambitions plus hautes, il faut de toute urgence remédier à une infirmité sociologique mère de toute impuissance.

Qu'on nous permette encore une courte citation :

Les raisons d'unifier le parti républicain sont urgentes. Les modèles d'unification lui touchent les yeux, pour ainsi dire.

» Reste à envisager le processus d'unification.

» Il est simple, il est tout indiqué, il ne prête pas à la controverse.

» L'unification doit résulter d'un grand congrès national convoqué à cette fin de salut.

» D'un congrès dont les assises solennelles et éclatantes réalisent à la face de la nation attentive une synthèse aussi complète qu'il se pourra de toutes les variétés dont se compose l'ensemble du parti.

» De ce congrès devra sortir :

» 1° La proclamation de l'unification et le serment de lui être fidèle.

» 2° L'affirmation que le parti républicain — car à dater de cette minute il n'aura plus d'autre nom — est l'héritier et le continuateur de la tradition républicaine française sans

altération de la doctrine, sans intermission dans la descendance depuis les origines.

» Cela fait, une triple mission incombera au Congrès :

» 1° Porter un chef sur le pavois.

» 2° Sanctionner la constitution du parti.

» Pour cette constitution, on n'aura pas à se mettre en frais de recherches, ni à exercer les facultés imaginatives. On s'inspirera avec fruit du système anglais et du système socialiste, lesquels d'ailleurs ne diffèrent pas essentiellement, tant il est vrai que les nécessités de la discipline sont éternelles et immanentes. L'organisation centrale, l'organisation parlementaire et l'organisation départementale, si la voix de la sagesse se fait entendre souverainement, formeront, à l'issue du congrès, un tout fortement articulé. Pour les services de propagande et de trésorerie, il suffira de copier purement et simplement les précédents, tant britanniques que nationaux.

» 3° Décider la publication d'un journal quotidien du parti.

» Ce troisième point nous paraît de la plus haute importance. Nous y voyons même une condition *sine qua non* du succès final. Le journal quotidien, un journal puissamment outillé pour un parti qui s'organise et s'unifie, c'est non seulement le signe sensible de l'unité enfin acquise, mais encore le gardien et le garant de sa permanence.

» La vie du parti! Nous ne savons pas de locution plus riche de sens. Nous la retrouvons, tous les jours, à titre de rubrique copieusement alimentée, dans des colonnes du *Populaire*, organe de la S. F. I. O. C'est par l'intermédiaire de cette rubrique que les militants communiquent entre eux, que les adhérents s'encouragent mutuellement et que les sympathisants se réchauffent; c'est là que se concentrent tous les documents et tous les renseignements qui font voir le parti en marche et en mouvement; c'est là que s'entretiennent, par le spectacle d'une action qui ne se ralentit pas, l'esprit de prosélytisme, la volonté d'émulation et l'opiniâtreté à la réussite, sans laquelle un parti a tôt fait de languir et de s'éteindre dans la stagnation.

» Avant de se séparer, le Congrès aura encore à définir sa discipline et à adopter une plate-forme électorale.

» Il faut qu'il y ait une discipline du parti républicain, ou,

si l'on préfère cette locution, du Cartel de l'Ordre, comme il y a une discipline du parti socialisant, ou Cartel des Gauches. Au sujet de celui-ci, soyons sans illusions. Il jouera pleinement au prochain renouvellement législatif. Par quelques forces de dissidence qu'il soit travaillé, quelques épreuves qu'il vienne à traverser, il se retrouve, en fin de compte, indissolublement scellé, dans les seconds tours de scrutin et dans les circonstances capitales. La discipline de gauche, qui, de son vrai nom, doit s'appeler la « polarisation » sur le groupe le plus avancé, n'a jamais été prise en défaut, si ce n'est que dans de rares circonscriptions et dans des circonstances secondaires. Pas d'ennemis à gauche! Tel est l'impératif catégorique, le principe universel qui, aux heures difficiles, assure le ralliement de toutes les gauches socialisantes et dont la force attractive et agglutinante se fait même sentir sur le parti modéré. Que celui-ci ait sa discipline propre, et c'est lui, au contraire, qui attirera à lui, hors du Cartel des gauches, les hésitants et les modérantisants.

» Quant à la plate-forme électorale, les circonstances vraiment climatériques où nous allons entrer l'exigent unique et nationale. Une seule liste de candidats! Une seule déclaration! Une idée simple, expressive et entraînante! Voilà ce qu'il faut attendre enfin du Congrès. »

Cet appel est tombé dans le vide. Les modérés se sont, une fois encore, au mois de mai 1928 rendus aux urnes en ordre dispersé, sans autre programme qu'une dilution homéopathique des réformes marxistes dans de surabondantes et peu signifiantes phraséologies.

Malgré cette déconvenue, la politique expérimentale ne s'est pas découragée. Elle a indiqué une solution de repli plus modeste, mais efficace encore qui aurait pu être un commencement de rénovation : la cohésion.

« Ne parlons pas d'un nouveau parti à créer, d'un nouvel évangile à promulguer. Il s'agit, pour le moment, de donner corps à cette idée d'une majorité se constituant dans la Chambre actuelle, d'après la reconnaissance de cette loi immanente : *au rebours du parlementarisme anglais fondé sur*

le rotativisme, le parlementarisme français doit reposer sur le centrisme.

» Nous ne réclamons, pour commencer, qu'une soumission à la nature des choses. Cet acquiescement une fois obtenu, le Centre républicain, confédération de partis bien plus que parti à proprement parler, pourrait vivre et s'organiser. Le plus sûr moyen de l'en empêcher serait, à coup sûr, de prétendre lui assigner, dès maintenant, un programme en 50 articles et une constitution en 12 chapitres. Qu'il vive d'abord, et il se développera par étapes, spontanément, suivant une logique plus forte et plus sûre que celle des théoriciens.

» Il n'a besoin, pour rénover nos institutions parlementaires mises en grand péril par les progrès du césarisme collectiviste et pour se procurer un regain de prestige et de popularité, que d'un but et d'une méthode.

» La politique expérimentale se croit en mesure de lui indiquer l'une et l'autre avec quelque sûreté.

» Pendant quelques années, le Centre républicain, hors l'expédition des affaires courantes, devra employer son activité à la solution du problème fiscal.

» Ce n'est point là une simple vue de l'esprit, née de la préférence particulière d'un écrivain. Faut-il rappeler les origines du régime représentatif? Sa raison d'être primitive et essentielle ne se trouve-t-elle pas dans le domaine budgétaire et financier?

« Je demeure partisan de l'institution parlementaire. J'y vois la garantie des libertés publiques et civiles, *le plus sûr instrument de contrôle de l'administration et des finances.* »

» Ainsi s'exprime l'éminent homme d'état belge, M. Paul Hymans, dans un éloquent article sur la *Démocratie parlementaire.* On ne saurait mieux dire. Le Parlementarisme ne se sauvera qu'en revenant à sa mission naturelle, en ressaisissant sa prérogative fondamentale qui est de consentir l'impôt et d'en contrôler le bon emploi. Quoi de moins imprévu ou de mieux indiqué? »

Cette tentative n'a pas eu plus de succès que la précédente.

« Le cabinet de M. Poincaré ne sera pas éternel. Dans l'hypothèse la plus favorable, celle où il défierait les complots parle-

mentaires tramés contre lui, il n'échappera pas, dans un temps donné, aux fatalités naturelles de l'usure.

» Avec M. Poincaré s'en ira l'ancre de miséricorde qui retient tant bien que mal le parti de l'ordre, le parti modéré, avant la suprême dérive.

» Si le parti modéré avant que cette heure ait sonné ne parvient pas à se ressaisir, s'il se résigne à n'être plus que l'opportuniste maussade du programme collectiviste, s'il persiste dans une politique qui, à y bien regarder, se résume dans le principe tolstoïsant de la non-résistance à la fiscalité et au pacifisme socialiste, il entrera définitivement dans le muséum de l'histoire, cependant que les funestes conséquences de son abdication achèveront de se dérouler en France et en Europe. »

Elles se sont déroulées, comme nous n'avions eu que trop raison de le prédire, non seulement à l'intérieur, mais à l'extérieur.

En ce qui concerne la politique étrangère, le parti modéré sera-t-il fondé à plaider le cas de force majeure?

Il s'est associé sans réserve, avec même une certaine dose de saint enthousiasme, sauf quelques résistances individuelles, au système d'Aristide Briand. Or, ce système émanait en droite ligne de l'École dirigeante constituée par la réunion étroitement solidaire des radicaux-socialistes et des collectivistes.

Nous avons essayé de donner en 1929 et en 1930 une idée précise des tendances d'Aristide Briand. Elles n'allaient à rien moins qu'à un essai de fédéralisme européen qui avait bien des chances de se changer en une sorte de Zollverein à présidence allemande.

Le premier, nous avons dénoncé dans ce projet une reviviscence des idées napoléoniennes. Il y a identité absolue entre le langage que tenait le futur Napoléon III en 1840 et les propos qu'Aristide Briand confiait à la presse en 1930. Ne s'agissait-il pas de faire servir la France, dût-elle en périr, à la création d'un consortium européen, fondé sur des nationalités complètes et sur des intérêts généraux satisfaits et aussi, n'est-ce pas? sur l'universalisation du socialisme. Nous ne

nous sommes même pas défendu d'établir un rapprochement entre l'entrevue de Thoiry et celle de Biarritz.

Pouvait-on résister à l'entraînement? Pouvait-on, nonobstant la popularité d'Aristide Briand et son incontestable puissance de séduction, opposer à ses conceptions d'autres conceptions non moins attrayantes, mais plus positives et moins entachées d'utopie cosmopolite. Une École dirigeante de rechange n'y eût pas manqué. Elle en aurait eu les moyens. La politique expérimentale les leur eût fournis, simples, pertinents, efficaces.

Dès que M. Aristide Briand eut jeté dans la circulation son projet d'États-Unis d'Europe, nous avons posé la question préjudicielle des États-Unis français.

Voici ce que nous écrivions dans la *Revue de Paris* du 1er juin 1930.

« S'il doit se constituer une vaste fédération européenne, est-ce la France seule qu'elle accueillera dans son sein ou la République impériale française dont le drapeau flotte sur d'immenses territoires dans les cinq parties du monde, peuplés de cent millions d'habitants? La France s'engagera-t-elle seule sans stipuler pour ses dépendances coloniales? Il nous semble qu'à la signature du pacte fédéral elle doive se présenter environnée de son cortège de satellites africains, asiatiques, américains et océaniques. Négligera-t-elle l'avantage d'une définition de son propre statut fédéral avant de prendre place dans un fédéralisme plus vaste? Il tombe sous le sens que, si la France commettait l'imprudence de souscrire aux clauses politiques et économiques découlant d'un contrat fédéral sans avoir parfait l'incorporation de ses Dominations à son propre système, elle se mettrait au risque de graves difficultés ultérieures.

» Affirmer que les États-Unis d'Europe ne sauraient être constitués qu'en fonction des États-Unis français, c'est, de notre part, donner à nos travaux antérieurs leur suite logique. Au rebours de M. Aristide Briand, nos anticipations se déroulent d'abord sur le plan national. Le plan international ne vient qu'en second lieu. Les États-Unis français tels qu'ils nous sont apparus — nous réclamons l'honneur de les avoir

nommés le premier, — ont une valeur propre et revêtent une nécessité indépendante de toute combinaison internationale. Ils se suffisent à eux-mêmes. Nous tenons seulement à indiquer avec force que, si les États-Unis français peuvent se passer des États-Unis d'Europe, il n'est pas permis de conclure à la réciproque.

» Les États-Unis français sont, dans notre pensée, le couronnement de l'Impérialisme français. C'est en eux qu'il doit se réaliser sous le signe de la politique expérimentale. »

Nous nous flattons d'avoir, vers la même époque, construit la théorie du fédéralisme, en l'appliquant à la France, à ses colonies et à ses possessions.

Ce n'était que le premier terme d'une trilogie dont le *Bloc atlantique* et la transformation de la *Sarre* en gage de paix, en une sorte de nouvelle Cité du Vatican, à l'usage de la Société des Nations, étaient le second et le troisième terme.

Ces conceptions nous étaient données, non pas par la raison pure ou la politique sentimentale, mais par l'évolution naturelle, et la géographie physique et humaine.

Ou nous nous abusons fort, ou le simple rappel de tant de propositions pragmatiques, plausibles, acceptables établit d'une façon péremptoire et définitive deux points mis hors de discussion.

1° Le monopole des solutions les plus propres à rétablir l'ordre dans les finances, à ramener l'abondance dans la caisse publique, à rendre florissante l'économie nationale, à améliorer le sort des classes laborieuses, n'appartient pas à la démagogie marxiste. Tous les buts qu'elle vise — et qu'elle manque —, la politique expérimentale a d'autres moyens de les atteindre.

2° Par voie de conséquence, l'ascension de la nouvelle École dirigeante, n'est empêchée, ni par la difficulté de se différencier de l'École dirigeante en possession de la toute-puissance, ni entravée par le manque de virtualités et de possibilités. Les idées-forces n'ont pas fait défaut aux hommes, ce sont les hommes qui font défaut aux idées-forces.

Que pourrions-nous proposer encore qui eût quelque

chance d'être mis en œuvre sur le plan parlementaire et électoral? C'est la fin de non-recevoir que nous sommes trop fondé à opposer à ceux qui nous demandent du nouveau, n'en fût-il plus au monde. Nous ne voyons plus qu'une chance de salut, c'est, si l'on nous passe l'expression, une cure de désintoxication marxiste, de la part d'une élite infidèle à sa vocation et incapable de se constituer en École dirigeante.

Nous revenons ainsi au point de départ de nos travaux.

Dès 1916, en pleine guerre, dans notre étude sur l'*Impérialisme français*, nous écrivions avec plus de raison et de justesse encore que nous le soupçonnions.

« Ce qui devrait être la caractéristique de la vitalité nationale d'un pays libre, c'est la création de grandes associations de propagande pour la défense de ses intérêts. On a cru, en France, sans doute sur la foi des théories, que les institutions parlementaires suffiraient et, dès lors, on s'en est remis avec trop de confiance au gouvernement pour faire prévaloir les solutions désirées et nécessaires.

» Il faut reconnaître aujourd'hui que le système n'a donné aucun bon résultat et que les encouragements ou les satisfactions données aux différents intérêts nouveaux par la collaboration du Gouvernement et du Parlement semblent destinés surtout à servir des passions, des rancunes, des utopies et des intérêts particuliers. C'est le cas pour la marine de commerce, pour les lois sociales, pour les lois financières.

» Abandonner au gouvernement le soin de tout régler indique une véritable décadence de l'énergie nationale dont le socialisme d'État a été la révélation la plus navrante. »

Dix-sept ans passés, pouvons-nous changer un mot à cette citation?

Au Parlement et sur le forum, deux partis seulement sont en scène. Ceux qui sont collectivistes marxistes sans vouloir en convenir et ceux qui le sont ouvertement. Bien des gens trouveront encore à notre affirmation une saveur de paradoxe. Cela prouve tout uniment que l'évidence elle-même ne suffit pas à modifier des opinions et à créer des états d'âme.

L'évidence, mais elle éclate à chaque pas.

Elle se manifestait encore dans toute sa plénitude démonstrative au cours d'une bien curieuse séance sénatoriale, à laquelle la presse n'a accordé bien injustement qu'une attention fort distraite.

Jamais peut-être, depuis la fondation du régime, le débat budgétaire n'avait donné lieu dans l'enceinte du Luxembourg, à un tel luxe de mercuriales. On aurait dit que le fantôme du Baron Louis revenait chaque nuit dans le palais. L'École des Sciences Politiques, dernier refuge de l'orthodoxie financière et économique, semblait avoir été transportée au Sénat. Maître de conférences incomparable, M. Joseph Caillaux en sa qualité de président de la commission des finances se complaisait à montrer quotidiennement la nécessité des économies, les beautés de l'équilibre, les vertus de la bonne comptabilité, l'urgence d'une réforme administrative, et, par-dessus tout, l'efficacité de l'exacte discipline, à tous les degrés de la hiérarchie, pour la bonne gestion des deniers publics. De son côté, M. le sénateur Régnier, rapporteur général, se répandait en appréciations pessimistes qui eussent autrefois valu à son auteur le qualificatif déshonorant de « réactionnaire ». Aux yeux du rapporteur général, la situation apparaissait excessivement grave et appelait des remèdes héroïques. Ce en quoi il faisait écho à un discours qui a eu les honneurs de l'affichage au début de cette année, et qui, conçu dans la manière sobre et directe qui est celle de M. le président Jeanneney, pouvait passer à la fois pour un cri d'alarme et un appel à la résistance.

Or, le matin du 19 mai, l'un des seize membres du groupe collectiviste du Sénat, M. Reboul, sénateur de l'Hérault, gravit les degrés de la tribune. Il ne s'emporte pas jusqu'à la philippique, ni jusqu'à la diatribe.

Il manifeste seulement quelque surprise des propos qu'il avait entendus depuis quelques jours.

Eh quoi, le Sénat n'est-il pas en majorité radical-socialiste?

MM. Caillaux et Régnier n'appartiennent-ils pas au même parti radical-socialiste, et, chaque année, ne les voyons-nous pas, quand se tiennent les grandes assises radicales, couvrir

de leur adhésion explicite un programme qui, transcrit de Karl Marx et d'Engels, n'est autre que le credo précollectiviste ou communiste formulé par ceux-ci?

Quelle inconséquence pousse donc le président et le rapporteur général de la commission des finances à rejeter comme sénateurs, ce qu'ils approuvent comme partisans. Ils mettent leur veto au monopole étatiste du pétrole, mais ce n'est même pas une revendication spécifiquement collectiviste. Ce monopole, il y a trente ans que le parti radical le réclame. M. Reboul ne s'est pas privé d'insister — sans lourdeur, mais non sans ironie — sur ce point. Et il faut bien reconnaître que la réplique de M. Caillaux s'est montrée fuyante et embarrassée. Voici, du reste, l'un des principaux passages du discours de M. Camille Reboul :

M. Camille Reboul. — *Dans ces mesures, il n'y a rien de spécifiquement socialiste.* (Très bien! à l'extrême gauche.)

M. Joseph Caillaux, président de la Commission des finances. — *Ah! non!*

M. Camille Reboul. — Elles sont intégrées dans le programme socialiste parce qu'elles constituent un acheminement vers le collectivisme, mais elles font aussi partie du programme radical-socialiste. *Elles ont été affirmées et réaffirmées dans un grand nombre de Congrès de ce parti. Les rappeler aujourd'hui, il n'y a rien là de suspect, d'autant qu'elles s'imposent impérieusement.*

Voilà, Messieurs, quelle est notre conception pour régler, sinon le budget présent, tout au moins les budgets à venir. Et vous-mêmes, malgré les résistances que vous vous efforcez d'apporter à ces mesures, vous serez contraints de vous y soumettre... *La force des choses vous y amènera.*

Entre cent autres, l'épisode souligne le porte-à-faux d'un système qui vise à réduire la plus irréductible des antinomies : rétablir la discipline dans l'administration et l'ordre dans les finances en souscrivant aux principes et aux doctrines d'une secte qui s'est juré de transférer au syndicalisme révolutionnaire l'autorité légale et constitutionnelle comme de transférer dans la caisse publique toute la fortune privée.

L'heure des combinaisons parlementaires et des expédients

électoraux est passée à tout jamais. Ni les premières, ni les secondes ne nous sauraient être d'aucun secours. Il s'agit beaucoup moins de grouper immédiatement des hommes pour des fins indécises et informulées que d'agir sur les idées pour les orienter dans le sens antimarxiste. Et si, en ces derniers temps, on a pu nourrir l'illusion que l'évolution des institutions n'était pas la conséquence directe de l'évolution des idées, cette illusion pourrait-elle survivre au spectacle dont nous sommes témoins : la marche vers Moscou, siège d'une attraction non moins effrayante qu'irrésistible.

Un profond penseur, bien oublié aujourd'hui, Blanc de Saint-Bonnet, a comparé le marxisme à une sorte d'Islam. La justesse d'un tel rapprochement pouvait échapper il y a soixante-dix ans au Français moyen. Il n'en devrait plus être de même aujourd'hui, car, de plus en plus, le marxisme se révèle avec son caractère de religion oppressive et exclusive, mis plus récemment en lumière par l'éminent écrivain russe M. Nicolas Berdaieff. Le marxisme, contrairement à l'opinion accréditée, est plus qu'un socialisme. On ne peut pas ne pas y discerner une religion entée sur le socialisme. La logique interne de son principe le condamne à faire table rase dans l'Occident de toutes les institutions du passé, à faire disparaître jusqu'au dernier vestige du système politique et économique dû à la civilisation chrétienne. Il ne peut tolérer la survie de la famille, du patrimoine, de l'héritier, de la propriété privée, et des croyances. Il travaille à les détruire avec une persévérance que rien ne décourage, se couvrant de légalité apparente aussi longtemps qu'il le faudra, mais se réservant d'en finir d'un seul coup, dès que la situation aura convenablement mûri.

Que ce caractère essentiel du marxisme ne soit pas clairement discerné par la bourgeoisie française, qu'elle persiste à y voir une construction idéologique qui, pareille à tant d'autres, perdra sa malfaisance en s'incorporant au parlementarisme démocratique et en subissant la loi de la relativité, cela nous donne la mesure d'un prodigieux affaiblissement de la raison publique.

En présence du marxisme, la bourgeoisie française est frappée d'une sorte de fascination ou d'inhibition. Elle est

désarmée devant lui, parce qu'elle croit à sa fatalité. A quoi servirait-il de se mettre en travers d'une évolution inéluctable dont le terme ne saurait être modifié? N'est-il pas plus sage de composer et de transiger avec le *monstre*, de ne pas l'irriter par d'inutiles refus et de le rendre traitable au contraire par d'opportunes concessions? C'est la persuasion de la vanité de toute lutte directe contre le marxisme, qui a fait du parti modéré le fourrier de celui-ci. Dans la foule des courtisans qui s'empressent autour du marxisme on rencontre les personnages les plus imprévus et l'autel du nouveau dieu ne manque jamais d'offrandes ni de sacrifices.

Par malheur, il ne se laissera pas amadouer. On ne le désarmera point par des concessions, car il ne saurait se satisfaire, après la ruine complète des finances publiques, que de l'éversion totale de notre ordre politique et social.

Cet affaissement sur elle-même d'une catégorie sociale qui se recommande par tant de précieuses qualités, cette incompréhension du danger qui la menace jusque dans son existence même s'expliquent d'autant moins que le marxisme est entré nettement dans la phase du déclin en Europe, la Russie exceptée, dont il est devenu banal de souligner le caractère plus oriental peut-être et asiatique qu'européen.

La Grande-Bretagne ne s'est pas attardée à l'expérience du travaillisme qu'il lui a fallu subir. La réaction a été vigoureuse et complète. Dès qu'il est apparu au peuple anglais que les difficultés de l'époque, loin de trouver un remède dans les panacées marxistes n'y rencontraient que des causes d'aggravation, il s'est rejeté brusquement en arrière. Il a restitué le pouvoir aux conservateurs et c'est le chef même des travaillistes qui a attesté l'échec de ses doctrines et de ses méthodes en acceptant, dans un péril politique et social extrême, la présidence d'un gouvernement national.

L'exemple de l'Italie est-il assez probant et significatif? Le marxisme qui semblait avoir enchaîné pour toujours les péninsulaires à son char de triomphe, a succombé sans gloire contre une offensive nationale et corporative, sans que l'occasion d'une revanche se soit présentée pour lui.

On ne doutait pas, dans les milieux politiques français, que la sozial-demokratie fût l'arbitre souverain des destins

allemands. La chose était passée en force de dogme. Notre politique extérieure se fondait sur l'invincilité et la pérennité présumées du socialisme en Allemagne. On n'admettait même pas, à titre d'hypothèse, que sur cette terre d'élection qui avait porté le docteur, le nabi, le pontife du collectivisme, le grand Karl Marx, et qui avait vu naître la Deuxième Internationale, la sozial-demokratie pût s'abîmer dans une catastrophe. Les trois quarts du crédit de la S. F. I. O. étaient gagés sur celui du parti socialiste allemand.

Et cependant! Contre la poussée raciste, la sozial-demokratie n'a pas tenté un timide essai de résistance. Il ne s'est même pas trouvé un Baudin allemand pour incarner, devant la postérité, en mourant sur une barricade, la revendication éternelle de la république jugulée et du marxisme évincé. L'opinion française ne devrait-elle pas être frappée de ce que les prétentions socialistes à la maîtrise de l'avenir dissimulaient en Allemagne d'impuissance et de servilité? Du jour au lendemain, la bête indomptable s'est mise à crever des cerceaux de papier sur un signe du belluaire Hitler. Et la Deuxième Internationale a virtuellement cessé d'exister.

La politique expérimentale qui ne craint rien tant que de céder à l'illusion, ne peut se dissimuler que le contre-coup de ces événements ne s'est pas fait encore ressentir en France où le parti socialiste continue à dominer le Cartel qui exerce le pouvoir politique et administratif. Notre pays semble se résigner à n'être plus que la dernière citadelle de la Deuxième Internationale mise au ban de l'Europe. On pouvait rêver destin plus éclatant pour la France de Valmy et des deux Marnes, pour le grand peuple dont les événements de 1914-18 semblaient avoir confirmé la magistrature européenne.

S'étant ainsi identifiée à la Deuxième Internationale, la France partagera inévitablement le sort de celle-ci, lequel est désormais de se résorber dans la Troisième Internationale, dont la capitale est à Moscou.

C'est du Nord que nous vient la lumière! s'écriait, en un alexandrin resté fameux, le poète de cour et d'académie Thomas, lors de la venue de Pierre le Grand, en France, sous la Régence. Ces douze syllabes redeviennent d'actualité. L'alliance franco-russe renaît sous le signe du marxisme et l'attraction sovié-

tique s'exerce sur nous, dans tous les ordres de l'activité intellectuelle et physique, avec une force qui ne saurait échapper aux observateurs les moins clairvoyants.

Il n'y a donc pas, en ce moment, d'autre question pour notre pays que d'entrer ou de ne pas entrer dans l'obédience de Moscou à la remorque des Soviets. Et c'est pourquoi la politique expérimentale, quand on veut bien solliciter son avis et réclamer son concours, propose comme plate-forme la lutte directe contre le marxisme conçu à la fois comme religion, philosophie et sociologie.

FELS

L'INVITATION A LA VALSE[1]

III

Mrs. Robinson, édentée, creusée de rides, exhalant l'étrange odeur des vieilles femmes, ouvrit la porte à Olivia, qui sentit surgir en sa mémoire quelque chose de presque oublié : à la porte d'un sombre cottage, une forme maigre, branlante; un fichu de laine noire étroitement croisé sur des épaules voûtées; des boucles en tire-bouchon qui laissaient entrevoir un crâne dégarni; une voix ténue, hésitante, jaillissant tout à coup d'une bouche tremblotante et caverneuse :

— Entrez, ma chère, entrez! — et cette même odeur, évoquant l'antique mère du jardinier qu'on allait autrefois voir une fois par semaine, ô horreur! — pour lui porter une livre de thé et du sucre.

— Je vais prévenir ma fille. — La voix de Mrs. Robinson était peu accueillante, et pessimiste. — Elle est au lit, à cause d'une *évralgie*. Je ne crois pas qu'elle soit en état de vous recevoir. Elle a été souffrante toute la semaine. Je lui dis que ça vient de ses dents, mais elle répond qu'elle aime mieux souffrir que de les montrer au dentiste. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne sais pas comment ça finira. Et vous, vous allez tous à peu près bien?

— Merveilleusement, merci.

— Ah!... je suis contente de l'apprendre. Avec des temps comme nous en avons, qui sont si traîtres, on ne sait jamais. — Changeant de diapason, elle donna de l'ampleur à son

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin.

chant funèbre. — Et moi aussi, j'ai été bien souffrante depuis quelque temps... toujours mes vieilles misères. Je ne sais pas ce que c'est qu'une bonne nuit. D'ailleurs, nous avons toutes été souffrantes. Si vous voulez seulement vous asseoir un instant, je vais l'appeler. Mais j'ai bien peur...

Olivia resta seule.

— Je la déteste, — pensa-t-elle. Chaque fois, c'était la même chose, la même liste interminable de lamentations. Les Robinson rivalisaient de maladies chroniques et leurs moindres malaises rendaient plus lourde, plus lugubre, l'atmosphère de leur maison. Mais la vieille Mrs. Robinson et sa fille aînée (celle qui avait une faiblesse dans la tête, ne se montrait jamais, et ne faisait rien) ainsi que sa fille cadette (l'employée des postes) avaient, pour nourrir leurs maux, un fond de douce et voluptueuse patience chrétienne; la plus jeune sœur, la couturière, n'avait que son imagination.

Tandis qu'elle attendait dans le petit parloir glacé, aux murs tendus de papier grisâtre, Olivia méditait sur la question religieuse. La foi diminuait, c'était un fait, un fait indéniable. Ainsi, maintenant, au moment de se coucher, alors qu'une habitude de toute la vie l'incitait à la prière, sa réaction immédiate était une obscure protestation mentale, une sorte de haussement d'épaules impatient et sceptique; alors, avec un soupçon d'inquiétude, elle se mettait au lit sans tarder, et pensait à autre chose. Disparues depuis bien des jours, ces extases, finies ces prostrations sur l'oreiller, fini cet écrasement des yeux contre les paumes, jusqu'à l'apparition d'étoiles et de globules colorés, jusqu'au moment où la présence de Dieu semblait presque certaine. Suspecte, aujourd'hui, cette courte période mystique, où lui était un soir apparue sur l'autel, parmi les fleurs, pendant la semaine de mission pascale, une étincelante forme blanche; où elle était tombée à genoux, en remerciant Dieu de cette Révélation; où elle n'avait pas oublié de renouveler ses actions de grâce, chaque soir à la même heure, pendant quinze jours. Elle ne trouvait plus de plaisir à mettre ses plus beaux habits et son plus beau chapeau pour aller à l'église. Pour elle maintenant, le seul élément d'intérêt, c'étaient les mômeries du nouveau pasteur, qui était de la Haute-Église — ses prosternements, ses balan-

cements, ses élans devant l'autel — exécutés avec une sorte d'ardeur fiévreuse, de mépris délirant pour les joues flamboyantes, les lèvres pincées, les hochements de tête de la Basse-Église, outragée en la personne de ses paroissiens.

Kate n'avait pas perdu la foi. Elle continuait à se lever avant le jour pour l'office du matin, à marmotter les répons; à rester immobile, le visage modeste, pur, attentif, dans l'ombre de son chapeau des dimanches, sous les flots d'éloquence et le rayonnement de ferveur qui, du haut de la chaire, s'élançaient vers elle : car le nouveau pasteur, aux larges yeux d'une pâleur fanatique, avait pris l'habitude de fixer Kate, et de prêcher pour elle seule. Et quoiqu'il y eût là, naturellement, matière à plaisanter, la plaisanterie parfois n'avait pas de succès; Kate n'avait pas l'air de trouver la chose si amusante; on aurait dit qu'elle en gardait, par devers elle, une secrète satisfaction. Elle l'avait repris, son même air innocent, le jour où le pasteur était venu prendre le thé à la maison; elle s'était obstinément refusée à répondre aux regards malins et aux clignements d'yeux; et après, elle avait dit que rien ne la dégoûtait comme la vulgarité. Dieu était tabou, maintenant, entre les deux sœurs; et à vrai dire, toute la famille évitait ce sujet. Papa était athée, à tel point que la vue d'un homme d'Église l'exaspérait; en classe, on pouvait dire : « Mon père est athée. » Quant à maman, elle cachait délicatement ses croyances, si elle en avait; prenait une curieuse expression de cérémonie et de respect dès qu'on abordait la question; et réprimandait James avec sévérité quand il criait : « Bon Dieu! » en voyant revenir sur la table le reste du gâteau de riz. Pour le moment, les discussions théologiques portaient sur les nerfs de James; et l'effarante nature des problèmes spirituels, qu'il posait toujours pendant les repas, bouleversait l'équilibre familial. Car Papa le faisait marcher, et l'encourageait à trouver le point faible des explications laborieuses, mais évasives, de maman. Kate arborait son air Ça-ne-nous-amuse-pas; elle, Olivia, pouffait de rire, et James, excité par Papa, cherchait à se faire valoir et s'attirait une bonne semonce.

Un jour ou l'autre, il faudra que j'examine à fond tout cela, que je me documente, que je me donne réellement de

la peine... Oui, mais je n'y peux rien. Tout finira par s'arranger. Car, naturellement, je crois... je crois... je crois à tout... au soleil, à la lune, aux étoiles, aux saisons — aux arbres, aux fleurs — aux gens, à la musique, à la vie... oui, à la vie. Tremblante d'excitation, elle poussa un grand soupir.

Le silence régnait. Où était miss Robinson? Rabattant le couvercle du piano contre le panneau de bois ouvragé que doublait une soie rose cannelée de petits plis, Olivia joua en sourdine quelques mesures de *Petite maison grise au couchant*, la première partition de la pile sur le porte-musique. Il y avait dessous *le Retour au pays*; *la Poupée cassée*; *les deux Yeux de Grey*; *la Fin d'un beau jour*; *Chants d'amour indous*; et des douzaines d'autres... une riche collection. La dernière des demoiselles Robinson, nature gaie, frémissante et un peu hystérique, échappait de temps à autre à une atmosphère empestée de complaisante tristesse et de sainte décomposition; mais elle ne pouvait fuir plus loin que le parloir, et que le piano nasillard, et que ces voluptueuses romances aux accents éperdus. Ce parloir, appelé maintenant le salon d'essayage, elle était parvenue à se l'approprier; et ces quatre murs contenaient, présence mourante et pensive, les restes de sa liberté, de sa fantaisie et de ses rêves. Car elle succombait, fatalement enlisée, luttant de moins en moins à mesure que la jeunesse, d'année en année, la quittait; que la vieille Mrs. Robinson s'obstinait à vivre; et que la virginité, comme une plante malfaisante, rongeait son âme et son corps.

A l'étage au-dessus, le plancher craqua; la couturière se préparait à descendre. Naturellement, elle descendait! C'était la centième fois qu'après avoir été prématurément étouffée sous l'aile noire de sa mère, elle en ressortait un instant après dans sa meilleure forme. Car, comme la trompette sur un cheval fougueux, les mots : « Il y a une cliente en bas » agissaient sur ses esprits : et parmi sa modeste clientèle, Olivia était son morceau de choix et sa grande favorite.

Miss Robinson arrivait, d'un pas vif, en fredonnant un petit air. Son visage empressé et heureux surgit à la porte.

— Hullo, miss Robinson.

— *Hullaoh!* Je vous attendais. Je vous avais vue hier soir dans les feuilles du thé.

— Vraiment? Je suis bien fâchée que vous ayez des névralgies.

— O-ô-oh! c'est affreux! — Ses gros yeux, pâles et visionnaires, regardaient tristement dans le vague. Mais bien vite elle ajouta : — O-ô-oh! ce n'est pas grave. Ça va et ça vient. Ça m'ennuyait par trop de me lever, voilà tout. Je trouvais que Gertie, pour une fois, pouvait bien travailler un peu.

Elle éclata de rire, et mit la main sur sa bouche, pour faire voir qu'elle plaisantait. — Brr! il fait humide, ici! Je cours chercher le poêle.

Elle sortit comme un trait et revint de même, en balançant négligemment un poêle à pétrole fumeux. Quand elle aperçut la soie rouge, qu'Olivia avait étalée sur une chaise pour l'éblouir, elle lança une sorte de hennissement.

— Hein! hein! hein! hein! hein! hein! quel régal! Et pourquoi est-ce faire? Une robe du soir? Ah! par exemple... Ça vous ira joliment bien. Belle qualité. Et on ne sera pas à court d'étoffe, cette fois-ci, à ce que je vois. Ce que ça va faire d'effet, tout de même! La Femme en rouge. — Elle cligna de l'œil. — Et qui est-ce qui l'a choisie, est-ce que je peux le demander? Pas votre maman, pour sûr?

— Non, maman me l'a donnée, mais c'est Kate qui l'a choisie.

— Ah! ah! c'est Kate? Eh! bien, ça ne serait pas du goût de tout le monde, mais moi, j'aime ce qui sort un peu de l'ordinaire. Y en a qui peuvent porter des choses pas ordinaires, d'autres non. Vous, c'est oui; bien que personne ne puisse dire que vous êtes une vraie beauté. Ça ne me déplairait pas non plus, à moi, de me promener dans une salle de bal avec une pareille robe sur le dos. J'ai toujours aimé ça, ce ton de flamme!

Elle jeta l'étoffe sur ses épaules et rit de voir au-dessus, dans la glace, non pas le visage de gipsy auquel elle semblait destinée, mais sa pâle et fuyante figure de lièvre, dominant ridiculement cette fulgurante splendeur.

— Eh! bien, vous serez remarquée avec ça, en tout cas. Je ne vais pas jusqu'à dire que c'est ça qui vous donnera plus de succès que les insipides teintes pastel. Votre mère, elle n'est pas pour ce que j'appelle de l'épate; hein?

— Oh! non.

Olivia passa mentalement sa garde-robe en revue : costumes d'hiver pratiques, marron foncé ou bleu marine : robes d'été pratiques, en toile ou en tussor : blouses de viyella crème, jupes de tennis en piqué : tout cela simple, net, discret et peu seyant. Dans l'historique complet de ses toilettes, les notes de couleur éclatantes étaient aussi rares que les roses en décembre. Toutes revivaient en sa mémoire; accidents isolés, explosions de splendeur : ce ruban écarlate, passé dans une robe blanche, une de ses premières robes habillées, un ruban émouvant, qui lui faisait revoir la goutte de sang du conte de fées, perçant la neige froide, livide et frissonnante, et perçant en même temps, d'une souillure imprévue et ineffaçable, son âme lisse de petite fille; cette écharpe orangée, en soie Liberty, jetée sur un chapeau de paille; et encore, l'hiver où l'on était en demi-deuil du père de maman, cet étonnant manteau violet, en grosse étoffe à longs poils.

— Maintenant que je suis une grande personne et que j'ai le droit de choisir moi-même, je porterai toujours des couleurs vives.

— Et pouvez-vous, miss Rob, ange que vous êtes, me faire ma robe pour la semaine prochaine? J'ai un bal.

— Un bal? Eh! bien, mais vous en faites, du chemin! Ah! il y a des gens qui ont de la veine! Enfin, souvenez-vous d'une chose... c'est moi qui vous ferai votre robe de mariée.

Une sorte de gaîté suppliciée, voilà ce qu'exprimaient les traits élastiques de miss Robinson.

Séduite par cette suggestion, Olivia sourit.

— Je n'oublierai pas, — dit-elle.

Il y a des gens qui ont de la veine! Miss Robinson la regardait avec une avide curiosité; peut-être que ce qu'elle voyait, par un effet magique, c'étaient des lumières, des fleurs, des soies, des satins : elle entendait l'orchestre, et les intonations vibrantes des messieurs en habit : elle se représentait les alliances, le trousseau, la fleur d'oranger, le lys nuptial et le cortège : « A peu près comme moi pour ma cousine Etty, se disait Olivia, quand je me la figure en train d'évoluer sur son mystérieux horizon londonien. » Lorsque Etty venait passer quelques jours à la campagne, chez ses cousines : espiègle et

câline avec Papa; sérieuse, délicate, surmenée, ayant besoin d'ovaltine et de repos, avec maman; lorsqu'elle restait étendue, à fumer, sur le divan de la salle d'études, se parfumait au vaporisateur, et leur faisait cadeau d'impalpables dessous en crêpe de Chine, hors d'usage et trop petits; lorsqu'elle rebattait leurs oreilles tendues d'histoires de baisers ou de soi-disant baisers — alors, pour les deux sœurs — le roman devenait réalité. Elles ne savaient qu'ouvrir de grands yeux, écouter, l'esprit perplexe, apporter dévotieusement le plateau du petit déjeuner, et déplorer l'affreux contraste que présentait avec celle d'Etty leur propre vie — le présent monotone et le morne avenir.

C'était peut-être de la même manière que miss Robinson envisageait sa destinée, quand elle pensait aux demoiselles Curtis. La pauvre! Pour la première fois, sa vie surgissait objectivement devant Olivia, qui la regardait bien en face, avec épouvante, avec remords. Miss Robinson faisait des robes pour les autres jeunes filles, celles qui dansaient. Elle, elle resterait dans cette affreuse maison, à voir les saisons défiler sur cet horizon de lotissements, toute sa vie. Oh! Dieu...

— Est-ce que vous avez une idée particulière pour la façon? Ça m'étonnerait. Ce n'est guère votre genre, de savoir ce que vous voulez, — vous n'êtes pas comme Kate, dites? Voici les dernières gravures. — Elle se mouilla le doigt, et feuilleta à toute vitesse les pages de *la Mode pour tous*. — Qu'est-ce que vous diriez de celle-ci, avec une draperie sur le devant? Ou celle-là? Elle a du chic, regardez — l'ampleur répartie de chaque côté avec un effet de paniers. Ça sort complètement de l'ordinaire, vous ne trouvez pas?

— Est-ce que... est-ce que ça ne va pas me grossir?

— Mon Dieu... c'est possible. Vous êtes plutôt de la forte espèce, pas vrai? Rien à côté de votre maman — *jusqu'ici*. — Elle cligna de l'œil. — Eh! bien je vais vous dire. Faisons la draperie d'un seul côté, rattrapée *là* — elle planta son doigt dans la hanche gauche d'Olivia — en un ravissant noué. Ça détournera l'attention.

— Il faudrait une fleur, — dit Olivia. — Une grosse rose en lamé d'argent — par exemple. — Elle se réveillait, elle voyait nettement, sur la soie flamboyante, la fleur argentée.

— O-ô-oh! — s'écria miss Robinson, en battant des mains, — voilà la chose! vous y êtes. Lente, mais sûre, — je l'ai toujours dit.

— J'irai l'acheter à Tulverton. (Avec les cinquante balles de l'oncle.)

— O-ô-oh! nous leur en mettrons plein la vue! C'est tellement artistique, ces fleurs d'argent! Et maintenant pour le corsage? Quel décolleté? en pointe, en rond, en carré? forme bateau? Et combien est-ce que vous voulez en montrer, de la poitrine et des bras?

— Pas trop. — Olivia retomba dans l'incertitude; elle voyait dans la glace, à la base de son cou, deux petites pointes osseuses, et le bord saillant de ses clavicules.

— Ces odieuses salières... Si seulement je pouvais me rembourrer par devant, et diminuer par derrière!

— O-ô-oh! Consolez-vous! Qu'est-ce que vous diriez, si vous étiez gratifiée d'avant-scènes comme les demoiselles Martin? A peine si je peux leur ouvrir leur corsage en pointe *pour le jour*, sans les faire voir à l'état de nature! Et pourtant, s'il fallait choisir, j'aimerais encore mieux être comme elles que de ressembler — oh! ne m'en parlez pas! — à Mrs. Trotters. Qu'est-ce qu'elle a, juste au-dessous de la taille? Je n'ai pas pu m'empêcher de le dire à Connie, la dernière fois que je lui ai essayé une robe, sa taille suffit à vous faire penser à des choses...

Elle porta la main à sa bouche, coula un regard vers Olivia. Une miss Robinson inconnue montrait tout à coup le bout de son nez et semblait dire tout bas, avec un coup de coude équivoque : « Allons, voyons, qu'est-ce que vous savez, au juste? » De sorte que pendant un instant, Olivia crut voir toute une série de mots défendus (fornication, traite des blanches), d'images déshonnêtes, d'incompréhensibles conseils (ne jamais voyager en chemin de fer seule avec un homme) se rassembler — oh! quelle horreur! — pour former les Réalités de la vie, furtivement glissées dans sa main par miss Robinson. Mais la minute d'après, celle-ci avait tourné son attention d'un autre côté, le couvercle était soigneusement remis, et c'est avec son enjouement ordinaire et quelque peu bébête qu'elle ajouta :

— Cette petite Mrs. Jones, à la ferme, elle est encore dans cette situation, je le vois bien. L'avez-vous remarquée? Et son dernier qui n'a pas un an! Faut-il que les hommes soient égoïstes! Je le dis toujours à Connie, il y a des choses pires que d'être célibataire.

Olivia manifesta la malicieuse incrédulité que miss Robinson attendait.

— Ça ne vous empêchera pas de vous marier un de ces jours.

— Moi? oh!... pas moi. Voyons, je suis une véritable vieille fille, maintenant.

Elle se regarda dans la glace, lissa sa jupe sur ses hanches. Elle avait une jolie taille, des formes rondes et pleines, et elle portait son chemisier blanc et sa jupe bleu marine d'un petit air qui les rendait vraiment suggestifs. Son teint commençait à s'enflammer aux pommettes.

Pourquoi ne se marierait-elle pas, miss Robinson? Quoique laide, elle était plus agréable que bien d'autres; elle goûtait la plaisanterie, elle jouait du piano, elle chantait, elle était faite à la vie de famille, avait de la chaleur de cœur, de la bonne humeur et de la générosité, une nature avide d'affection. Oui, mais elle ne trouverait pas de mari; elle n'avait plus de chances d'en trouver. Elle avait trente ans. Laissant « Je n'ose pas » suivre « Je voudrais bien », sa jeunesse s'était enfuie; maintenant, la candeur de ses désirs était souillée, la petite flamme de son âme, éteinte.

Jamais elle ne referait ce qu'elle avait presque fait un jour : quitter la maison, les pleurnicheries, laisser tout cela, et s'en aller à Londres gagner sa vie. Cela s'était passé sitôt après la mort de M. Robinson, un homme actif et de bonne humeur, directeur d'un service dans les papeteries, marguillier, secrétaire du Conseil de paroisse. Bien que Connie eût dit : « Nous devons maintenant prendre soin de Mère », et que Gertie, sous le coup de l'émotion, eût perdu son peu de cervelle et nécessitât des soins spéciaux; et bien que Mère elle-même eût dit : « Maintenant j'ai besoin d'avoir auprès de moi mes trois filles chéries, si Dieu le permet, nous ne nous quitterons plus en cette vie, je sens qu'il ne se passera pas longtemps avant que, moi aussi, je retourne à ma demeure céleste... », en dépit de tout cela, elle avait failli, failli partir;

être l'égoïste, l'insoumise, celle qui brise le cœur des siens. Bien entendu, elle n'était pas partie. Entortillée dans les replis solides et souples des tentacules familiaux, elle s'y trouvait bien, perdait sa santé, avait ses nerfs; elle ne sortait que le vendredi après-midi pour aller avec Connie à Tulverton, faire des emplettes, et visiter parfois une galerie de peinture : car elles gardaient leur quant-à-soi, trouvant, disaient-elles, chez elles, toute la société dont elles avaient besoin. D'ailleurs, dans un petit pays comme Little Compton, on avait à tenir son rang; il fallait se montrer circonspect, ombrageux, prompt à s'offenser des manques d'égard imaginaires ou des familiarités déplacées. On pouvait passer l'après-midi avec la femme du voisin de droite, qui était maraîcher, mais pas avec celle — très commune — du voisin de gauche, qui était briquetier. On aurait pu envisager d'aller se promener le dimanche avec l'employé de la banque locale (qui ne l'avait jamais proposé); mais pas avec le jeune et beau nourrisseur (qui l'avait offert), s'oubliant au point d'accoster Connie et Elsie dans la ruelle, et de leur suggérer une chose pareille. Et bien que cette invite eût été repoussée dédaigneusement, qui peut dire combien de fois — ainsi que son auteur aux yeux noirs, aux larges épaules, aux lèvres pleines — elle était revenue en d'étranges endroits et sous de curieux déguisements, hanter les rêves des demoiselles Robinson?

Feuilletant fiévreusement *la Mode pour tous*, la petite couturière continua :

— Évidemment, j'ai eu des occasions, comme tout le monde; peut-être plus que d'autres.

— J'en suis bien sûre.

— Mais il faut dire que je cherche la petite bête. — Avec hauteur, elle se regarda dans la glace. — Comme je le dis toujours, avec un homme, on ne sait ce qu'on a que quand il est trop tard, et alors? Les bons maris ne se trouvent pas *egzactement* comme les mûres sur les haies, dites? Ah! mais non. On ne sait pas si on aura de la chance. Je me dis souvent que bien des choses nous sont épargnées, à nous autres célibataires. Mère nous a fait remarquer plus d'une fois à quel point nous devrions être heureuses de vivre ensemble, toutes les quatre.

Son teint, plus coloré, plus palpitant à la hauteur des pommettes, se marbrait peu à peu de taches rouges qui gagnaient le cou.

— Une petite chanson avant que je m'en aille, miss Robinson?

— O-ô-oh! Allons! vous n'avez pas envie d'entendre mes miauleries.

— Mais si, mais si. Allons! — Olivia, du bout des doigts, tapait sur le tabouret de piano.

— O-ô-oh! vous avez la manière, vous; vous vous chargez de me mettre en train. — Elle s'installa avec empressement sur le tabouret. — Laquelle voulez-vous? comme d'habitude?

Sans plus d'histoires, miss Robinson fit le plongeon dans les premières mesures de *Pâles mains que j'aimais*. Elle avait une voie de soprano nasillarde et stridente, sujette, dans les notes hautes, à de longs trémolos. Après *Pâles mains*, elle passa, presque sans reprendre haleine, à *Moins que de la poussière*. Un sourd roulement oriental emplit la chambre; l'aspidistra frémit dans son cache-pot rose, sur son socle de bambou; tremblantes, les perles du dessus de piano se mirent à scintiller et les photos à claquer le long des murs. Miss Robinson montait éperdument, descendait de même et franchissait d'un bond désespéré de scabreux intervalles. La romance était courte, mais d'une intensité! Aux notes finales, la sueur perlait sur le gros nez pâle de la chanteuse exténuée.

— Merveilleux! Sapristi, que je voudrais savoir chanter et m'accompagner moi-même! Papa dit que pour une femme, il n'y a pas de talent comparable à celui-là.

Miss Robinson poussa un soupir.

— J'ai été trop souffrante, tous ces temps-ci, pour étudier. Je suis inférieure à moi-même. — Elle s'attardait, songeuse, sur le tabouret. — Si j'avais eu plus de santé, et si Mère avait pu se passer de moi, peut-être me serais-je consacrée à la musique. Nous avons passé une fois le mois d'août à Brighton — il y a pas mal de temps, c'était avant la mort de Père. Il y avait dans notre pension de famille un monsieur, un professionnel. O-ô-oh! il avait une voix de ténor — un régal. Il voulait absolument que je me risque. Il disait qu'avec de bonnes leçons, et des dons comme les miens, je pourrais aller

très loin. Mais maman n'a rien voulu savoir. — Pendant un instant, l'écho affaibli du ressentiment lui aigrit la voix. — Elle a dit que ma constitution ne résisterait pas au métier d'artiste. Un soir, il m'a emmenée entendre Clara Butt qui chantait sur la jetée. C'était ravissant.

Olivia, vivement intéressée, opinait de la tête. L'habitude ne parvenait pas à la blaser sur le monsieur de Brighton. Et la première raison, c'est qu'il variait à l'infini, quant à l'âge, la teinte des cheveux et celle des yeux; la seconde, c'est que les sentiments de miss Robinson à son égard étaient excessivement changeants. Parfois, quand Olivia la taquinait, elle prenait de grands airs, s'exclamait; parfois, elle inclinait au cynisme. Tantôt l'aventure se développait dramatiquement, menaçait de devenir le Sépulcre de l'Amour, embelli des soupirs d'une discrète résignation, paré d'allusions à une éternelle fidélité; tantôt, elle se rétrécissait jusqu'à l'amitié. Oh! platonique! pas de vulgaires plaisanteries là-dessus. Mais au cours des métamorphoses du gentleman de Brighton, un facteur demeurait inébranlable : c'est que c'était un gentleman. Jamais il n'avait dépassé les bornes, jamais il n'avait prononcé de paroles tendancieuses, jamais dérobé un baiser, jamais, en quoi que ce soit, il ne s'était oublié. Il l'avait emmenée au concert, et puis il l'avait ramenée à la maison : si bien qu'il était, pour ainsi dire, mort-né sur le seuil, au moment même où il soulevait son chapeau melon en signe d'adieu, et qu'il avait disparu, pour être, par la suite, mystiquement reconçu et ramené à la vie par miss Robinson. Des sombres et fantasmagoriques végétations de son subconscient, il émergeait éternellement; et il y rentrait sans cesse, pour y reprendre corps sous des apparences multiples, se reformer en multiples fantômes qui faisaient tous le même geste d'appel : mais sans jamais redevenir un et indivisible.

Aujourd'hui, toutefois, après quelques instants de rêverie, elle s'en débarrassa de son propre mouvement, fit claquer le couvercle du piano, bondit vers la fenêtre.

— Qui est-ce qui passe? Mrs. Uniack, n'est-ce pas? Joliment mal bâtie... trapue... On dit qu'elle a de drôles de moments — sa vie a bien changé, vous savez. Son mari boit je ne sais quoi d'abominable. Il y a des jours où il ne peut plus

travailler — elle met ça sur le compte de sa blessure de guerre. — Miss Robinson rit de bon cœur. — Et elle se donne des airs! Son père n'était qu'un simple ouvrier, saviez-vous ça? Évidemment, il s'est donné du mal — il a gagné son argent. Il court aussi là-dessus de drôles d'histoires. Il est mort d'un ramollissement. Je plains bien ceux qui ont à soigner un ramollissement. C'est épouvantable — si répugnant!

Elle fit la grimace. — Il a l'air de faire bon aujourd'hui. Je ferais bien un petit tour. Je n'ai pas mis le nez dehors de toute la semaine. — Elle rit. — Trop compliqué. Voici votre chapeau. Neuf? En taupé? — la forme n'est pas mal. Mais le chapeau ne vous avantage pas. Vous n'avez pas le chic. Tenez, cette miss Cooper, elle n'a pas de teint, c'est vrai, mais elle sait porter un chapeau. Elle est vraiment bien, le dimanche, avec son feutre. Alors... vous venez essayer lundi?

— Entendu. Nous sommes... nous sommes bien d'accord pour la façon?

— O-ô-oh! je draperai la robe sur vous, c'est le mieux. Ne vous tourmentez pas. Vous serez superchic. Vous ferez la pige à votre sœur.

— Oh! non... c'est impossible.

— Pfff!... courage. Ce qui est viande pour l'un est poisson pour l'autre. Vous n'êtes pas une beauté, je l'admets, mais vous avez dans l'œil quelque chose qui attire... — Elle la regarda d'un air malin. — Alors, Kate, elle s'en va à Paris? Gai Parî-i-is! Elle va s'en donner, du bon temps! Et vous, vous restez ici? Ne vous en faites pas. Vous vous tirerez d'affaire sans elle. C'est agréable, je veux bien, d'avoir une sœur, mais il y a des moments où on peut s'en passer. — Elle plaqua sa main sur ses lèvres. — O-ô-ô-oh! qu'est-ce que je dis? c'est abominable. Mais vous me comprenez. Suivez mon conseil, et ne laissez pas passer les occasions. Au plaisir. A lundi. Attention à la marche.

Debout sur le pas de sa porte, elle faisait à Olivia de petits signes d'adieu, son visage falot tout plissé de sourires.

Dans un instant elle allait rentrer, et tout en fredonnant, replier l'étoffe, absorber comme un cordial sa caressante splendeur : car les couleurs lui ranimaient l'âme, le grain

d'un tissu la consolait. Ensuite, elle irait la montrer à sa mère et à Gertie : les trois têtes se pencheraient pour la regarder. Peu à peu, sa gaîté l'abandonnerait. Elle retomberait dans sa dépression; un cruel élancement lui tiraillerait le visage; elle se sentirait trop souffrante pour sortir aujourd'hui; et elle pleurerait.

Olivia referma la petite grille récalcitrante, et se retourna pour regarder la maison, avec son toit d'ardoises, son pignon, sa façade en brique et stuc, l'inscription *Carrickfergus* marquée en blanc au-dessus de la porte. La maison de droite s'appelait *Winona*, celle de gauche *Dundonald*. Elles étaient connues dans la famille sous le nom de Maisons du grand'père : car c'était Bon-papa, ce potentat bienfaisant, qui les avait fait bâtir, ainsi que la grande salle paroissiale, tout cela dans le même style. A bonne distance du vieux village pittoresque et insalubre, elles s'élevaient, propres et décentes — symbole des améliorations modernes — et jouissaient dans le pays d'un grand prestige. On devait être extrêmement fier de tout ce qu'avait fait Bon-papa. Mais... mais... on avait beau les regarder, c'est qu'elles n'étaient pas du tout jolies, ces maisons, elles étaient horribles, en réalité. Ce genre prétentieux, ces matériaux hétéroclites... Penser que Bon-papa avait fait bâtir ces hideuses maisons! Elle évoqua le portrait du grand-père, dans la salle à manger — barbe majestueuse, redingote florissante, vaste gilet, toutes les marques de l'infaillibilité; et elle se sentit perplexe à son endroit, troublée dans son sentiment familial, coupable presque. Cette idée, de critiquer Bon-papa!

A la fenêtre supérieure du cottage, apparurent la tête et le buste de la vieille Mrs. Robinson. Violacé, avachi, hypocrite et guetteur, son visage se penchait, du haut de son embuscade habituelle. Elle ne mourra jamais! Si je reviens ici dans dix ans, je la retrouverai toute pareille, à la même place, installée là comme une araignée. Et elle descendra l'escalier précipitamment, pour dire en gémissant que sa pauvre fille est souffrante, oh! trop souffrante... Subitement, Olivia crut voir, dans une chambre sans lumière, aux volets clos, fermée à clef, miss Robinson; et sa vieille mère à la porte, en sentinelle.

Dans dix ans, si telle est la volonté de Dieu, miss Robinson sera bien souffrante, bien souffrante en vérité.

IV

Olivia prit le chemin qui remontait à travers champs jusqu'à la place publique, et passait, en redescendant, devant la ferme, au bas du jardin. Du haut de la pente, elle regarda le village, et le vit reposant sous un pâle soleil. Les fumées sortaient, toutes droites, des cheminées des maisons, et les femmes étendaient leur lessive. Des taches roses, des taches bleues brillaient parmi les taches blanches. Ici séchait un tablier jaune à raies, là un jupon rouge. Quelque chose dans l'aspect de ce linge étendu, de ces clôtures, dans le groupement de ces toits — les uns couverts de chaume, les autres de tuiles d'or bruni toutes brodées de lichen, tous avec leur fumée, tous baignés d'une pâle lumière d'argent — quelque chose donnait à Olivia le désir de se rappeler tout cela, de le garder, pour ainsi dire. C'était le commencement de cet état d'âme qui vous fait désirer d'écrire des vers. Des voiles d'illusion semblaient flotter sur ce lieu familier, le cachant et le révélant à demi sous un aspect éternel. On aurait dit la peinture d'un village, et non le village lui-même.

Là-bas, dans la distance, s'avançait Mrs. Walls-Straker, la veuve entre les veuves, fleuve de crêpe roulant vers l'église. Était-ce la fête de quelque Saint, un jour d'actions de grâces, de pénitence ou de commémoration, connu d'elle seule et du pasteur? On bien peut-être une communion privée avec feu M. Walls-Straker! Car la stèle commémorative de son époux était pour Mrs. Walls-Straker le pivot de la vie : elle siégeait à sa base, ou bien, à grand renfort de craquements et de froufrous, elle s'y agenouillait, monument elle-même, stygienne effigie, un petit moment tous les jours. Sa ferveur et son assiduité devaient être pour M. Smedley un grand encouragement. Mais pourquoi donc alors avait-il ce regard résigné et distant, qui exprimait comme une souffrance secrète, quand il la trouvait à l'attendre, dans le cimetière, après l'office?

Subitement Olivia se mit au petit trot, un petit trot ralenti

qui était sa meilleure imitation; puis elle se le reprocha. C'était une chose qu'elle n'aurait pas dû se permettre. Mrs. Walls-Straker était tellement gentille! et quand elle vous rencontrait, elle vous disait si aimablement : « Bonjour, ma chère petite. » Et quand elle vous demandait des nouvelles de papa, de maman ou du petit frère, elle disait avec une si affectueuse sympathie : « Et alors, vous allez bientôt perdre votre chère sœur? Elle vous manquera beaucoup, beaucoup, je le crains. Mais ça ne fait rien, mon enfant! votre maman ne pourrait pas se passer à la fois de ses deux filles chéries. Votre tour viendra, viendra à son heure. » Et sa voix vous caressait, vous approuvait, vous consolait, vous forçait à penser que vous aviez du mérite à rester à la maison et à supporter l'absence de Kate.

Ça ne fait rien, votre tour viendra. Mon tour viendra! Et comment viendrait-il? Quand? Où? Bien qu'invitée aussi aux débuts dans le monde de Marigold, bien qu'ayant quitté, comme Kate, l'externat de Tulverton, Olivia n'en devait pas moins se regarder comme une étudiante. Kate allait partir pour Paris : mais elle, elle allait faire des études spéciales, tenter peut-être d'obtenir une bourse à Oxford, et entrer dans l'enseignement. Car toutes les jeunes filles doivent se préparer à une carrière, bien que celle de Kate restât, en vertu d'un accord tacite, indéterminée. Aucune profession n'attirait Kate, aucune. Elle désirait simplement passer un an à Paris. C'est pourquoi, puisque le français ne pouvait manquer de se révéler utile quoi qu'il advînt, elle allait à Paris. Quant à Olivia, ce qu'elle avait en perspective, c'était comme auparavant, le premier train du matin pour Tulverton : la figure famélique de M. Blenkinsop (oh! ces colles!) et son mélange de sourde aigreur, d'esprit quintessencié, et de cérémonieuse politesse, défensive du célibataire; c'étaient les infranchissables marais de l'algèbre et de la géométrie, c'était la période accablante qui s'étend de midi à une heure — pieds gelés, Platon; dos endolori, Virgile; protestations de l'estomac vide; et puis — ô joie! — les rideaux orangés, les nappes quadrillées d'orange et de violet, les poteries d'art, les serveuses non moins d'art (avec leurs petits bonnets), les œufs blêmes et le café, les brioches de Chelsea, du Salon Pomone. Et après, la résurrection qui suit

le repas! Dans quelques semaines, elle goûterait à nouveau le charme des après-midi à Tulverton, la littérature française et allemande avec l'adorable M. Berton, et deux fois par semaine la leçon de piano, délicieux intermède de quarante minutes, car entre elle et miss Baynes, une blonde vaporeuse, la moins exigeante des maîtresses de musique, il s'était établi depuis longtemps une convention tacite: Olivia jouait pendant dix minutes, et miss Baynes, dans un doux transport, pendant les trente autres. Et puis, elle aurait les séances de la Société littéraire, organisées par lady Spencer, vigoureuse promotrice de culture intellectuelle, avec des conférenciers de toutes sortes qui lisaient des essais si intéressants! Quand par hasard un conférencier faisait défaut, Shakespeare était là pour combler les vides : les rôles désignés d'avance, une liste de coupures, préparée par lady Spencer en vue d'éviter les endroits scabreux, distribuée à tous les membres — si bien qu'Olivia avait son Shakespeare tout parsemé de cette injonction: Passez! Passez! Passez! Assise à côté de Marigold — cette paresseuse, cette dévergondée de Marigold qui écrivait des Limericks[1] et dessinait des pantins sur son carnet de notes, et s'embarquait avec une feinte innocence dans les passages censurés — elle passait son temps à rire et à conspirer frivolement contre les petites dindes, les vieilles filles desséchées, et les matrones plantureuses de Tulverton.

Les fins de jour conserveraient leur croissante douceur. Elle retournerait à la gare, pour le train de 16 h. 45, complètement oppressée par une sorte de bonheur inexplicable, fait du crépuscule opalin, de la lumière des lampes dans les rues, et d'ici peu de jours, de l'amandier fleuri, des crocus dans les jardins publics; de la silhouette des toits et des cheminées contre le ciel, et des pas tranquilles de ceux qui rentrent chez eux; de la voix de M. Berton disant avec tendresse : « Mon élève préférée... »; et d'un sentiment confus de l'importance des choses intellectuelles; d'une résolution d'exceller — dans quoi? dans les domaines sérieux, la littérature, la musique, d'écrire, par exemple, un essai sur le *Roi Lear* et de le lire à la Société; et plus que de tout cela, du souvenir

1. *Limericks*, petits poèmes humoristiques de cinq vers, soumis à des règles précises : exercice analogue aux acrostiches ou aux bouts rimés.

de Marigold et de son visage — cette esquisse en si peu de traits et si légers — si simple, si mystérieusement complexe par tout ce qu'elle n'exprimait pas.

Mais maintenant que Marigold avait fini ses études, peut-être ne viendrait-elle plus jeter un lumineux halo sur la salle de conférences. Et Kate, elle aussi, ne serait plus là. Les messieurs vieux et jeunes qui montaient dans son compartiment pour la regarder à leur aise n'y monteraient plus. Le retour à la maison, le thé tardif, les soirs d'étude, seraient solitaires.

Kate! ma petite Kate... mais non, ça ne me fait rien qu'elle s'en aille, rien du tout. Je n'ai pas envie d'aller à Paris avec elle. J'ai envie de faire quelque chose de tout différent, ou rien, peut-être : rester simplement où je suis, dans ma maison, m'emplir de chaque heure, de chaque jour, être seule; et lire, et réfléchir; et me promener dans le jardin, le soir; et attendre...

Ah! miséricorde! Le major Skinner! Il traversait le terrain de cricket, et marchait dans sa direction, avec deux chiens courants et un épagneul. Elle hâta le pas. Mais :

— Hullo! hullo! hullo! — cria-t-il d'assez loin, en agitant sa pipe. Il n'y avait rien à faire que de s'arrêter, en espérant d'avoir le temps de rougir, et de dérougir, avant d'être rejointe. — Où filez-vous si vite, dites-moi? Et cette leçon? pour quand est-ce? Je suis là, à vous attendre, tous les jours, entièrement à votre service...

— Oh! merci, major Skinner.

Elle était au désespoir, ne savait que dire. Car le major, la rencontrant quelque temps auparavant près des links, lui avait fort aimablement proposé de lui apprendre à jouer au golf : et depuis, elle avait dû l'éviter, ou se chercher des excuses. Si large d'esprit que fût maman sous beaucoup de rapports, pour quelque raison inconnue, elle ne voulait pas entendre parler de leçons de golf avec le major Skinner; et elle avait été contrariée au delà de toute mesure quand Olivia, en rentrant, lui avait annoncé l'heureuse nouvelle.

— Eh! bien, qu'est-ce que vous diriez d'aujourd'hui? qu'est-ce que vous diriez d'aujourd'hui? Il n'y en a pas beaucoup, des jours comme aujourd'hui. Beau petit temps.

Venez aux links cet après-midi, et nous ferons un parcours.

— Aujourd'hui? Je crains que ce ne soit impossible.

— Oh! vraiment? Eh! bien alors, demain.

— Et demain, j'ai les Guides.

— Les Guides, maintenant? Quelle petite personne occupée! Toujours quelque chose à faire. C'est épatant. Eh! bien, écoutez, je vais vous dire : quand vous serez libre, vous me téléphonerez, compris? Téléphonez-moi.

Il gardait un espoir, supportait avec patience sa déception. De ses petits yeux bleus injectés de sang, il considérait Olivia d'un air méditatif, en homme, mais en gentleman.

— Comment va vot'sœur?

— Très bien, je vous remercie.

— Faites-lui mes salamalecs. Et dites-lui... hum! Et vot'père, comment va-t-il, vot'père? Qu'est-ce qu'il pense des affaires d'Irlande? Demandez-lui ça de ma part. Et dites-lui que j'irai tailler une petite bavette avec lui un de ces jours.

— C'est cela, je le lui dirai.

Toutes les fois qu'il la rencontrait, il la chargeait de ce message; mais elle avait renoncé à le transmettre, car il était accueilli chez elle d'une manière assez bizarre; et d'ailleurs le major ne venait jamais. Il n'envoyait même pas ses hommages à maman.

Olivia se pencha pour caresser un des écossais.

— V's aimez les chiens? Bonnes bêtes. Vous devriez avoir un chien, vous et miss Christabel. — Il appelait toujours Kate : Christabel. Peut-être lui rappelait-elle une personne du même nom, qu'il avait aimée autrefois : ou peut-être trouvait-il que ce nom lui allait bien; ou peut-être tout simplement bafouillait-il. Sa mémoire n'était pas fameuse. — Je vais vous dire, reprit-il, la première fois que Leïla — cette chienne-ci — fera des petits, il y en aura un pour vous. Je vous préviendrai, et vous pourrez venir toutes les deux, les premières, faire votre choix.

— Oh! *merci*. Ce *serait* délicieux.

Qu'il était gentil! Pauvre type! Il n'y avait plus qu'à prier pour que Leïla n'eût jamais d'enfants, car, à la maison, on ne leur permettrait certainement pas, certainement pas, d'aller en choisir un et elle serait dans un embarras terrible.

— Pourquoi ne venez-vous pas voir ma femme, toutes les deux? N'importe quel jour. Elle serait enchantée, v'savez. Elle est un peu seule, ici — changée de ses habitudes — l'Inde, v'savez — quoiqu'elle ait des copains, naturellement... qui viennent de la ville... le bridge... Savez-vous jouer au bridge?

— Malheureusement non.

— Oh! vous devriez apprendre. C'est un beau jeu. Un jeu qui demande de l'habileté... qui fait travailler le cerveau. Voilà une denrée dont vous ne manquez pas, je parie, eh? Venez prendre une tasse de thé un de ces jours, et faites-vous donner une leçon.

— J'en serais ravie.

Opprobre et désespoir, comme toujours! Papa avait beau soulever son chapeau avec une courtoisie toute particulière quand il rencontrait Mrs. Skinner dans la rue, il avait beau la désigner, d'un ton léger et plein de sous-entendus, comme « cette magnifique créature », Mrs. Skinner était absolument tabou. Car elle avait un passé. Deux fois mariée, deux fois divorcée; des co-répondants par douzaines, à la lettre; la responsabilité d'au moins un suicide, dans le corps des officiers subalternes de l'armée des Indes; et aujourd'hui, bien que depuis longtemps rangée, loin des tempêtes, dans le havre obscur et indigent que lui offrait le major Skinner, bien qu'elle s'y comportât d'une manière irréprochable — et qu'elle eût même pour lui, semblait-il, de l'attachement — pour une raison ou pour une autre, soit à cause de ses cheveux rouges, de sa poudre et de son vermillon, soit parce qu'elle n'avait pas d'enfants (après tant d'occasions d'en avoir), soit parce qu'elle fumait dans la rue et portait de si grands chapeaux, de si hauts talons — pour une raison ou pour une autre, elle n'était aucunement parvenue à se faire considérer comme une personne comme il faut. Peut-être était-ce surtout sa voix, cette voix délicieusement riche et rauque, savoureuse comme un fruit mûr, veloutée par ses années de gin et de tabac, ou bien peut-être était-ce son sourire si étonnamment doux, si généreusement offert, si attirant, qui apparaissait sur son visage comme la flamme inextinguible d'une beauté maintenant presque engloutie sous des flots de graisse.

En tout cas, pensait Olivia, dire que Kate et elle-même

seraient enchantées d'aller la voir, ce n'était pas mentir. Elles avaient un égal désir de se lier avec Mrs Skinner; non qu'elles lui pardonnassent complètement son rouge aux lèvres; mais il faut être tolérant. Sans doute, dans sa sombre petite maison de style Tudor — rebaptisée CHOTA-GHURR par le major Skinner — elle ne se rendait pas bien compte qu'elle en mettait une quantité si effroyable. Et la maison était tellement surprenante — si peu comme les autres — avec ses voluptueux coussins verts, bleus ou rouges richement ornés de tresses d'or; ses châles étincelants et ses broderies, ses immenses photographies signées; ses parfums lourds, son odeur de cigarettes : très exotique, disait Kate. Mrs. Skinner était originale, voilà tout — et si aimable! elles mouraient d'envie de prendre le thé chez elle. Mais il n'y avait rien à faire, et Mrs. Skinner le savait. Son attitude, quand elle les rencontrait dans la rue, le prouvait clairement. Elle semblait toujours sur le point de hausser les épaules, bien qu'elle se contentât de saluer en passant, d'un sourire aimable, mais ironique, d'un petit signe de tête à la fois digne et amusé; et elle poursuivait sa route, laissant dans son sillage une bouffée de camélia, et quelque chose de plus : quelque chose d'impalpable qui semblait toujours l'envelopper, qui traînait derrière elle, et vous donnait une espèce de faim; une promesse de bien-être : comme si, amoncelant les bûches, tirant les rideaux, allumant de douces lampes, elle allait vous dire, avec cette voix qu'elle avait : « Oui. Oui. Quelle bêtise! comme c'est dommage! Tant pis. Buvez. Mangez. Reposez-vous. Je sais... je sais... » effaçant ainsi de votre front les plis creusés par la pensée, chassant les questions anxieuses.

Tout à coup, Olivia se sentit disposée à sourire, à sourire chaleureusement, longuement au major Skinner. Et elle le fit. Pourquoi pas? Il était gentil. Elle était attirée par son côté humain, sa qualité d'homme simple, sensuel, bon, pathétique. Elle le plaignait, parce que toutes ses offres n'étaient que des demandes déguisées — de timides tentatives, à peu près sûres de n'aboutir à rien, sans être jamais dénuées de tout espoir. Pauvre vieux quémandeur aux gestes maladroits! Il prenait de l'âge, il n'avait pas beaucoup de plaisir dans la vie. Les fraîches, les jolies filles l'évitaient,

sous de mauvais prétextes. En lui souriant si gentiment, elle allait le dédommager des manques d'égard auxquels elle était forcée envers lui.

Son sourire fit, en vérité, une impression plus forte qu'elle ne s'y attendait. Le major en resta bouche bée, toussa, se moucha, tira une bouffée de sa pipe, appela ses chiens d'une voix furieuse, murmura quelques mots incohérents, souleva son chapeau et s'éloigna à grands pas. Presque aussitôt il s'arrêta, fit voler en l'air les débris d'un champignon, démolit à coups de canne quelques tiges desséchées de carotte sauvage. Il respirait très fort, en faisant Hummmmmmmm... Puis il dit : « Le diable m'emporte... » et se retourna; mais les jupes d'Olivia, ses talons disparaissaient au coin de la rue.

Elle continua de suivre le sentier; elle était de très bonne humeur. En arrivant à l'échalier, elle se mit à rire tout haut, en pensant à la bonne surprise qu'elle avait faite au major.

V

Sur son chemin, elle trouva, comme de coutume, les enfants du ramoneur, ou du moins cinq sur huit : grappe haletante, immobile, aux aguets, suspendue à la barrière : les nez coulaient, les figures sales s'écrasaient contre les pointes des poteaux.

— Bonjour! — dit-elle.

— Bunjeur! — Un souffle court, un souffle bronchiteux, à l'unisson.

— On a été à l'école aujourd'hui?

— Voui.

— Comment va le petit frère?

Un silence, puis :

— L'vieux petit frère?

— Mais... oui. — Car il avait certainement l'air très vieux, ce bébé ratatiné, chauve, bleuâtre, tremblotant. Mais tout de même, quelle drôle de façon de... c'était sans doute un mot d'amitié, comme « ma vieille branche ».

— L'est malade.

— Qu'est-ce qu'il a?

— L'a pris l'rhume.

— Oh! quel malheur! Et vous aussi, vous êtes enrhumés?

— Voui.

— Tous?

— Voui.

— Vous l'êtes toujours, enrhumés, dites?

— Voui.

Un silence. Leur visage collectif se tendait avidement vers ce qui allait suivre. Ils parlèrent tous en même temps.

— Y en a un nouveau.

— Un nouveau? Vraiment?

— Voui. Arrivé de c'te nuit.

— Oh! que c'est gentil!

— Voui. Maman a dit comme ça que si on lui en envoie encore, elle les j'tra.

Intensément sérieux, enroués et méfiants : perdus et seuls comme des épaves d'un autre monde, unis dans une défensive commune. Leurs yeux étaient vifs, brillants, durs, — des yeux de rats — au-dessus de leurs dures pommettes; leurs lèvres étaient longues, minces et plates; leurs crânes étroits et pleins d'étranges protubérances. Ils ne ressemblaient pas aux autres enfants. Ils n'avaient presque pas de cheveux; ils avaient des charpentes de nains, avec des épaules carrées et hautes et des jambes grêles, presque comme des bossus; et ils étaient empaquetés dans des vêtements trop grands, traînants, déguenillés, portaient des culottes en lambeaux, d'étonnantes chaussures d'adultes qui battaient et claquaient à chaque pas. Une fois par an, régulièrement, le bébé neuf devenait le vieux bébé. Rien ne semblait l'annoncer, mais un beau jour il était là — nouvelle larve incolore, recroquevillée, parfaitement silencieuse, que les enfants sortaient triomphalement du cottage pour lui faire prendre l'air, tel un œuf charrié par des fourmis. Chaque fois, on croyait qu'on ne l'élèverait pas; mais il poussait tout de même, tenace comme du chiendent, et rejoignait les autres sur la barrière. Cette famille était la pire du voisinage. Elle habitait une maison jamais lavée, jamais balayée, pleine de vermine, jonchée de verre cassé, de faïence brisée, d'un fouillis de vieilles caisses à savons et de mauvaise literie. Qu'y faire? angoissant problème. Mrs. Curtis

poussait de grands soupirs et se lavait les mains au lysol, chaque fois qu'elle revenait de porter à Mrs. Wainwright une provision de vieux vêtements et de bons conseils; elle discutait d'un air navré, à voix basse, chaque nouvelle naissance, avec la sage-femme du district. On n'y pouvait donc rien? Absolument rien. Les Wainwright avaient le sentiment de la famille au plus haut degré. Bien que ravagée, déjetée, déformée, bien que ses dents comme ses cheveux fussent l'image du chaos, Mrs. Wainwright n'était en aucune manière découragée, et on l'entendait fréquemment déclarer qu'elle ne voudrait pas avoir un seul enfant de moins. Plus d'une fois, les après-midi, quand elle n'était pas effectivement en proie aux douleurs de l'enfantement, elle abandonnait ses vaines occupations ménagères, se coiffait d'un chapeau avantageux, orné de plumes, et les emmenait tous à la promenade. Allégrement roulait la petite voiture, grinçante et bourrée de marmots : elle était très haute, très petite, elle ressemblait à une faucheuse : c'était un modèle unique : probablement la Première-Voiture-d'Enfant. Les autres gosses, les plus grands, fourmillaient alentour. On suivait à vive allure la route qui menait vers les bois; et quand on rentrait, à la nuit tombante, la petite voiture était plus lourde. Les enfants dormaient sur un lit plus doux. Quelquefois sur des plumes de volaille, quelquefois sur du poil de lapin... Le bruit courait que leur mère avait dans les veines du sang de gypsy.

Ne trouvant rien de plus à dire aux petits Wainswright, Olivia poursuivit sa route. Ils abandonnèrent aussitôt leur formation serrée, et coururent jusqu'à l'angle de la palissade. Elle sentait leurs yeux entrer en elle, comme des vrilles; quand elle fut un peu éloignée, ils se mirent à l'appeler à grands cris :

— Livi-a! Livi-a!

Bientôt après s'éleva un chant rude :

C'est Livia Curtis qu'elle s'appelle,
Elle est célibataire.
Il en aura, une fameuse veine,
L'homme qui saura y faire.

Et des gloussements, des huées, de grossiers hurlements la poursuivirent jusqu'à ce qu'elle fût hors de vue.

Ça ne servait vraiment à rien, de s'efforcer d'être gentille avec les petits Wainswright.

VI

Elle arriva au bouquet d'ormes, et à la petite porte du fond du jardin. Là, parmi les racines mouillées et les feuilles mortes, trois primevères avaient fleuri. Elle se baissa pour les voir de près, puis elle remonta vers le potager. Avec admiration, elle regarda le carré de choux, le vert et le bleu azuré de leurs feuilles couvertes de givre, le modelé de leurs énormes rosettes compactes, aux courbes puissantes et fleuries, aux bords sinueux et cassants. Les feuilles libres extérieures contenaient des gouttes étincelantes, s'emplissaient d'ombres violettes. Elle en secoua une, écouta son craquement soyeux, vit courir et glisser comme du vif-argent ses perles d'eau liquide. Et le sort de ces formes de vie magnifiques, c'était d'être hachées, bouillies, avalées par des êtres humains, avec le plus complet dégoût, le plus entier mépris! Le mot chou lui-même est comique, sert à ridiculiser...

Mais à quoi bon méditer sur les souffrances, sur l'injuste destin des légumes? C'est bien assez de se faire du souci pour tous les chiens, tous les chats et tous les chevaux maigres qu'on rencontre, d'être dévorée de tristesse pour l'oiseau qu'on met en cage, le bétail qu'on mène au marché; d'être incapable de tuer une guêpe ou d'écraser un perce-oreille; de recevoir un coup au cœur même pour les fleurs, qui souffrent peut-être d'être cueillies, arrachées à leurs compagnes.

Oh! si j'avais un grand chagrin, comment pourrais-je le supporter? Peut-on espérer s'y soustraire? Éviter tout accident, en prenant vivement la tangente? Pour un temps, peut-être; pas pour toujours. On ne fait que marcher irrévocablement pour aboutir à la mort. Papa! Elle le voyait, en pensée, marcher lentement de long en large, s'arrêter pour batailler avec son souffle, les jours où son asthme le tourmentait. Oh! Père, je veux te guérir!... Elle volait vers lui, pour le sortir de ce traquenard, lui rendre un souffle égal et silencieux... C'était impossible. On ne pouvait que rester près de lui, à

l'écouter. Il disait en souriant : « Ça va moins bien, aujourd'hui. » Jamais il ne se plaignait plus que cela. Dans cinq ans, il aurait soixante-dix ans : un vieillard. Il avait beaucoup vieilli depuis quelque temps. Les gens ne faisaient que le dire. Peste soit d'eux! Peste soit d'eux! Cette tante Édith, qui disait tout bas à l'oncle Oswald, la dernière fois qu'elle est venue : « Réellement, je trouve Charles très changé! » avec l'espoir de tenir là-dessus, tout bas, dans les coins, des conversations mystérieuses. Mais l'oncle Oswald, Dieu le bénisse! s'était rebiffé : « Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Changé? Il ne s'est jamais mieux porté. Personne de nous ne rajeunit. *Vous non plus.* » Il ne pouvait pas sentir sa sœur. Et d'ailleurs il y a des tas de gens qui vivent, en finissant par se bien porter, jusqu'à plus de quatre-vingts ans, et particulièrement les personnes délicates. Non, ce qu'elle redoutait n'arriverait pas d'ici très longtemps; et alors elle serait différente, endurcie.

VII

Elle aperçut dans la roseraie deux silhouettes : James et miss Mivart, qui revenaient de la promenade botanique. Un bien mélancolique spectacle. Rien qu'en voyant le manteau de tweed brun et la casquette de James, on devinait son découragement. Il lançait des coups de pied à droite et à gauche, faisant voler les feuilles mortes, et de sa main pendait une maigre récolte de spécimens botaniques. A son côté marchait majestueusement miss Mivart, étique mais distinguée, avec sa toque de velours noir, son boléro d'astrakan, son ample jupe bordeaux ornée de plusieurs rangs de soutache noire, ses caoutchoucs noirs : accoutrement fantastique, toujours le même d'un bout de l'année à l'autre, qui fixait son identité de femme du monde dans la gêne aussi clairement que son nez proclamait le caractère chronique de sa dyspepsie. Malheureuse miss Mivart! mais plus malheureux James, infortunée victime!... couple incongru lié sous le même joug par l'implacable bonté de maman! Car miss Mivart et son amie miss Toomer — épaves rejetées nul ne savait d'où, rapprochées nul ne savait pourquoi — (par quelque vieille

histoire identique de revers lamentables et de désillusions, fortune mal gérée, confiance mal placée, projets avortés, coups du sort, lentes morts cancéreuses, épuisement des épargnes) — vivaient toutes les deux dans une petite maison de la place, et suppléaient à l'absolue insuffisance de leurs revenus par divers expédients, non sans peine, mais comme des dames.

Miss Toomer fabriquait des bonbons salutaires à la santé, miss Mivart faisait de la pyrogravure. Les bonbons pouvaient se manger, avec de la bonne volonté, sinon avec plaisir; mais la branche pyrogravure avait rapidement dépéri, et maintenant n'existait plus. Kate avait appris vite, et de mauvaise grâce, Olivia n'avait montré aucune disposition. Cherchant ce qu'elle pourrait bien faire, Mrs. Curtis avait trouvé, entre James qui aimait la botanique et la collection de fleurs séchées de miss Mivart, une heureuse connexité. Séance tenante, James et miss Mivart avaient commencé les promenades du mardi matin. Que se passait-il au fin fond de James? Jusqu'à quel point se manifestait sa protestation intime? à quel point se rendait-il compte qu'il détestait et méprisait miss Mivart? Elle avait manifestement peur de lui. Elle disait à miss Toomer qu'à son avis, c'était un enfant arriéré, qui n'ouvrait pas la bouche, sauf pour murmurer des mots tels que oui, non, oh!, je ne sais pas, au revoir... Pourtant James était étonnant, extraordinaire. D'autres que miss Mivart s'étaient sentis mal à l'aise sous le regard critique et investigateur de ses terribles yeux bleus. Sa force résidait dans sa complète docilité apparente, combinée avec une indépendance d'esprit et une réserve absolues. En tout cas, moi, je le respecterai, se dit Olivia. Dès ce soir elle lui demanderait de lui réciter quelques-unes de ses poésies. Bientôt il irait en classe; comment prendrait-il cela? Personne ne pouvait le savoir. Et alors on ne verrait plus miss Mivart errer à petits pas dans la roseraie, s'attarder dans l'avenue après la promenade, avec l'espoir de rencontrer papa. Car papa était visiblement son héros de roman, son idéal amoureux, disait Kate (et elle disait cela pendant le déjeuner, encore, au moment où Violette passait les légumes!). Miss Mivart portait un médaillon en or, et Kate prétendait que la photo-

graphie de papa, celle qui avait un jour mystérieusement disparu du salon, y était renfermée. Personne ne savait si c'était vrai.

Olivia continua de remonter vers la maison; elle s'arrêta sous le noyer pour s'offrir un petit coup de balançoire, traversa la pelouse. Le temps avait l'air de changer. La lumière était différente, un voile de brume se formait à l'ouest, et se déployait vers le soleil, donnant à l'atmosphère une teinte plombée; et le vent se levait de nouveau, comme à regret, comme s'il avait horreur de mettre en pièces le frêle et délicat tissu du matin.

ROSAMOND LEHMANN

(Traduction de JEAN TALVA.)

(*A suivre.*)

SUR LES CHEMINS DE L'EUROPE

Les voyageurs d'il y a cent ans tenaient presque tous un journal de route, la chaise de poste où ils griffonnaient leurs impressions n'était guère plus cahotée que nos modernes avions, et le cor du postillon de la diligence faisait moins de bruit que les moteurs. Quant aux moyens matériels d'écrire, on ignore en général combien ils étaient perfectionnés. Dès 1793 pourtant, au tome II de son admirable *Guide du voyageur en Europe*[1] le Conseiller Reichard donne la description et le dessin d'une « plume à écrire toujours remplie d'encre » absolument identique aux stylographes d'avant la guerre. « A l'aide d'une plume pareille, disait le bon Reichard, on ne dépend plus que de soi, et l'on peut même visiter les bibliothèques et les salons de peinture, d'histoire naturelle, etc., la plume à la main. » Pour moi, je n'ai jamais pu m'habituer à noter mes impressions au jour le jour, pas plus qu'à réunir en album les photographies que je prends. La plus médiocre mémoire est parfois moins trompeuse que le carnet le plus précis, et la méthode qui consiste à ne faire appel aux souvenirs de voyage qu'après être rentré, assure aux relations plus d'humaine vérité, dût le pittoresque en souffrir.

***

La vraie mort de Venise. — Que restera-t-il, d'ici cinq ou six ans, de ce pittoresque vénitien où s'attardait l'écho des carnavals du XVIIIe siècle? Nulle part, l'affreux mot *industrie touristique* ne prend un sens plus absolu qu'à Venise, et, à voir

1. 2 vol. in-8°, Weimar, 1793.

ces foules vêtues en uniforme du même complet de sport et des mêmes imperméables verdâtres, on évoque irrésistiblement l'image d'une usine où ces touristes seraient effectivement fabriqués en série. Sur la place Saint-Marc, le long des galeries où l'on peut s'abriter de la pluie et des pigeons, il suffirait que les orchestres des cafés fussent meilleurs et l'on se croirait en Allemagne, car, pour entendre parler italien, pour retrouver ce joli dialecte un peu zézayant des Vénitiennes, il faut s'éloigner de la Piazza où les monuments ont de plus en plus l'air d'être un décor planté pour les productions géantes d'Hollywood.

Les ruelles ont gardé seules l'imprévu de leur physionomie. Leur pauvreté, leur étroitesse, leurs coudes brusques, les graffiti dont les murailles sont couvertes et jusqu'aux oripeaux qui pendent aux fenêtres, tout évoque les coulisses d'un théâtre. Envers sordide du décor de marbre qu'alignent sur le grand canal les façades pompeuses des palais. Mais combien, cette fois, je demeure insensible à l'énumération monotone du gondolier qui égrène en passant devant chaque demeure le chapelet des noms de ceux qui y ont vécu, de celles que la légende y a fait mourir : la Duse presque en face de Desdémone, d'Annunzio tout près de Wagner. A Saint-François du Désert, je renoncerai à évoquer l'ombre du dernier grand ambassadeur du romantisme à Venise. Sur le sol fiévreux de l'îlot que la lagune ceint de ses flots et de ses algues, comment Barrès poursuivrait-il aujourd'hui sa méditation « dans le silence et le vent de la mort » au milieu du fracas incongru des canots automobiles qui pétaradent, au milieu des appels et des cris joyeux des jeunes filles qui se serrent pour que leur groupe entre dans le champ du kodak!

D'ailleurs, Barrès avait tout prévu. « A Venise, écrit-il[1], une administration qui jouirait d'excédents budgétaires ouvrirait certainement de larges voies, voudrait mener les trains jusqu'à la Dogana, et jeter un pont sur le canal de la Giudecca. » La prophétie se réalise à cela près que les travaux entrepris à Venise n'ont même pas l'excuse d'être faits pour absorber des excédents de recettes. La presse du monde entier a été inondée de communiqués au ton décidément publicitaire, pour célébrer l'inauguration du pont autostrade qui double maintenant sur

1. *Amori et Dolori sacrum*, p. 34.

la lagune le pont du chemin de fer, et permettra aux automobilistes de venir avec leurs voitures jusqu'à la gare de Venise. Le pont est d'architecture honorable, et n'enlaidit pas le paysage, mais que dire de son aboutissement, de ce garage monstre qui sera édifié tout près de la gare, en ciment armé, dans le style des gratte-ciel américains! Au conseil municipal de Venise, un honorable conseiller, diligent émule de M. Marinetti, a salué ce beau travail comme une flèche plantée par le modernisme dans l'édifice de la routine, *un telo vibrato*... que cette langue italienne demeure donc belle, même dans la bouche de ceux qui insultent à toutes les harmonies qui attirèrent au long des siècles tant de pèlerins passionnés vers la péninsule! Tous ceux qui ont aimé à Venise les cortèges de Tiepolo et les féeries de Gozzi, les musiques de Marcello et les incantations de d'Annunzio, peuvent prendre le deuil : une Venise pour gens pressés, pour voyages de noces à forfait, remplace celle où Wagner, au balcon du palais Giustiniani, écoutait un soir de tempête les flots du grand canal battant les marches de marbre blanc. Je me suis penché au même balcon, la nuit était noire et le vent glacé, les braillards de l'habituelle sérénade n'étaient pas sortis et la statue de la Fortune tournait en gémissant sur le toit de la Douane de Mer, mais dans le bar installé au rez-de-chaussée de l'hôtel un phonographe s'est mis à jouer et j'ai reconnu, entrelacée aux roulades de l'ukulélé, la voix de Joséphine Baker. Je suis descendu et j'ai lu des magazines américains. Il faut vivre avec son temps.

Le lendemain, il pleuvait, les patrons des cafés et des pâtisseries se désolaient doublement, comme commerçants et comme fascistes, car ce dimanche était la grande fête du Travail et de la Fondation de Rome. Le spectacle préparé depuis huit jours à grand renfort de drapeaux et d'oriflammes était moins imposant que ne l'espéraient les autorités. Pluie sur les cortèges des Balillas et des Avanguardistes, pluie sur la chorale qui chantait l'hymne *Giovinezza*, pluie sur les cinq cents musiciens qui jouaient la marche des trompettes d'*Aïda*, pluie sur les discours et pluie sur les chemises noires, qui, détrempées et lamentables, donnaient aux enfants des sections de Balillas l'air de pauvres oiseaux noyés.

Mais le lundi, l'enthousiasme reparaissait dans les journaux. Nous jugeons mal la presse italienne parce que nous ne voulons pas voir son véritable caractère, qui n'est ni d'information, ni de doctrine, mais de propagande. L'exaltation du ton, la violence des injures, cesseraient de nous choquer si nous pensions aux journaux de nos sous-préfectures pendant les campagnes électorales. La seule différence, c'est que la fièvre chez nous dure trois semaines, au lieu qu'en Italie, elle dure depuis dix ans. L'on dirait d'ailleurs à certains indices que la température a un peu baissé. Dans les premières années du fascisme les murs étaient couverts d'inscriptions où les deux V entrelacés accompagnaient immanquablement le nom du Duce : inscriptions spontanées, tracées à la craie, et souvent ne dépassant pas la hauteur d'un bras d'enfant. Certes, on voit encore de ces inscriptions laudatives, mais elles sont habituellement tracées à la peinture, la régularité de leurs traits révèle l'usage du pochoir, travail officiel, fait en service commandé. Par contre, çà et là, un barbouillage de goudron mal gratté — le goudron sur le marbre blanc est chose tenace — permet de déchiffrer encore des mots séditieux, des allusions à la révolution espagnole « dont l'Italie suivra l'exemple ». Il est curieux de relever ces pauvres indices d'une opposition qui n'a pas d'autres moyens de s'exprimer dans un pays où jadis la censure laissait tout de même dialoguer les statues de Paschino et de Marforio. Mais on aurait bien tort, je crois, de leur attribuer trop d'importance, les difficultés économiques au milieu desquelles se débat l'Italie n'y ont aucune répercussion politique. L'adhésion de la grande majorité des esprits au régime n'est pas troublée par la gravité du déficit budgétaire ou par le fléchissement de l'activité industrielle; il est du reste facile à chacun d'en contrôler les indices, grâce aux publications de l'Institut de statistique de Rome, dont l'exemple nous serait profitable pour la réforme de notre invraisemblable comptabilité publique. Cette année, le déficit dépassera 4 milliards de lires, chiffre considérable par rapport au volume global du budget. A nos yeux de Français, tout ce mal dont souffre l'Italie est dû à une politique de prestige disproportionnée avec les moyens d'un pays pauvre en capitaux et en matières premières. Naturellement, les Italiens

avec qui l'on essaie de s'entretenir de ces questions, ne répondent qu'avec leur admirable diplomatie naturelle. Un soir, loin de tout carabinier et de tout garçon de café, je rappelais à l'un d'eux le mot de notre Rivarol : « Les grandes entreprises ruinent les petites fortunes ». Il a reconnu volontiers que la lire avait été stabilisée à un cours trop haut, mais j'ai renoncé à obtenir de lui une opinion quelconque sur une politique étrangère dont le caractère menaçant s'étalait sur les murs, avec les mots *Dalmatie*, ou *Spalato* peints en lettres géantes et encadrés des lions qui symbolisèrent si longtemps la domination de Venise sur la rive slave de l'Adriatique.

Pendant qu'il pleuvait sur la ville et sur les lagunes, il neigeait sur les Alpes. Ce soir, dans le ciel redevenu limpide et bleu, le soleil couchant teint les sommets de ce rose qui est si affreux dans les aquarelles, mais si joli sur les vieilles briques du campanile de San Giorgio Maggiore. La frontière d'Autriche est là, à 130 kilomètres. Si l'Anschluss se faisait un jour, Venise serait à une demi-heure d'avion de l'Allemagne. Y songe-t-on à Rome, en cette semaine où l'on reçoit avec tant d'éclat M. Gœring, ancien aviateur de guerre?

Nous partons vers la gare, en suivant tout au long la double courbe du grand canal. Débordant du jardin, entre les colonnes inachevées du palais Venier, de lourdes grappes de glycines retombent sur l'eau, sous les arcades du petit cloître de San Gregorio, des chats dorment au soleil, nous venons de passer le pont de l'Académie des Beaux-Arts, et, sur la droite, dans un de ces palais lombards solennels et sordides qui sont près de San Samuele, j'aperçois au rez-de-chaussée, dans un débarras, derrière les carreaux cassés d'une fenêtre, un mannequin de carton avec un visage de femme aux yeux inoubliables, si vivant qu'on est bien forcé de croire à l'histoire de Marie Melück-Blainville, telle que nous la raconte cet exquis et fol Achim d'Arnim. Mais il est bien temps de songer à l'Allemagne romantique!

***

A Vienne. La Veillée des Armes. — A partir de maintenant, dans toutes les villes où nous passerons avant d'entrer en Allemagne, à Vienne, à Prague, à Cracovie, à Varsovie,

le mot qui reviendra le plus souvent dans la conversation sera le nom d'Adolf Hitler; les peuples voisins de l'Allemagne observent le bouillonnement intérieur du troisième Empire, comme on suit la montée de la lave dans un cratère, et ils se demandent quand le volcan fera éruption.

Vienne, en cette dernière semaine d'avril où j'y ai séjourné, permettait d'imaginer ce que furent les cités d'Italie au temps des condottieri, lorsqu'il fallait garder la plaine où risquait d'apparaître l'armée ennemie et, en même temps, surveiller l'intérieur de la ville où une faction se disposait à livrer la citadelle à l'envahisseur. Telle est la situation du cabinet autrichien depuis le mois de mars. On pouvait craindre que le chancelier Dolfuss ne s'y usât vite, et la plupart des Viennois à qui j'en parlais semblaient découragés.

La propagande hitlérienne en Autriche a pris les formes les plus audacieuses. Les hitlériens ont installé dans la Hirschengasse leur quartier général, leur Maison Brune, et toute leur action part de là. Détail pittoresque : en achetant l'an dernier cet immeuble, pour le prix de 60 000 schillings, environ 200 000 francs (la propriété bâtie est extrêmement dépréciée à Vienne) les nationaux socialistes ont été obligés de se soumettre aux lois sur les loyers, et ils n'ont pas pu expulser trois ou quatre locataires israélites dont le bail court encore. On devine à quelles brimades quotidiennes sont soumis ces malheureux par leurs nouveaux propriétaires! Les hitlériens d'Autriche disposent de plusieurs journaux dont le prix très bas (la moitié du prix de la *Freie Presse*) a favorisé la diffusion. Tous les moyens de propagande sont employés, on distribue des tracts assez habilement rédigés : dans celui-ci, un paysan explique à ses camarades pourquoi il est hitlérien, en voici un autre où un professeur de théologie de Gratz démontre qu'il n'y a aucune incompatibilité entre la religion catholique et le programme nazi. D'innombrables cartes postales circulent, portrait d'Adolf Hitler avec cette légende flatteuse pour l'amour-propre local « *Hitler, paysan d'Autriche, chancelier de l'Empire allemand* ». Caricatures contre les partis adverses : un âne aux interminables oreilles affirme : « Moi, je reste fidèle à la social-démocratie! » — l'effort d'imagination n'est pas extrême, on le voit. Certaines images seraient incom-

préhensibles pour le public français, sans quelques explications. Voici, par exemple, la caricature d'un juif galicien, qui n'a pas encore coupé les boucles de cheveux rituelles de ses tempes, les *paillés* : le dessinateur a transformé trois de ces boucles en flèches. Or, l'insigne du parti social-démocrate est formé par trois flèches, et en fait, la plupart des chefs socialistes viennois sont juifs. « Jamais, insinuent les hitlériens, ces gens-là ne seront de vrais Autrichiens. » Chaque semaine, des avions survolent la ville et font pleuvoir des milliers et des milliers de petites croix gammées, découpées à l'emporte-pièce dans du carton : on marche dessus dans les rues; les murs sont couverts du même insigne tracé à la craie ou au charbon. Pendant le mois de mars, chaque jour ou presque éclataient des bagarres, mais le commandant Fey, chargé de la Sûreté par le chancelier, a rétabli l'ordre, on sait comment il a mis la capitale en état de siège pour le 1er mai, barrant les rues avec des fils de fer barbelés et des chevaux de frise et transformant l'Opéra en nid de mitrailleuses. Le major Fey, il y a quinze jours, n'a pas hésité à occuper l'Université où les étudiants nationalistes, profitant du privilège séculaire de l'inviolabilité des bâtiments académiques faisaient revivre les traditions des gentilshommes bandits du moyen âge, et trouvaient un commode asile après leurs mauvais coups.

Combien y a-t-il d'hitlériens en Autriche? Il est bien difficile de répondre. Dans les milieux gouvernementaux, on estime que les membres actifs du parti, les militants qui cotisent sont 30 000 à Vienne, et près de 200 000 dans l'ensemble du pays. Le 4 mai, un congrès a réuni tous leurs chefs de groupes, ils étaient 2 900, un tel chiffre indique une organisation très complète en province. Actuellement, les hitlériens ne sont pas représentés au Conseil National, qui correspond à notre Chambre des Députés, mais il va sans dire que si des élections avaient lieu, ils emporteraient un grand nombre de sièges. J'ai été témoin de l'inquiétude provoquée à Vienne par les élections municipales du 23 avril à Innsbruck, où les nationaux-socialistes ont obtenu 41 p. 100 des suffrages, chiffre qui coïncidait remarquablement avec les résultats du mois de mars en Allemagne, mais le dimanche suivant plusieurs élections municipales dans diverses régions ne donnaient

aux nazis qu'une proportion variant de 15 p. 100 à 30 p. 100 des voix suivant les provinces. On peut donc admettre que le mouvement hitlérien, dans le cas où le Parlement serait dissous, s'assurerait le quart ou le tiers des sièges au nouveau Conseil National.

Ce serait l'entrée du désordre, et, à bref délai, une cascade de dissolutions et d'élections nouvelles, dont les nazis profiteraient à coup sûr. Aussi le gouvernement qui, sur 165 députés, a actuellement deux voix de majorité, et n'en avait qu'une seule avant la mort de l'ancien chancelier Schober, a-t-il été amené à gouverner presque dictatorialement, en tirant de la Constitution tous les pouvoirs qu'elle comporte, et en consultant le moins possible le Parlement où les présents seuls ont le droit de voter et où, l'hiver dernier, lorsque la grippe éclaircissait les rangs du parti gouvernemental, le chancelier en était réduit à provoquer par les moyens de persuasion qu'on devine, des vides équivalents sur les bancs de l'opposition.

Depuis un mois, la situation a rapidement évolué en Autriche; les socialistes qui réclamaient « le retour aux libertés constitutionnelles » sans comprendre que la chute du gouvernement Dollfuss signifierait à brèveé chéance l'Anschluss et l'établissement d'une dictature infiniment plus sévère, ne s'agitent plus guère que pour la forme. Il n'en est pas moins déplorable que leurs amis politiques en France aient encore essayé, à une récente séance de la commission des Affaires étrangères, de faire dépendre la réalisation de l'emprunt promis à l'Autriche en décembre dernier de certaines conditions de politique intérieure. La France, dans le passé, a commis tant de fautes pour avoir voulu aider les socialistes en Allemagne, qu'il serait navrant de nous mêler de la politique intérieure autrichienne pour renouveler les mêmes erreurs. En outre, il n'y a pas si longtemps que les sociaux-démocrates autrichiens étaient les plus fermes partisans du rattachement au Reich, tandis que le gouvernement du chancelier Dollfuss est le premier cabinet autrichien qui ait rompu avec les méthodes obliques du Ballplatz et qui ose tenir tête à l'Allemagne.

Les incidents qui ont rempli tout le mois de mai ont provoqué une tension croissante dans les rapports austro-allemands.

Dans ces circonstances troublées, le chancelier que les Viennois appelaient familièrement à cause de sa petite taille *Der Millimetternich*, le Metternich d'un millimètre, a montré une singulière force de caractère. Un de mes meilleurs amis de Vienne, qui est son plus intime collaborateur, ne n'avait pas trompé lorsqu'il me disait à la veille du 1er mai, que son chef était de la race des grands volontaires. Peu à peu, autour de ce caractère, on dirait que le patriotisme autrichien, devenu sans objet depuis la chute de la dynastie, se ranime et affirme une volonté d'indépendance. L'Autriche, de nouveau, veut vivre. Est-il utile de répéter ici qu'elle n'en a pas les moyens matériels? Il faut lui donner d'abord l'aide immédiate qui lui permettra de sauver sa monnaie, car le schilling a recommencé à glisser : dans le marché privé, il perd 30 p. 100 par rapport à son cours officiel, et les petits cafés voisins de la Bourse ont repris leur animation malsaine. En outre, sans modifier politiquement les traités et sans réviser aucune frontière, il faut donner un statut économique à l'Europe danubienne et rétablir les courants d'échanges rompus par le stupide nationalisme économique. Jusqu'ici il n'y a guère que l'Italie qui ait pris quelques initiatives en ce domaine, et elles sont malheureusement faussées par des desseins d'expansion politique. On ne doit cependant pas se lasser de répéter que les traités qui ont créé la nouvelle Europe ne dureront pas si l'Europe Centrale n'est pas organisée économiquement, et que le désordre actuel constitue le meilleur atout des révisionnistes. Ils ont trop beau jeu en effet à dire que ce qui n'a pas été fait en quinze ans, on ne le fera jamais!

***

Prague. — L'avion de la *Cidna*, poussé par le vent du sud qui a ramené le beau temps, n'a pas mis tout à fait une heure et demie pour couvrir la distance de Vienne à Prague : voici l'aérodrome de Kbély, nous nous inclinons à gauche; au bruit du moteur qui reprend, deux gros lièvres détalent sur l'herbe rase; un cahot fait tomber avec précision sur ma tête mon chapeau que j'avais mis dans le filet à bagages. Nous sommes arrivés avec tant d'avance qu'on ne viendra nous

chercher que dans une demi-heure, mais, triomphe de l'organisation, un ami me remettra à midi moins cinq la traduction française du discours que M. Bénès prononcera à trois heures à la Chambre des Députés sur le Pacte à quatre et la révision des traités!

Le même ami m'apporte le programme des théâtres. Hélas, tout ce voyage aura été sous le signe de la malchance du point de vue musical : à Vienne, la semaine était partagée entre des *Tosca* et des *Traviata*, à Prague, au lieu de *Don Juan* qu'on donnait hier en gala dans le théâtre des États où il fut créé en 1787, c'est un plat ballet de Glazounow qui tient ce soir l'affiche. A Berlin, le même sort nous poursuivra, et nous entendrons à grand'peine le *Vaisseau fantôme* entre les *Vêpres siciliennes* et la *Forza del Destino*. Si l'on ne joue pas assez Verdi chez nous, on en abuse peut-être un peu en Europe Centrale!

A Vienne, j'ai eu tout juste le temps d'aller revoir le Vermeer de la Collection Czernin et les Breughel de la Galerie. A Prague, nous ne reverrons pas la rue de l'Or où l'empereur Rodolphe, astrologue et sorcier comme on sait, fit bâtir pour les souffleurs de pierre philosophale ces maisons de poupée où la cheminée tient toute la place; nous ne reverrons pas non plus le vieux cimetière juif où sont entassés dix et douze étages de cercueils et qui, au printemps de 1931, était si plein de lilas et de rossignols; nous ne verrons pas la sainte barbue du Couvent de Notre-Dame de Lorette, ni le Dürer repeint du Couvent de Strachov : j'ai eu la malencontreuse idée de me faire conduire au château de Plasz près de Pilsen, pour chercher dans les archives de la famille Metternich quelques lettres écrites en 1812 par madame de Staël au grand chancelier et, faute d'avoir prévenu l'intendant de notre visite, nous n'avons pu nous faire ouvrir les armoires. « Comme cela, vous reviendrez peut-être chez nous », plaisante notre aimable guide, qui sait bien que chaque année je reviens parler à l'Institut Français de Prague devenu sous la direction de MM. Eisenmann et Fichelle le modèle de nos établissements d'enseignement supérieur à l'étranger. Par centaines les étudiants tchèques y reçoivent un enseignement qui va de la littérature et de l'histoire jusqu'au droit public et à la chimie industrielle.

L'art n'y est pas oublié et le dernier étage du magnifique bâtiment, dont j'ai vu en 1929 couler le ciment dans les coffres, forme une salle d'exposition modèle où l'on montre tantôt des œuvres françaises, tantôt des peintures de la jeune école praguoise. Mais, à côté des animateurs français de l'Institut, comment oublier l'homme admirable qui s'est fait l'apôtre de la langue et de la culture française dans son pays, mon vieil ami le docteur Spisek, directeur au Ministère de l'Instruction publique, dont le rêve de voir un grand lycée français à Prague sera réalisé en octobre, grâce à la merveilleuse rapidité des constructions, dans ce pays où les travaux continuent toute la nuit sur les chantiers, à la lueur des projecteurs électriques.

Comment résumerais-je les impressions que me laisse ce séjour trop bref dans cette ville où je suis revenu si souvent? Le discours d'Édouard Bénès que je lirai ce soir dans le train, laisse deviner une évolution de la politique tchèque dans le sens des nécessités diplomatiques immédiates. Le resserrement des liens entre les états de la Petite Entente signifie sans doute que la mécanique de la Société des Nations leur apparaît un peu trop lente, en présence de l'activisme politique de certains pays, qui, tout en tenant hypocritement leur partie dans les offices genevois, jouent leur jeu personnel sur l'échiquier européen. A Prague, en Pologne, je n'entendrai personne murmurer le vieux proverbe « Dieu est occupé et la France est loin », mais il m'a semblé plus d'une fois le lire sur des lèvres muettes.

***

Villes de Pologne. — Ce wagon-lit du service Prague-Varsovie où nous sommes montés fait aujourd'hui son dernier voyage; demain, une voiture métallique, aux peintures d'émail bleu, vert et blanc, remplacera l'acajou verni, le cuir gaufré, le velours rouge. Comme il date, déjà, le décor de l'ode d'A. O. Barnabooth :

Prête-moi ton grand bruit, ta grande allure si douce,
Ton glissement nocturne à travers l'Europe illuminée,
O train de luxe! et l'angoissante musique
Qui bruit le long de tes couloirs de cuir doré,
Tandis que, derrière les portes laquées aux loquets de cuivre lourd,
Dorment les millionnaires.

Sept heures du matin, la frontière, hautes clôtures de fil de fer barbelé le long des voies de garage, il faut quitter le wagon-lit doyen, qui continue vers Varsovie, et changer de voiture. Une foule de lycéens en casquettes plates, portant des livres sanglés d'une courroie, prennent le train d'assaut et nous repartons dans la direction de Cracovie, sur une chaussée étroite entre des étangs et des marais fleuris d'iris jaunes où des sarcelles font l'amour. Dans les secondes classes, à côté, deux gros moines en robe de bure, tout en égrenant leur chapelet, fument des cigares, moderne encens.

Cracovie est la ville des mendiants; sur la belle promenade circulaire qui a remplacé les anciens remparts, à la porte des hôtels, des musées, des églises, aux tambours des cafés, des hommes, des femmes, des enfants demandent l'aumône, et, quand ils devinent un étranger, ils n'hésitent pas à lui faire cortège. Le premier matin, on est gêné, mais à midi, quand on n'a plus la moindre monnaie dans sa poche, on n'y fait plus attention.

Cracovie fut fondée par le héros Cracus, qui tua un dragon, comme il se doit pour une ville aussi ancienne. Les ossements du dit dragon sont suspendus sous le porche de la cathédrale, ils présentent, je dois le dire, tous les caractères d'un crâne de rhinocéros et d'un fémur de mammouth. Cracovie unit curieusement l'aspect allemand des villes de la Hanse et le pittoresque slave; si les maisons, avec leur soubassement incliné, transposent dans la pierre les procédés locaux des constructions de bois, les églises sont du même gothique aigu que celles de Nuremberg et de Lubeck. Mais ici, la Réforme n'a point sévi, et, tandis que l'église Saint-Laurent à Nuremberg n'est plus qu'un temple abstrait et glacé où les œuvres d'art forment le plus morose des musées, Sainte-Marie de Cracovie permet d'imaginer ce que furent Bourges et Chartres quand Louis XI régnait.

L'intérieur de cette vieille église présente le même amoncellement de richesses que Burgos, mais la qualité des œuvres d'art est infiniment supérieure, les bois sont de Veit Stoss, les bronzes de Peter Vischer. Pourquoi faut-il qu'un amour-propre national mal placé ait fait orthographier, à la polonaise, Wit Stwosz, le nom du sculpteur du retable sublime, et

pourquoi, dans un des tableaux où Hans von Kulmbach a retracé la légende de sainte Catherine d'Alexandrie, a-t-on gratté l'adjectif *norimbergensis* — de Nuremberg — qui suivait la signature du peintre?

Sainte-Marie a deux clochers, l'un, élégant et svelte, porte très haut dans le ciel la couronne de ses seize clochetons, l'autre, lourd et massif, s'arrête à mi-hauteur. On m'a raconté l'histoire des deux tours, je l'espérais plus merveilleuse et je supposais que le diable avait arrêté la construction comme à la cathédrale de Vienne. Ici la légende est plus humaine : deux frères, architectes tous les deux, qui dirigeaient les travaux de l'église, convinrent entre eux de construire chacun son clocher, et la tour du Nord fut achevée la première, mais quand l'architecte triomphant la montra à son frère, celui-ci, dévoré de jalousie, le poignarda. On montre encore le couteau fixé par une chaîne, au mur de la halle des drapiers.

L'abbé David, professeur de littérature du moyen âge à l'Université de Cracovie, nous raconte cette histoire, comme Mgr Duchesne, qui fut son maître à Rome, racontait celles de *la Légende Dorée*, mais j'exige des miracles, l'abbé réveille à grand'peine un cocher qui dort sur son siège pendant que le cheval mange son avoine au milieu d'un cercle de pigeons, et nous partons vers l'église Saint-Michel, tout au bord de la Vistule, dans le quartier juif de Kazimierz aux huit synagogues.

C'est dans cette église que saint Stanislas, évêque de Cracovie, fut assassiné en 1079, devant l'autel, si l'on en croit la légende. Le corps fut coupé en morceaux qu'on jeta dans un petit étang tout près de l'église. Le lendemain du meurtre, les fidèles recueillirent les membres épars du saint : quand ils les eurent rassemblés, le corps se ressouda miraculeusement. Le petit doigt de la main droite seul manquait, les bonnes âmes désespéraient de le retrouver, lorsqu'on aperçut dans l'eau un gros poisson dont le corps était transparent et lumineux, cela permit de voir dans son estomac le doigt du saint qu'il avait mangé. L'étang a été maçonné et entouré d'une balustrade avec un charmant arc de triomphe baroque et sur un piédestal, au milieu de l'eau, se dresse la statue de saint Stanislas avec la mitre et la crosse.

On n'en finirait pas de dénombrer les richesses artistiques de Cracovie, les mausolées italiens de la cathédrale, les innombrables primitifs des églises, les courettes Renaissance des maisons où vivaient les chanoines, mais rien n'approche des tapisseries de Bruxelles, qui sont conservées au château du Wawel : il y a là cent tentures qui sont les plus belles du monde et dont l'état de conservation est miraculeux.

Varsovie, la nouvelle capitale, n'a pas le même attrait que son aînée. Une grande ville aussi plate que Berlin, où il n'y a d'autres montées que les rampes d'accès aux ponts de la Vistule, et où les monuments ne remontent guère plus haut que 1750. L'ancien château royal, où loge le président de la République, a des parquets merveilleux, ouvragés aussi finement qu'une tabatière en bois des îles, une vingtaine de Canaletto et une centaine de pendules françaises où l'on retrouve en répliques charmantes la série à peu près complète des pendules Directoire et Empire de notre Mobilier national. Aux portes de la ville, le château Lazienki devrait mirer ses gracieuses façades blanches en un double miroir d'eau, mais nous ne verrons aujourd'hui que le fond de vase grise des bassins qu'on a vidés pour les nettoyer.

Sans me déranger, des fenêtres de l'hôtel, j'ai assisté à la revue de la Fête Nationale, et j'ai vu défiler pendant deux heures une cavalerie splendide, derrière des étendards barbares, ornés de noires ailes d'aigle et de crinières de chevaux, pendant que, sur la place Pilsudski, deux fanfares, vêtues l'une de velours rouge, l'autre de velours bleu, et montées sur des chevaux blancs éblouissants, jouaient des marches rythmées par de lourdes timbales placées à droite et à gauche des selles.

A Varsovie la rue grouille d'une animation incessante, visages gais, aux yeux clairs, et chevelures blondes dans les quartiers polonais, foule sombre, aux lévites noires, aux casquettes noires, aux cheveux, aux yeux noirs dans le quartier israélite. Partout, des volées d'enfants qui jouent dans les jardins et dans les cours, qui courent sur les trottoirs et sur les places. Un chiffre, à cet égard, vaut mieux que toute description : depuis 1921, chaque année, l'accroissement moyen de la population a été de 500 000 unités et ce taux se main-

tiendra vraisemblablement longtemps encore. Comme une lente marée, la race polonaise a récupéré d'abord les territoires que germanisèrent jadis les Chevaliers Teutoniques; le couloir de la Vistule est peuplé maintenant de 80 p. 100 de Polonais, et leur infiltration commence dans l'île que constitue aujourd'hui la Prusse Orientale. Tout ce coin de l'Europe est un des plus fiévreux : nous sommes dans une région de plaines où les frontières furent toujours aussi mouvantes que les sables. L'Allemagne a peur de la natalité polonaise : *Kaninchenpolitik*, politique de lapins! — sacrait Bismarck. La Pologne redoute l'impérialisme germanique. Au début de mai, de bonnes paroles ont été échangées entre Varsovie et Berlin, mais nul ne se trompe aux déclarations sur le respect des traités, on sait bien que l'Allemagne attend le jour où elle pourra unifier de nouveau les lambeaux épars de la Prusse, et que tel était le sens du muet serment prononcé par le nouveau Reichstag, à Potsdam, sur la tombe du grand Frédéric.

Aussi, depuis le colonel Beck, le jeune ministre des Affaires étrangères que certains de nos journaux ont attaqué sans le connaître, jusqu'aux membres de l'opposition d'extrême droite et d'extrême gauche, tous les Polonais que j'ai vus se montraient-ils extrêmement préoccupés par le projet de Pacte à quatre de MM. Macdonald et Mussolini. Un sénateur influent me disait : « Si ce pacte est signé, ce sera un nouveau partage de la Pologne, mais nous nous défendrons. » Pendant tout le mois de mai, on n'avait plus parlé du Directoire européen, et l'opinion polonaise s'était calmée, mais la nouvelle que les conversations avaient continué et sont sur le point d'aboutir a provoqué à Varsovie une émotion et une fièvre dont il faudra bien tenir compte lorsqu'on discutera les textes paraphés à Rome.

***

Berlin sous la croix gammée. — Je m'attendais à voir un Berlin sombre et farouche avec des patrouilles et des postes dans les rues, comme la Florence de 1923, comme la Rome de juillet 1924 où les bivouacs fumaient dans le Colisée, et c'est une ville en fête que je trouve, le rouge clair des drapeaux à croix gammées s'avive encore au voisinage du vert tendre

et neuf des tilleuls : Adolf Hitler et le printemps sont maîtres de la ville, mais on voit surtout le printemps.

Les gens qu'on rencontre dans les rues sont presque tous jeunes, et presque tous ont l'air heureux. Est-ce, après la longue tristesse de l'hiver nordique, le retour du mois de mai qui marque de sa joie tous les visages? L'Allemagne restée si près de la nature, et si profondément soumise aux forces élémentaires, a oublié ses souffrances comme ses vieilles forêts ont oublié les rigueurs de la neige et du gel. Pour les âmes simples de la jeunesse dont cette révolution est l'œuvre, le vieux monde s'est écoulé et le troisième empire dont la naissance coïncide avec le retour des beaux jours assurera le bonheur de tous. Wotan, Siegfried, Hitler — mythes solaires où s'exprime en thèmes identiques l'antique croyance naturiste des peuples germains. Ce que j'écris là doit paraître bien littéraire à mes lecteurs, je crois pourtant dire la vérité et je regrette de ne pas avoir assez de place pour leur traduire quelques chansons de route des sections d'assaut : ils y verraient le sapin et le rossignol à côté du canon et de la mitrailleuse, la blonde fille d'auberge qui verse à boire au guerrier, et la fiancée fidèle dont le baiser accueillera au seuil de la maison à pignon gothique le héros vainqueur du Russe ou du Welsche.

Singulier mélange d'idylle et de haine, de traditions moyenâgeuses et de modernisme aigu, le mouvement national-socialiste unit en lui tous les contrastes. Il veut ramener les mœurs à la vieille pureté germanique, et il charge de la censure Heinz Ewers, vieux spécialiste de l'érotisme et commentateur du Kama-Soutra; il naît et grandit de subsides de la grosse industrie, et, à peine installé au pouvoir, il prend des mesures de socialisation que n'eût pas désavouées Trotzky; à huit jours de distance, le vice-chancelier von Papen prononce un discours sanguinaire et le chancelier Hitler récite une harangue pacifiste; la France est vouée aux gémonies dans les articles de journaux et dans les réunions publiques, mais jamais les Français n'ont été mieux accueillis dans la société, dans les magasins, dans les lieux publics, ou sur les terrains de sport. Toutes ces contradictions sont familières à quiconque connaît l'Allemagne depuis longtemps, mais je me rends bien compte de la gêne intellectuelle où elles plongent le bon sens

français, si simpliste et si habitué à poser des équations qu'il résoud par une valeur positive ou négative.

Il faut, pour juger l'Allemagne hitlérienne, faire abstraction de nos préférences politiques et comprendre qu'après une défaite et quinze ans de désordre économique, toute perspective nouvelle est accueillie avec enthousiasme par un peuple plus impulsif que réfléchi. Il n'y a, entre les hommes qui manifestaient en 1920 pour la république weimarienne et ceux qui militent en 1933 pour le troisième Empire, aucune différence intellectuelle ou sociale, j'irai même jusqu'à dire que la direction du mouvement est sans importance aux yeux des Allemands; ce qui compte pour eux, c'est sa force et sa vitesse.

A cet égard ils sont comblés : le mouvement hitlérien est puissant, la façon dont il a brisé la résistance des partis d'étiquette démocratique et dont il a surmonté les velléités d'indépendance des États ne laisse aucune place au doute. Un député d'opposition me disait que si des élections avaient lieu demain, Adolf Hitler aurait désormais les trois quarts des voix. Sur les pancartes des cortèges nationaux-socialistes, l'inscription qu'on relève le plus fréquemment est celle-ci : « Commande, nous te suivons! » *Wir folgen*, devise de l'Allemagne de Barberousse à Frédéric II, de Bismarck à Hitler. L'Allemagne suivra; où va-t-on la conduire?

A l'intérieur, le mouvement national-socialiste paraît devoir évoluer très rapidement vers un régime prolétarien, un spartakisme assez analogue au communisme. Certains journalistes français, trompés par des apparences et très superficiellement informés, ont cru que l'hitlérisme était un mouvement de droite, et qu'il s'achèverait par une restauration monarchique. Je me suis permis, dès le mois de mars, de leur citer l'exemple de la Hongrie où une dictature qui est vraiment de droite, celle-là, dure depuis quatorze ans. Avant même la prise du pouvoir, l'hitlérisme ne se présentait pas comme un parti de réaction politique et de conservation sociale. Un Strasser, qui est devenu hérétique, mais qui a exercé la plus grande influence sur Adolf Hitler, un Feder, qui a écrit un des livres les plus violents qui soient contre le capitalisme, se placeraient chez nous à gauche de M. Blum. La nationalisation de certaines entreprises est déjà faite et la

formule *l'usine aux ouvriers* est en voie de réalisation en plusieurs endroits. Comment s'étonner après cela que les syndicats socialistes, si fonctionnarisés et embourgeoisés, aient été balayés en un tournemain?

Quelles solutions adoptera le gouvernement du troisième Empire en matière économique? Certainement d'autres que celles de M. Hugenberg. On annonce comme probable une réforme agraire qui partagera les domaines de l'Est, et on procède à des emprunts forcés qui ressemblent fort à un impôt sur le capital. Les créanciers étrangers de l'Allemagne ne toucheront plus grand'chose — ils sauront pourquoi en se faisant traduire le livre de Gottfried Feder intitulé l'*Esclavage des emprunts*. On verra l'hiver prochain ce que vaut le système. Pour l'instant, tous les renseignements sur le mouvement des fonds publics ont cessé de paraître, et nous n'avons que la statistique du chômage, qui est d'ailleurs favorable et fait apparaître une diminution de 714 809 sans-travail, soit 12 p. 100 du nombre total, entre le 15 février et le 30 avril.

Mais ce sont là des problèmes qui ne nous intéressent qu'indirectement. Au contraire, la politique extérieure de la nouvelle Allemagne est pour nous une question vitale. Le programme, tel qu'il a été maintes fois analysé, du racisme, est un amalgame de rêveries qui conduit, à l'intérieur à l'antisémitisme brutal, à l'extérieur à un pangermanisme explosif. A Berlin, tout le monde, aussi bien les fonctionnaires de la Wilhelmstrasse que les amis politiques du chancelier, obéit à un mot d'ordre d'opportunisme. La révision, explique-t-on, ne sera poursuivie que par les moyens de droit et l'Allemagne ne réclame pas toutes les provinces qu'elle a perdues. Mais, dès qu'on veut sortir du vague et qu'on se fait montrer sur la carte les revendications allemandes, on constate qu'elles correspondent aux frontières de 1914 sauf pour l'Alsace-Lorraine et peut-être pour la Posnanie, que l'Autriche remplacerait.

Il n'est que juste d'ajouter que ces revendications sont celles de tous les partis politiques allemands sans exception, et que les hitlériens, en voyant les inconvénients de leur franchise du début, se sont mis à *finassieren*, à ruser comme leurs prédécesseurs. Si l'on a cru chez nous que les violences de langage

et l'antisémitisme du troisième Empire feraient l'unanimité contre lui, on n'a eu raison que pour trois semaines. Le problème franco-allemand se pose désormais comme une équation dont la solution probable se modifie chaque jour, au fur et à mesure que diminue notre marge de supériorité. Il y a deux mois, Paris croyait la guerre imminente, aujourd'hui il n'y songe même plus. Pourtant dans l'avion qui nous ramenait de Berlin à Paris, je pensais au contraste tragique qui règne entre la fièvre allemande et l'atonie française, entre le bouillonnement de cette race qui mange mal, mais qui se sent jeune et se veut forte et les préoccupations d'une France bien nourrie, mais qui ne pense qu'au taux des pensions de l'autre guerre et à la péréquation des retraites. En vue du Brocken, du mont des sorcières, une tempête affreuse s'est levée, tordant les sapins et secouant d'une main de fer les ailes de l'avion. A Cologne, nous étions déjà en retard de trois quarts d'heure, puis le pilote est monté au-dessus des nuages pour retrouver le calme et nous avons volé longtemps, sans rien voir de la Belgique. Soudain, une grande déchirure s'est faite dans les nuées et la terre française est apparue, avec ses champs égaux, ses vergers et ses haies, pays de jardins après l'Allemagne de rochers, d'étangs et d'usines. Et je me demandais, tandis que nous avancions lentement, contre le vent, par quelle fatalité la race française oublie toujours que les jardins n'ont pas seulement besoin d'être cultivés, mais qu'il faut aussi les défendre. Ne croit-on pas que notre politique demanderait aujourd'hui un effort d'imagination plus grand qu'en 1920?

JEAN MISTLER

D. H. LAWRENCE A TAOS

Lawrence et son œuvre ne cessent de passionner le public français. On le traduit avec zèle et bientôt il n'y aura pas de roman, d'essai ou de poème de lui dont nous ne puissions prendre connaissance dans notre langue. L'intérêt qu'il éveille dans d'autres pays non anglo-saxons, tels que l'Italie et l'Allemagne, n'est pas moins fervent. La critique analyse son art, discute avec passion sa psychologie de l'amour. Ici même, une étude de M. Maurice Lanoire, parue dans le numéro du 15 février 1932, a donné de son œuvre une analyse pénétrante. De son côté, M. Jacques-Émile Blanche a déjà parlé dans le numéro du 15 juillet 1932, de l'ouvrage dont nous donnons aujourd'hui quelques plus amples extraits. Mrs. Mabel Dodge est une Américaine qui, enthousiasmée par la lecture des premiers livres de Lawrence, écrivit à celui qui n'était encore que l'auteur de *Sons and Lovers* et lui demanda de venir habiter auprès d'elle à Taos, dans l'État du Nouveau-Mexique. On peut considérer que ce voyage est à l'origine de tout l'œuvre américain et mexicain de Lawrence. Le romancier fit deux séjours à Taos, en 1922 et en 1924. Mais il ne mit pas moins d'une année avant de se décider à venir. Entre temps, son admiratrice cherchait de tous côtés à recueillir sur lui des renseignements. Le premier fragment que nous donnons est extrait d'une lettre qu'une jeune fille, qui avait fréquenté Lawrence en Angleterre, écrivit à Mrs. Dodge et où elle dépeint à sa correspondante l'homme que celle-ci n'a encore jamais vu :

« Lawrence est grand, mais si mince, et il se tient si penché, qu'il paraît petit. Sa tête semble trop lourde pour son corps délicat et elle s'incline en avant. Il donne tout entier une impression d'extrême fragilité. Ses mouvements sont vifs et sûrs. Il a une épaisse forêt de cheveux cendrés coupés droit

sur le front et qui tombent en boucles à la grecque. Une barbe rouge vif, très douce et soyeuse, fait contraste avec la chevelure. Il a de très grands yeux gris, écartés, un long visage mince avec un menton démesurément allongé, défaut qui est caché par la barbe. La lèvre inférieure jaillit du délicat buisson de cheveux roux, d'un rouge si violent qu'il fait paraître la barbe rose. Au beau milieu du visage un nez court et gros, presque vulgaire, certainement peu distingué. Là! Le voyez-vous, maintenant?

» Pour le reste, il est absurde de parler de Lawrence à quelqu'un qui a lu ses livres, car il s'y est mis tout entier, plus que nul autre écrivain. *Fils et amants* est une image parfaitement authentique de sa propre vie. Les événements en sont, je crois, absolument véridiques. La mort de sa mère tua presque Lawrence. Il avait un complexe d'Œdipe si effrayant qu'*il fallait*, j'imagine, qu'il écrivît ce livre. Sa femme m'a raconté que lorsqu'il écrivit la mort de sa mère, elle vécut plusieurs semaines vraiment terribles.

» Mais vous voulez, je suppose, que je vous parle surtout de l'homme. Lawrence est un des hommes les plus fascinants que j'aie jamais rencontrés. La première fois que je le vis, il parla pendant toute une après-midi, presque sans interruption. Il le fera tout de suite, et en toute spontanéité, s'il sent quelque sympathie chez son auditeur. Il parle aussi brillamment qu'il écrit, et aussi franchement. Avez-vous lu *Women in Love*? Ce livre *est* Lawrence : sa parole. C'est l'aboutissement de sa philosophie, cela émane de lui, comme un message inspiré. Peu importe que vous différiez de lui, ou que vous soyez peu capable de ce mysticisme qui lui est particulier, il vous y fait croire quand il est avec vous.

» Mais le moindre soupçon de critique ou d'hostilité met Lawrence en fureur. Dans l'imprécation, il est superbe. Je n'ai jamais rien entendu de pareil. Il n'épargne personne. Il s'est disputé avec tout le monde. Il dit qu'il n'a pas d'ami avec qui il ne se soit querellé. Et cependant, j'ai remarqué que ces mêmes amis sont toujours heureux de revenir, sans crainte de subir le même traitement. Lawrence est en réalité un puritain, mais son intelligence réagit avec tant de violence contre ce tempérament qu'il déteste, qu'il se détruit lui-même. Il ne

peut exprimer ce que sa nature a de si merveilleusement doux. Et pourtant, il est l'être au monde le meilleur et le plus doux. Les paysans du village des Cornouailles où il vivait l'adoraient aveuglément. Ils voyaient en lui un nouveau Messie, venu prêcher un Évangile qu'ils ne pouvaient comprendre, mais en lequel ils avaient une foi infinie, simplement parce que c'était lui qui le prêchait.

» Lawrence mène la vie d'un ouvrier. Il dit qu'il continuera à vivre de même, quelle que soit sa fortune. Je le crois. Quand j'ai été le voir en Cornouailles, il habitait avec sa femme un petit cottage de pierre de trois chambres, d'une propreté méticuleuse qui était, en grande partie, le fait de Lawrence. Ils cuisinaient dans la cheminée de leur living-room. J'ai même vu Lawrence faire sa lessive bien que, d'habitude, ils la donnent au dehors. L'argent ne signifie rien pour Lawrence. Il est très frugal, d'une parcimonie qu'il doit à son hérédité ouvrière, mais il partagerait tout ce qu'il a sans hésitation. La petite maison propre, ensoleillée des Cornouailles était de la plus belle simplicité que je connaisse.

» Sa femme est une grande Allemande rose qui, en tant que fille d'un officier prussien, n'a connu dans son enfance que le luxe. Elle est encore extrêmement peu pratique et le peu qu'elle connaît de la tenue d'un ménage, c'est Lawrence qui le lui a appris. C'est une nature expansive d'enfant, très riche et riante, qui ne vit que dans ses émotions. L'histoire de sa vie amoureuse est racontée tout entière dans les poèmes, *Look, We have come Through*. Elle est toute lumière et soleil tandis que Lawrence est sombre; il semble toujours supporter un poids. Il est rare qu'il soit vraiment gai, il est, au propre, le sombre Anglo-Saxon qu'il hait d'une haine si amère. »

Enfin Lawrence est arrivé à Taos. Son hôtesse lui a cédé une maisonnette de style indien, qu'elle a achevé de construire et décorée à son intention. Elle a ainsi créé autour de sa maison une sorte de phalanstère, une abbaye de Thélème nord-américaine, où des amis viennent, séjournent quelques jours ou quelques mois, puis sont remplacés par de nouveaux, objets de nouveaux engouements. Lawrence et sa femme prenaient leurs repas chez eux, sauf le dîner, qui se prenait le plus souvent en commun dans la grande maison. C'est, maintenant, Mabel Doge qui parle :

Lawrence ne cessait de disserter longuement sur la valeur de l'activité manuelle : il fallait *faire des choses*, disait-il. Ce problème avait été un des plus importants de ma vie. N'avoir rien à faire! J'ai passé des heures innombrables, depuis mon enfance jusqu'à aujourd'hui, à demeurer assise, immobile, les yeux fixés dans le vide, devant moi. Or, je ne crois pas avoir *jamais* vu Lawrence assis. Il était toujours en train de faire quelque chose. Peut-être même avec un peu d'affectation. Il faisait une bonne partie du travail du ménage et, en tout cas, la moitié de la cuisine et du nettoyage de la vaisselle. C'est lui qui avait appris à Frieda à faire toutes ces choses. Il lui avait appris à laver le linge, à le frotter, le rincer dans de l'eau froide, le passer au bleu et le tendre au soleil pour le blanchir; et la lessive était une des rares occupations ménagères qui plaisaient réellement à Frieda. Elle en faisait toujours toute une affaire et cela la mettait de bonne humeur.

Vraiment Lawrence avait peu le sens du loisir. Le ménage terminé, il se glissait derrière une haie ou dans quelque coin et se mettait à écrire, assis par terre, les genoux remontés. A midi, il fallait préparer un nouveau repas, laver ensuite la vaisselle; et dans l'après-midi s'il n'avait pas de travaux, il en inventait, s'occupait à d'étranges besognes de menuiserie ou de nettoyage, à moins qu'il ne sortît avec nous.

Il ne paraissait vraiment se détendre qu'à l'heure du thé. Il consentait alors à bavarder et il aimait son thé. Mais pendant les soirées — que nous passions toujours ensemble chez nous ou chez eux — ou bien il monologuait, se lançait dans une longue harangue passionnée ou un récit qu'il s'adressait à lui-même, tandis que ses yeux ne nous voyaient plus mais étaient fixés sur sa vision intérieure; ou bien il nous proposait des charades ou quelque autre jeu. Il adorait les charades, et il se montrait si gai et spirituel quand il jouait! Il pouvait imiter n'importe qui et n'importe quoi. Son aptitude à s'identifier aux formes du monde extérieur tenait du miracle. Nous eûmes quelques joyeuses soirées qui nous laissaient dans un état de liesse et de béatitude.

Lawrence fit de son mieux pour m'entraîner à être active comme lui. Il ne voulait pas de domestiques chez lui; il disait qu'ils empoisonnaient l'air. Mais je crois qu'il craignait aussi

qu'ils ne fussent témoins des querelles bruyantes et continuelles qu'il avait avec Frieda. Il invectivait contre moi et disait que je ne pouvais prendre vraiment contact avec la vie, si je laissais les domestiques s'interposer entre la nourriture et moi, entre mes parquets et moi.

— Vous ne connaissez pas votre plancher si vous ne l'avez frotté de vos mains et de vos genoux, — proclamait-il. C'était fort bien, quand on habitait un cottage. Mais j'avais des *milles* de parquets dans ma maison. Cependant, je frottai celui de ma chambre. Une seule fois.

Oui! Mais auparavant il faut que je vous dise qu'avant de m'entraîner à frotter les parquets, il me fit complètement changer ma façon de m'habiller. J'ai toujours eu des formes, sinon toutes rondes, du moins carrées. Quoique ayant toujours désiré ressembler à un saule, j'ai plutôt l'apparence d'un sapin, non pas le sapin élancé, mais la variété qui sert pour les arbres de Noël. J'essayais de voiler ma corpulence sous ce qu'on nomme les lignes floues et toutes mes robes pendaient droit de mes épaules. Je venais de m'en faire faire quelques-unes, en crêpe de coton, avec de larges manches brodées, et un col rond, également brodé. Je les trouvais belles. Elles étaient de coloris ravissants et personne n'en avait de pareilles.

La première fois que je mis la rose, ornée d'applications bleu turquoise et jaune pâle, je dus aller voir Lawrence tout de suite après le déjeuner. Je me trouvais si jolie dans cette robe! Il était en train de fendre du bois devant sa maison et je m'avançai fièrement vers lui, espérant un compliment. Dès qu'il me vit, il fit la grimace et détourna la tête avec impatience.

— Sancta Maria! — gémit-il, en dressant les yeux au ciel : — les jibbahs! les robes longues! Nous en avons été un peu fatigués, aux Indes. Pourquoi voiler la *forme divine du corps humain*? — demanda-t-il ironiquement.

— Si vous aviez *mes* formes, vous les voileriez aussi, — répliquai-je, fâchée.

Frieda apparut pour jouir de la dispute. Elle portait un jupon de coton rayé, avec un corsage de paysanne lacé sur sa poitrine opulente. Elle souriait. J'étais découragée. Il s'en aperçut, et continua sur un ton plus amical :

— Non! Non! Une femme est une femme. Et une taille est une taille. J'ai toujours pensé que la façon qu'avait ma mère de s'habiller est la plus jolie qu'une femme puisse adopter : elle portait des jupons longs et de petits corsages étroitement boutonnés sur le devant! Je demande à Frieda de s'habiller toujours ainsi, quoique parfois elle désire être *chic*.

Il lui lança un regard affectueux et malicieux.

— Non! Un joli jupon long, avec peut-être un ruban autour de la taille et des bas blancs, voilà la mise correcte pour une femme.

Mon cœur se serra, mais je décidai de satisfaire son désir de voir toutes les femmes autour de lui habillées comme sa mère. Le même jour, je me procurai des yards et des yards de calicot et de basin, et bientôt je me promenai habillée comme il le voulait. En tout cas, *lui* me trouva à son goût.

Ainsi s'écoulait l'existence de Lawrence, entre les soins du ménage et son travail d'écrivain. Parfois on allait se baigner dans des sources chaudes, à quinze milles de là. Mrs. Dodge, divorcée d'abord d'avec l'architecte américain Edwin Dodge, puis d'avec le peintre Maurice Sterne, avait enfin trouvé un havre sûr dans les bras du chef indien *Tony Luhan*. Quant à *Jeffers*, autre personnage mentionné dans le fragment ci-dessous, c'est le poète américain Robinson Jeffers, auquel Mrs. Dodge est censée s'adresser dans son récit. Et *Brett*, c'est la fille d'un vicomte anglais, amie de Katherine Mansfield et sa compagne à Fontainebleau, qui s'est prise à quarante ans d'une passion platonique pour Lawrence et l'a suivi à Taos lors de son second séjour, en 1924.

Je n'oublierai jamais la première fois que je le vis nu. C'était aux sources de Manby, qui se trouvent à quinze milles de Taos, au bas du plateau qui supporte la vallée. On redescend vers la rivière Rio Grande, qui bouillonne dans son lit resserré entre deux pentes montagneuses. Le lieu est étrange, solitaire. On n'y voit pas d'autres êtres vivants que des oiseaux : des aigles planant très haut dans le ciel, des faucons, et parfois un troupeau de moutons descendu des montagnes, en route vers de nouveaux pâturages, et dont le berger a fait halte là pour y prendre un bain chaud et, comme dit Tony, pour s'y débarrasser de son ancienne peau, comme un

serpent. Les jours où les bergers sont là, nous regrimpons la raide piste, longue d'un ou deux milles, et nous en retournons tristement, comme frustrés.

L'eau chaude jaillit en bouillonnant d'un banc sableux, tout près de la rivière. Le vieux Manby s'est approprié la source, et a bâti, avec des morceaux de roc, une sorte de construction, qui comporte une pièce surélevée où l'on se déshabille et qui communique par une échelle très raide avec la piscine fumante. Celle-ci est éclairée par une seule étroite fenêtre, percée tout en haut, dans le rude mur rocailleux, et la paroi, du côté où descend l'échelle, est faite de quartiers de pierre non travaillés, entassés grossièrement les uns sur les autres.

Quant à l'eau elle-même, Jeffers, c'est l'eau la plus merveilleuse du monde. Plus chaude que la température du corps, si chaude même qu'on supporte à peine d'y plonger tout entier! On arrive là exalté par l'altitude, fatigué par la longue course, et l'on descend en tâtonnant l'échelle branlante, on plonge dans la source sombre, généreuse. Oh, il n'y a rien au monde qui puisse être comparé à cela. « Les nœuds du cœur sont déliés », Jeffers, telle est l'impression. Quand l'eau fut analysée à Denver, on trouva qu'elle avait « une haute teneur en radium ». Voilà ce dont nous avons le plus besoin sur terre, Jeffers : du radium. Mon instinct me le dit.

Quelle singulière expérience, qu'une visite à cette source! C'était comme si l'on entrait dans un autre monde, dans une autre époque. L'étrange aspect des corps blancs et lumineux, pâles et verts dans l'eau mystérieuse, les murs suintants, une violente réaction dans l'organisme fatigué, la sensation d'être un autre individu dans cette *acqua viva*, une ambiance primordiale autour de soi, qui vous arrache au temps présent. Les bains des Grecs primitifs devaient être quelque chose de semblable.

Entre tant de curiosités, Jeffers, il y avait tout près de là deux immenses rochers, couverts de dessins indélébiles : sur l'un, un fragment de la croix grecque, un peu fruste, mais dont l'interprétation ne faisait pas de doute. Sur l'autre, à quelques pas de l'entrée de la piscine, l'on distinguait l'un des plus antiques symboles des aspirations humaines : le point au centre du cercle, signe de la vie éternelle.

Nous tenions des Indiens que les hommes qui vivaient près de la rivière, longtemps avant l'arrivée des Espagnols, avaient pris soin de la source jusqu'à ce que les Blancs apparussent et recueillissent leurs légendes. Ensuite, les Peaux-Rouges s'efforcèrent de cacher la source, de peur que les envahisseurs ne l'accaparassent à jamais. Ils la couvrirent alors de sable, tant bien que mal, pour la réserver aux seuls hommes de leur race et gravèrent le symbole qui voulait dire : tout près de cette pierre se dissimule le chemin vers la vie éternelle. Car, s'ils la désiraient pour eux-mêmes, ils ne la voulaient pas pour les Blancs.

Vous concevez, Jeffers, quelle fut la passion de Lawrence pour cet endroit. Il était à l'aise avec toute manifestation de la nature. Nous allions nous baigner une ou deux fois par semaine. Nous autres, femmes, commencions par nous immerger, pendant que les hommes attendaient, sur le bord de la petite rivière. Le temps que nous nous déshabillions et que nous descendions dans l'eau, Tony faisait un feu de sarments; nous entendions le craquement des branches qu'il brisait, tandis que nous étions étendues dans ce bain doux et chaud.

Frieda, Brett et moi étions tout à fait à notre avantage, déshabillées dans la pénombre. Plus vite prête que les autres, j'étais la première à plonger et j'aimais beaucoup voir Frieda s'en venir avec mille précautions, tâtant d'un pied méfiant les barreaux disjoints, avant de toucher le fond plat du bassin. Son corps à la Renoir ressemblait à une grosse perle rose, enveloppée dans les vapeurs grises qui montaient des profondeurs. Brett n'avait pas de formes. Avec ses longs membres blancs, ses pieds, ses mains et sa tête incroyablement petite, elle semblait un dernier vestige d'une race en train de disparaître. Nous jouissions, chacune à notre façon, de cette onde tour à tour calmante et stimulante. Parfois, des sons bizarres étaient perceptibles, comme s'ils venaient du cœur même de la montagne rocheuse, de faibles murmures et comme les grognements d'une bête; ces sons mystérieux semblaient s'échapper d'un enfer souterrain, et nous charmaient à la fois et nous épouvantaient. Nous exultions de nous sentir en contact avec la vie même de la terre; mais cinq minutes d'immersion, et

l'on en avait tiré tout le bénéfice... Davantage, c'eût été une déperdition de forces. Mais si on ne dépassait pas la limite, alors c'était, en remontant au jour, la sensation d'avoir été recréé. La peau douce, nous séchions nos cheveux, redevenus soyeux, allongées près du feu de sauges, tandis que Tony et Lorenzo allaient se baigner à leur tour. Je ne les ai jamais vus tous les deux dans le bassin, mais quel contraste devaient faire ces deux corps : Tony, énorme et brun, comme un Pharaon de bronze (disait Lorenzo), les épaules carrées, les cuisses admirablement dessinées; l'autre, comme une lame fine et blanche, avec sa barbe qui flamboyait.

La première fois que je le vis sortant de l'eau, vêtu d'un simple caleçon de bain, sa chair était couleur de saindoux et translucide; on devinait tout son squelette, et les muscles qui rattachaient ses membres délicats. Ses omoplates étaient hautes, ses longs tibias donnaient une impression d'agilité et d'énergie. Ce corps ne suggérait pas la fragilité, mais au contraire, une puissance indomptable, nerveuse et élastique. Un instant suffoquée, je pensai : « A quoi ressemble-t-il? Avec sa tête tourmentée, le crin rouge de sa barbe, et les étoiles bleues de ses prunèlles? » Sa nudité mettait une barrière entre lui et nous, l'encerclait dans sa solitude, comme un tableau, une statue allégorique et fantastique. Il cessait d'être simplement Lorenzo, se dressait devant nous comme le Verbe fait chair, mais que nous ne comprenions pas. Sa présence signifiait quelque chose, mais quoi? Bientôt, je me dis : « C'est Jean le Baptiste. Non! Ce n'est ni Pierre, ni Paul, et certainement ni David, ni Samson. Et ce n'est pas Jésus-Christ. Oui! C'est Jean le Baptiste, sans aucun doute. *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert* ».

***

Le premier séjour de Lawrence à Taos n'était pas allé sans heurts ni scènes, parfois violentes. Mrs. Dodge eût voulu que Lorenzo, comme elle l'appelait, écrivît un roman sur elle et les Indiens du Nouveau-Mexique; elle était prête à collaborer avec lui et à mettre à sa disposition les expériences d'une vie évidemment riche en aventures. Lawrence avait d'abord accepté puis s'était dérobé, manœuvré, soutient la narratrice, par la jalousie de sa femme. Aussi, quand

Lawrence revint, attiré malgré tout par l'extraordinaire beauté du pays, décida-t-il d'aller habiter dans la montagne, à quelque distance de Taos, dans un ranch dont son amie lui avait cédé la propriété. Deux cottages s'élevaient sur ce ranch, l'un destiné au ménage Lawrence, Mrs. Dodge s'étant réservé la jouissance du second. C'est au ranch que se déroule la scène extraordinaire qui va suivre. Clarence est un jeune ami de Mrs. Dodge, qui est venu vivre quelque temps au phalanstère.

Cependant, Clarence revint à Taos. Aimable et mélancolique, avec des vagues brillantes dans ses cheveux blonds cendrés, des yeux languissants, Clarence était si gracieux et intelligent qu'on oubliait qu'il était névropathe. Il était amusant, Jeffers, et les créations de son imagination étaient aussi ingénieuses que celles de Quincey.

Il s'enflamma à l'idée de faire la connaissance de Lawrence et, je suppose, lui attribua à l'avance ces caractères qui appartiennent au héros ou au diable suivant le point de vue où l'on se place.

La première impression qu'il eut de lui ne devait jamais s'effacer de sa mémoire. Nous n'étions pas remontés au ranch, Tony et moi, depuis que les Lawrence l'habitaient. Mais quand notre cottage fut prêt, nous décidâmes d'y aller passer quelques jours et d'emmener Clarence. Nous emportâmes des denrées et des couvertures, Tony prit son fusil, et en route pour le ranch.

Or, quoique Lorenzo désirât nous voir habiter le cottage et vivre avec nous joyeux et en paix, dès que nous arrivâmes, notre arrivée parut lui déplaire. Il n'était pas souriant et empressé, mais nerveux et sourcilleux. Je me sentis mourir. Tony déchargea avec calme nos affaires de l'auto et les porta dans le cottage. Il se montra assez imperturbable, Dieu le sait, pour quelqu'un qui avait été presque fou lorsque je lui avais avoué que je m'étais dessaisie du ranch et qu'en réalité nous n'avions plus le droit d'y mener paître nos chevaux ni de permettre aux Indiens d'y camper quand ils allaient à la chasse. Non, Tony était philosophe. Il déposa nos affaires dans le cottage, prit son fusil et s'en alla dans la forêt chasser les porcs-épics. Sur le chemin, il m'avait expliqué les dommages que ces bêtes causent : elles rongent une bande d'écorce tout autour de l'arbre, et celui-ci en

meurt. C'est ainsi que nous perdons nos pins dans ce pays.

Comme je déballais nos affaires, j'entendis un coup de fusil et, par la fenêtre, je vis Lorenzo fixant quelque chose, en bas du champ, d'un regard sombre et irrité. Un moment après, Tony reparut, souriant et mâchant de la résine de pin. Il portait son fusil en bandoulière et tenait à la main un porc-épic mort, tous les piquants pendants.

— J'ai tiré un porc-épic, — annonça-t-il, avec satisfaction.

— Je ne veux pas qu'on chasse, ici, — dit Lorenzo avec colère. — *J'aime* les porcs-épics.

— Ils tueront tous les arbres, si vous ne vous en débarrassez pas, — dit Tony, têtu. Il prit le porc-épic et grimpa vers le camp, sur la pente de la colline, où les Indiens étaient déjà en train de faire cuire leur souper. Il était décidé à ne plus redescendre cette nuit-là. Avec Clarence, ils dressèrent une tente où ils comptaient passer la nuit, tandis que j'irais dormir en bas, au cottage.

Mais, à la vérité, là-haut, parmi les Indiens, c'était beaucoup plus agréable. Le feu créait une ambiance lumineuse et chaude, les Indiens bavardaient, et chantaient dans leur manière confiante, tandis qu'en bas on se sentait le cœur serré et triste. Pas un bruit ne nous parvenait de chez les Lawrence. Nous étions séparés comme des familles qui vivent dans des buildings à appartements.

Je ruminais tout cela dans ma pensée; je comprenais, mais je n'en étais pas moins mécontente. Lorenzo était d'esprit fier — *noli me tangere* — et chez lui se montrait très « propriétaire ». Personne n'avait le droit de s'approprier quelque chose sans d'abord le lui demander, à plus forte raison de chasser sur sa terre. Ces animaux détruisaient les arbres. C'étaient ses arbres, maintenant; il n'avait demandé à personne d'en prendre soin. Plutôt les perdre tous que de voir quelqu'un porter atteinte au droit strict de la propriété privée, et se sentir trop chez soi dans son voisinage. Personne ne devait se permettre d'entrer ainsi chez lui et de s'y promener selon son bon plaisir, même si cette personne était invitée. Cette aventure le préoccupa à tel point qu'il en fit un article : « La mort d'un porc-épic. » Seulement ce n'était pas Tony, mais lui-même qui tuait l'animal.

Clarence regardait le feu d'un air sombre. Tony me souriait de temps en temps. Nous dormîmes tous bien cette nuit-là. Mais je m'éveillai, agitée et d'humeur irascible. Pendant que je m'habillais, ma colère ne fit qu'augmenter, et en quittant le cottage j'étais furieuse. Je franchis le porche et m'engageai d'un air hautain dans le chemin. Je passai devant la fenêtre de Lawrence, la tête dressée, mes jupes empesées se balançant autour de mes hanches.

« *Ridicule* créature », m'exclamai-je en moi-même. « Simplement, il ne *sait pas* se conduire. Il ne faut pas s'inquiéter de ses actes. La vie est trop courte. » Je passai, frappant le sol avec force, rayonnante de fureur et d'indépendance, me souciant peu qu'il pût me voir, souhaitant au contraire qu'il me vît!

Après le déjeuner au camp, je commençai à me sentir mieux, c'est-à-dire d'humeur plus calme. Je me dis qu'il fallait me montrer plus douce avec Lorenzo : « Rappelle-toi que c'est un nerveux et un malade », me répétai-je.

Je dis à Clarence :

— Descendez chercher Lawrence et amenez-le ici. Je désirerais lui parler.

Clarence parut épouvanté.

— Ma chère! Vous croyez, vraiment...

— Oui! — répondis-je, sublime. — Il doit se sentir affreusement malheureux. Je veux arranger cela.

— Hum! Je crois que je vais aller chasser, — dit Tony, en se levant. Son seul désir était de fuir la scène d'explications. Clarence s'éloigna avec grâce, se frayant délicatement un chemin parmi les fleurs. Il revint presque aussitôt, agitant ses mains, le visage pâle et solennel.

— Eh bien! Cet homme est épouvantable! — s'exclama-t-il. — Savez-vous ce qu'il a répondu? Il a répondu : « Dites-lui, que si elle veut me voir, elle n'a qu'à venir me trouver; et si elle ne veut pas venir, elle peut rester là où elle est. »

Je bondis sur mes pieds, comme un cheval de guerre qui renifle l'odeur de la poudre, et me précipitai vers la maison de Lorenzo. Je le trouvai parmi la vaisselle du déjeuner, auprès d'une Frieda pimpante et d'une Brett qui était l'image vivante de l'indignation.

— Voulez-vous, s'il vous plaît, m'accompagner jusque chez moi? — dis-je à Lawrence d'une voix posée, me tenant devant lui les mains croisées. J'ai quelque chose à vous dire, à vous tout seul.

Il s'inclina. Je fis demi-tour et marchai devant; il me suivit. Quand nous fûmes dans ma chambre, je fermai violemment la porte et je criai :

— Comment pouvez-vous me traiter ainsi?

J'éclatai en sanglots et me jetai sur mon lit défait.

Oui, je pleurai, et je sanglotai, et je criai. Mes larmes coulèrent comme de la pluie, et je fis trembler le solide bois du lit. Lawrence était assis près de moi, sur les draps froissés, penché en avant, les maintes jointes serrées entre ses genoux. Il ne put d'abord placer un mot, mais lorsque la tempête se fut un peu calmée, il dit :

— Oui! Je ne puis supporter une certaine façon que vous avez de marcher. Ainsi, quand vous êtes passée devant ma fenêtre, ce matin...

— Oh! Oh! — coupai-je, en sanglotant, vous voulez me tuer, voilà ce que vous voulez!

— N...on, — dit-il, d'une voix hésitante. — Pas exactement.

Je ne puis vous rapporter, Jeffers, tout ce que nous nous dîmes, je ne m'en souviens pas. Je ne me rappelle que le plaisir de la rude lutte, et le plaisir de s'abattre, et la volupté de pleurer toute son âme jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une enfant faible, pelotonnée sur le lit et un drap chiffonné trempé de larmes. Je crois que nous jouîmes tous deux de notre matinée.

Il se passa un bon moment, puis Frieda arriva, en reconnaissance. Lawrence était toujours assis, la tête basse. Je sanglotais énergiquement. Nous ne fîmes, ni l'un, ni l'autre, attention à elle. Elle nous lança un regard railleur, mais le spectacle ne parut pas lui déplaire, car elle s'éloigna gentiment, comme si elle ne venait pas de surprendre une scène d'agonie. Elle laissa la porte ouverte et, après elle, presque tout le monde vint jeter un bon coup d'œil dans la chambre. C'était presque un événement. Personne n'avait entendu dire que j'eusse jamais pleuré et encore moins avait eu l'occa-

sion de me voir pleurer. Les Indiens vinrent voir, Brett vint voir, Clarence vint voir. Tony, naturellement, ne vint pas.

La matinée passa ainsi. Le travail fut négligé, car il n'y avait plus personne pour le diriger, mais peu importe. C'est un grand don que je fis ce jour-là à Lorenzo. Je le sus au moment même, comme je le sais aujourd'hui. Je continuai à feindre des sanglots bien longtemps après que j'eus perdu le désir de pleurer. Quand je ne pus crier davantage, quelques efforts que je fisse, je me levai et lavai mon visage.

— Oh! Je me sens merveilleusement bien, — m'exclamai-je, d'une voix faible, bien que je n'ignorasse pas que ces mots pouvaient de nouveau le mettre hors de lui. Mais non :

— Un peu fait du bien — mais davantage serait mauvais, — dit-il, tendrement.

— Oh! pensai-je, toujours indomptable, peu importe ce que cela me coûtera; il *faut* que je continue.

Nous rentrâmes à Taos, et ce fut la première et la dernière fois que nous couchâmes au cottage. Peu après nous le donnâmes à Trinidad et à la Ruffiane [1].

Clarence était simplement éberlué par la puissance de Lorenzo. Il m'avait crue inébranlable dès le premier jour qu'il était arrivé à Taos; et voici qu'il me voyait vaincue. Il ne tarda pas à être lui aussi la victime de Lorenzo, car, instinctivement, il sentait que la puissance de Lorenzo promettait de plus dures persécutions que la mienne.

Pauvre Clarence! Quelque chose en lui aspirait toujours à l'agitation, à la souffrance, quoiqu'il sût qu'il avait besoin de calme. Il était venu à Taos, m'avait-il dit amèrement l'été précédent, pour y trouver la paix et ce qu'il trouva ce fut un torrent de passions.

— Quand on cherche la paix, — lui répliquai-je, — on n'amarre pas son bateau au bord d'un torrent de montagne.

Lawrence aimait Clarence. Il lui dit qu'il jugeait toujours les gens d'après la forme qu'avait le derrière de leur tête et il aimait son crâne rond, et ses cheveux courts et frisottants comme ceux d'un épagneul mouillé. Bientôt Clarence reporta toute son attention sur Lorenzo. Pendant le week-end, quand

1. Parents de Tony Luhan.

tous deux étaient à Taos, je les voyais souvent partir seuls à cheval dans le désert, et revenir ensemble, à pas lents, leurs têtes rapprochées, s'entretenant intimement.

Et voici que Clarence se mit à faire des folies. Il inventa un petit manteau de velours rouge sombre, à longues manches, qu'il fit faire par le tailleur du village et qu'il orna de boutons de Navajo en argent. Quoiqu'il lui allât parfaitement, cela paraissait néanmoins tout à fait choquant. Au lieu de s'opposer aux excentricités de Clarence, Lorenzo parut les goûter; et Clarence se promena à cheval avec lui, somptueux comme un personnage de la Renaissance. En ce temps-là personne, sauf les Navajos, ne portait de velours au désert. Aujourd'hui tout le monde en porte : poètes, chauffeurs et boutiquiers, et les Navajos commencent à préférer pour leur compte les chemises blanches et les manteaux de cuir.

Vous pouvez imaginer si nous aimions peu voir ces deux amis s'isoler ainsi tout le temps en tête-à-tête. Il y avait maintenant une quatrième femme avec nous trois : la chère Alice Sprague, l'amie qui m'avait envoyé Clarence pour la première fois! Elle était venue s'installer à Taos au début de l'été. Elle logeait dans la Maison rose et tous les matins elle venait à nous à travers le champ de luzerne; avec sa longue robe de mousseline blanche, ses cheveux grisonnants séparés en deux bandeaux lisses et son sourire en accent circonflexe sous son front rond, elle avait l'air d'un dessin de Vinci. Elle était de ceux qui sont décidés à ne voir que le bon côté des gens.

Clarence occupait le petit cottage en face de nous, qui venait après la maison à deux étages des Lawrence. Il avait arrangé les toutes petites pièces avec beaucoup de goût, installant sa machine à écrire sur la table, à côté d'une épaisse rame de papier. Il comptait toujours « écrire ».

Lawrence était, comme nous tous, incapable de chérir trop de gens à la fois. Il fallait qu'il y en eût toujours un qui fût laissé dehors, dans le froid. C'était tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Or nous étions maintenant tenus tous à l'écart. Néanmoins, nous continuâmes, pendant quelque temps, à mener un semblant de vie de groupe, à organiser des excursions ensemble...

Nous dansions toujours le soir et je m'efforçais de faire

danser Lorenzo, mais il s'y refusait avec colère. Clarence dansait à la perfection et parfois Frieda dansait avec lui, quoique Lawrence ne pût le supporter. D'habitude, cela finissait par une scène. La petite Alice Sprague était au milieu de tout cela, comme un saint parmi les lions. Elle continuait à sourire, voyant en Lorenzo un avatar, en Clarence un génie en puissance. Elle considérait Frieda comme une belle femme, et, de moi, elle disait souvent que je possédais « une grande puissance ».

Je suis curieuse de savoir ce qu'on aurait lu dans sa pensée. Ces créatures bénies entrevoient-elles jamais la vérité? Pourtant elle devait avoir l'intuition que quelque chose d'extraordinaire se préparait, et qu'une volonté supérieure aux nôtres avait dû nous rassembler là, pour une fin que nous ne pouvions découvrir.

Nous montions souvent en auto au ranch, quoique nous n'y passions plus jamais la nuit. Nous y allions prendre le thé ou pour ramener les Lawrence à Taos aux week-ends.

Un jour, Lorenzo fit une copie de « L'homme au tournesol », une très bonne petite copie, d'après une estampe en couleurs. C'était pour moi comme un emblème de lui-même; et je savais qu'il pensait comme moi. Je la lui demandai et il me la donna.

Mais vous ne devinerez jamais ce qui arriva! J'avais posé la copie près de moi, pendant que je buvais mon thé sous le porche; Brett, qui avait vu Lawrence me la donner, s'en empara en catimini et la cacha dans la maison. Quelle impertinence! Dès que je m'en aperçus je bondis, furieuse, me précipitai dans la maison et y mis tout sens dessus dessous jusqu'à ce que je l'eusse trouvé derrière un bibelot, sur la cheminée; mais Brett me poursuivit et me l'arracha de nouveau.

Lorenzo survint à ce moment-là, regardant d'un air embarrassé et peiné cette incroyable scène. Je n'en eus cure. Je ne pouvais supporter que quelqu'un essayât de me contrecarrer, à plus forte raison Brett pour qui j'avais tout le mépris d'un « réaliste » à l'égard d'un somnambule.

— Venez, venez donc! — murmura Lorenzo, l'air ennuyé.

— Quoi? — criai-je. — Vous ne pensez pas que je vais laisser cette *sorcière* agir à sa guise.

Je m'élançai derrière elle et je la rattrapai comme nous tournions le coin de la maison.

La vie, là-haut, était belle. Lawrence écrivait le matin, après les travaux du ménage. Il faut reconnaître que Brett faisait tout pour les aider. Une fois les abords de la source nettoyés, et non sans peine, il leur fallait transporter des seaux d'eau de là-bas jusqu'à la maison; il fallait aussi couper du bois, faire la lessive. Frieda cousait beaucoup. Elle broda une tapisserie pour recouvrir le dos et le siège d'un très beau fauteuil qu'avait fait Lawrence.

Il avait l'habitude de s'asseoir sous un pin, et là, il écrivait sur ses genoux, d'une jolie écriture, menue et nette, presque sans ratures. L'après-midi, il travaillait avec les Indiens, qui l'aimaient beaucoup. Brett travaillait aussi avec eux. Tout au moins, elle faisait ce qu'elle pouvait. Le matin, elle tapait à la machine ce qu'il avait écrit la veille, ou bien elle peignait des vues du désert, très estompées. Une fois ils collaborèrent tous à une grande vue du ranch, avec le désert dans le fond, et tous les animaux de la ferme, et eux-mêmes volant sur des chevaux. Ils étaient heureux là-haut, et je les enviais d'aimer « faire des choses ».

Pourtant, une fois, je fis, *moi aussi*, quelque chose. Je peignis une procession de moines pénitents mexicains, s'acheminant sur une route qui passe à quelques dizaines de mètres derrière notre maison et qu'on appelle le Calvaire. Ils allaient courbés en deux portant de grandes croix, sous les rayons mélancoliques de la lune. Une lune pâle, voguant au-dessus des pentes obscurcies, à demi voilée par des nuages de tempête, qui avaient la forme de femmes galopant sur des chevaux blancs, la tête renversée, exultantes. J'intitulai le tableau : « Les Héros » et l'envoyai à Lorenzo. Il effaça les femmes (avec son index humide, je suppose) et pendit la toile dans l'autre cottage! Pourquoi toutes mes inventions avaient-elles toujours quelque chose de satirique? Mais les siennes, parfois, l'étaient aussi! Ne croyez-vous pas?

Nouvelle brouille. On continue à s'écrire, mais, pendant quelque temps, les Lawrence ne se montrent plus à Taos. Chacun attend que l'autre fasse le premier pas :

Enfin, un matin, ils nous avertirent qu'ils viendraient le samedi, tard dans l'après-midi. Le même jour, George Creel comptait passer une nuit à Taos et je devais l'avoir à dîner. Je l'avais très bien connu à New-York. Il était maintenant marié avec Blanche Bates, l'actrice, et ils avaient avec eux un jeune Anglais qui était « l'homme important » de Blanche Bates, à ce moment-là. Très séduisant, mais un de ces nombreux anonymes qui restent dans mon souvenir simplement comme les « hommes importants de Blanche Bates ».

George Creel avait des cheveux noirs ondulés, des yeux noirs avides et les dents blanches et dures d'un homme politique. Il se rendait à Mexico. Il avait été auparavant une sorte d'envoyé spécial de notre Président auprès du Président mexicain et connaissait tout le monde là-bas. J'avais entendu Lorenzo dire qu'il aimerait faire la connaissance de Calles, quand il retournerait l'hiver prochain au Mexique. Calles, et Gamio et quelques autres. Si je ne fais erreur, il voulait les connaître pour se documenter sur son *Serpent à plumes*, qu'il ne devait pas avoir terminé à ce moment-là. Il vous faut fermer les yeux sur ces imprécisions, Jeffers. Vous comprenez tout de même, n'est-ce pas? Je ne puis me rappeler ces sortes de choses. Je me souviens seulement que je sentis ressusciter en moi ma vie de New-York à la pensée que j'allais faire se rencontrer deux êtres et que cette rencontre pourrait n'être pas inutile. Lawrence obtiendrait peut-être des lettres de recommandation de Creel; Creel ne pouvait que désirer connaître Lawrence. Du coup, j'étais redevenue « Mademoiselle l'Agent-de-liaison ».

Bien entendu, il y avait loin de cette excitation mondaine à la grave simplicité et aux délices d'une vie d'ermite, telle que Lorenzo la menait. Mais je pouvais passer de l'une à l'autre, comme un caméléon. Non pas que je fusse consciente de la métamorphose sur le moment. C'était seulement après que je réalisais la chose, et c'était toujours grâce à Lorenzo.

Bref, je fis épingler sur la porte de la maison à deux étages un billet où je disais aux Lawrence que deux messieurs de New-York dînaient avec nous, et je m'habillai un peu pour la circonstance. Je mis une robe décolletée et une splendide

veste chinoise que m'avait donnée Clarence, en satin vermillon brodé d'or et de beaucoup d'autres brillantes couleurs.

Quand Lorenzo passa le pont, j'étais une maîtresse de maison. Creel et son ami brillaient de toute l'urbanité, la facilité et la vivacité mondaines. Lorenzo, suivi de ses deux femmes, se hâta, un peu en retard pour le dîner, et pénétra dans cette atmosphère inaccoutumée. Il avait lui-même échangé la chemise bleue et le velours à côtes habituels pour un complet de ville gris; Frieda portait son châle espagnol et Brett arborait une robe courte en tissu peint. Il faut vous dire, Jeffers, qu'en ce temps de routes mauvaises, nous ne voyions pas souvent des hôtes sur notre colline; aussi quand il en venait, c'était un petit événement.

Je m'avançai à la rencontre du trio et je l'amenai auprès du cercle qui était déjà réuni sur la terrasse, près de la porte d'entrée. Lorenzo avait l'air furieux et outragé; il tenait le regard baissé et, un instant, mon cœur se serra, mais Frieda paraissait heureuse. Brett gardait un visage immobile et planait sur une hauteur d'où elle semblait me reprocher d'ennuyer Lorenzo de la sorte. J'évitai adroitement les écueils et, après leur avoir murmuré les noms pour les présentations, j'entraînai les convives vers la salle à manger.

Maintenant, voici, Jeffers : j'étais, bien entendu, obligée de placer les deux invités à mes côtés. Tony était, comme il arrivait si souvent, absent. Je demandai à Frieda de prendre sa place à l'autre bout de la table. Aussitôt, Lorenzo bondit sur la première chaise auprès d'elle et Clarence sur l'autre de sorte que Brett et la petite Alice Sprague se trouvèrent à côté des deux visiteurs et les isolèrent complètement des Lawrence qui, selon les convenances sociales, auraient dû être plus près de nous.

Je n'oublierai jamais ce dîner! J'étais là, isolée, entre le mari de Blanche Bates et « l'homme important de Blanche Bates », tandis que Lawrence, Clarence et Frieda formaient un autre groupe et que Alice et Brett dressaient entre les deux camps la barrière de leur surdité[1] et de leur mutisme. Alice Sprague ne cessait de sourire, mais cela ne suffisait pas à combiner ces éléments sans affinité entre eux. Clarence et Lorenzo ne déta-

1. Brett est dure d'oreille.

chaient pas leurs yeux de Frieda et ignoraient le reste de la table.

Je ne sais si ces choses ont beaucoup ou peu d'importance, Jeffers; dans ce temps-là, après un tel dîner, j'avais le sentiment de quelque chose de raté. J'avais attendu de cette soirée le plaisir qu'était en droit d'espérer une femme qui avait passé autrefois pour une animatrice. Creel et son agréable compagnon à ma gauche se lancèrent dans un bavardage joyeux. Ils évoquèrent des souvenirs, l'époque de mon salon de New-York. Creel me rappelait telle ou telle circonstance; l'Anglais intervenait fréquemment : « Avez-vous jamais rencontré Un Tel? » Ainsi, ils recréèrent un passé où ils pouvaient se sentir en sûreté; et, m'y entraînant avec eux, ils abandonnèrent leurs antagonistes à leur triste présent.

Vous savez combien de telles défenses peuvent être cruelles, Jeffers! Mais c'est Lorenzo qui avait donné l'exemple. Il était resté à l'écart et les autres n'avaient fait que se défendre en créant autour d'eux une atmosphère joyeuse où il ne pouvait pénétrer.

La nuit était chaude et odorante, la table luisait doucement à la lueur des bougies, et la nourriture était bonne. Il n'y avait pas de raison pour que nous ne fussions tous heureux : « Pourquoi les animaux de la jungle, à l'heure où ils vont boire, savent-ils mieux que Lorenzo qu'il faut faire trève? » me dis-je avec colère.

Bref, pas une seule fois, il ne fit mine de nous parler, ou même de regarder de notre côté et lorsque je me levai de table, au lieu de quitter la salle à manger avec nous, il se faufila dans la cuisine et s'en alla dans le désert. Et Clarence derrière lui. Selon cette habitude ridicule et antinaturelle que l'on a de ne jamais paraître remarquer ce qui arrive d'insolite, personne ne fit attention à cette sortie. Alice Sprague, élevant sa douce voix, nous invita tous dans son cottage et nous nous y acheminâmes en flânant, à travers les champs frais, dans la nuit.

Avant de partir, je jetai un rapide coup d'œil sur le désert, par la fenêtre de la grande pièce, et j'aperçus Lorenzo, montant rapidement la route du Calvaire, vers la croix, tandis que Clarence, ridicule créature, s'avançait aussi rapidement

à sa rencontre, par l'autre côté. Je poussai un soupir et je rejoignis les autres.

Frieda se montra charmante avec les deux hommes et nous passâmes une heure agréable à parler de Mexico et de l'œuvre de Gamio là-bas, de ses projets et des obstacles qu'il rencontrait, de Calles et de l'avenir. Il s'était bien passé plus d'une heure quand Lorenzo revint. Il entra et s'assit, jetant à Creel un regard de défi. Il était prêt à la lutte, je le savais.

Mais Frieda, sans prêter attention à son humeur, s'exclama :

— Oh, Lorenzo, Mr. Creel peut vous être utile à Mexico. Il dit...

— Frieda, vous *savez* que je n'ai besoin de l'aide de personne à Mexico. Je veux connaître le Mexique et non l'écume qui nage à sa surface.

— Je serais heureux de vous donner des lettres de recommandation pour Calles et pour Gamio... commença Creel.

— Je n'ai pas besoin de lettres. Je méprise tous ces réformateurs et ces hommes de progrès, obstinés et pénétrés de leur bon droit. S'imaginent qu'ils veulent le *bien* du Mexique! Essayent de lui venir en *aide*! Non! Ils feront plus de mal que de bien, en fin de compte. Toujours plus d'injustice et d'oppression — voilà ce qui peut venir en aide au Mexique.

Il se renferma dans un silence morose.

Creel sourit et secoua la tête; Frieda parut un peu découragée. Elle eût aimé une vie facile et douce avec des compagnons agréables et Lorenzo rendait tout si difficile! Pourquoi fallait-il qu'il s'opposât à tout? Pourquoi ne pas prendre les choses comme elles venaient, au lieu de faire un sort à chacune? Alice souriait et rayonnait à la lumière de la lampe. Peut-être recevait-elle, contre son habitude, quelque étincelle de l'électricité qui était dans l'atmosphère. « Lorenzo fait paraître tout plus réel », songeait-elle sans doute. « Le Mexique semble plus réel, quand il en parle, et moins loin de nous ».

Clarence avait suivi Lorenzo dans la chambre et se tenait assis, l'œil fixe, près de la porte. Il n'avait certainement pas la moindre idée de quoi il retournait et sans doute ne s'en souciait-il pas. Il aimait la ligne suivie par Lawrence et la suivait aussi. Il jugeait plus important pour lui de courir dans

le désert, comme Lorenzo, que de rester assis à boire du café dans de petites tasses.

Peu de temps après, Creel et son ami prirent congé. Ils assurèrent qu'ils avaient passé une excellente soirée. Comme Creel me serrait la main :

— S'il change d'idée, envoyez-moi un mot. Je serais heureux de lui donner ces lettres, me dit-il.

Il ne pouvait croire que Lawrence ne *désirât* pas, sincèrement, rencontrer Calles et Gamio. Et peut-être avait-il raison.

Il était impossible de pardonner, et d'oublier, et de passer une joyeuse journée ce dimanche-là. Lawrence, toujours si prompt à saisir la plus fine nuance des sentiments de ceux qui l'entouraient, évita notre compagnie, et Clarence se joignit à lui.

Frieda et moi étions assises sous un arbre; nous bavardions tout en surveillant les deux hommes, assis, non loin de nous, sur le seuil de la maison de Clarence. Ils étaient complètement absorbés en eux et séparés du reste du monde. Je vis Lorenzo désigner le désert d'un large geste de la main. De quoi parlaient-ils? Bientôt Frieda n'y tint plus; elle s'écria :

— Ils ont assez *schmarme*[1]. Je m'en vais les faire cesser.

Elle se leva et les rejoignit. Ils prirent tous deux un air extrêmement coupable, les yeux fuyants comme deux chiens que l'on a surpris avec un os volé. J'étais consumée de curiosité et, après que les Lawrence furent retournés au ranch, je n'eus pas de cesse que je n'eusse arraché à Clarence le secret de la conspiration de Lorenzo.

— Vous me jurez de ne rien dire, Mabel?

— Absolument. Vous savez que je ne raconte jamais rien quand j'ai donné ma parole.

— Mais la chose est trop importante pour risquer une indiscrétion par accident. Vous êtes sûre que vous n'oublierez pas?

— Certainement non! Maintenant, dites-moi de quoi il s'agit, Clarence. Vous savez qu'il me faut être renseignée sur certaines choses!

1. Mot incompréhensible. Peut-être est-ce l'allemand : *schwaermen*, lequel se dit de deux êtres qui se passionnent l'un pour l'autre (*N. du T.*).

— Eh bien, Lawrence projette... Oh, chère! J'ai si peur de parler! Je ne sais ce qu'il me ferait s'il apprenait que je vous ai raconté cela!

— Clarence, si vous ne parlez pas tout de suite, j'irai lui dire que vous m'avez raconté quelque chose. Ainsi, vous voyez!

— Oh, chère! Oh, chère! Quelle terrible responsabilité! Eh bien, d'après le projet de Lawrence, nous nous enfoncerons bientôt, lui et moi, sur nos chevaux dans le désert et l'on ne nous reverra plus jamais.

Je m'écriai, méprisante :

— Je serais curieuse de voir cela. Et qui prendra soin de Lorenzo? Vous? Et qui prendra soin de vous? Lorenzo? Fameuse idée!

— C'est, parfois, la seule chose que, d'après lui, il y ait à faire. S'éloigner des femmes, et des étrangers, et de tout ce monde trop connu.

— Et où, s'il vous plaît, comptez-vous aller?

— Oh! Loin d'ici. Peut-être au Mexique? En tout cas, vous ne nous reverriez plus jamais.

— Eh bien, c'est du propre...

Naturellement, je sentais qu'il était de mon devoir de prévenir Frieda, tout de même que si j'avais appris d'un enfant qu'il voulait s'enfuir avec un autre enfant. Pouvait-on garder un tel secret même si on avait promis de le faire? Cela me paraît difficile.

Dès que je pus tenir Frieda dans un coin je lui rapportai tout et il me sembla la voir grandir sous mes yeux. Elle était haute, large, et rose, et furieuse.

— Laissez-les donc essayer! — s'exclama-t-elle les mains sur les hanches. — La belle idée! Vous verriez Lawrence revenir, la tête basse, avant une semaine, — ajouta-t-elle, sûre d'elle-même. Elle ne dit rien à Lorenzo, mais se tint sur ses gardes.

Depuis peu, je sentais ma santé se détraquer. Après chacune de leurs visites à Taos, j'étais malade. Pourtant je ne m'avouai pas vaincue. Mais je me dis qu'il valait mieux ne pas nous voir pendant quelque temps. Une semaine ou deux plus tard je lui écrivis. Spud[1] montait au ranch et je

1. Le journaliste Ipsodle, qui servait à Mrs. Dodge de secrétaire.

pensai que je pouvais passer moi aussi un jour ou deux là-haut. J'annonçai à Lawrence que j'avais décidé d'aller passer l'hiver à Croton-sur-l'Hudson et d'y louer Finney Farm où j'avais déjà habité avec Maurice Sterne.

La réponse de Lorenzo le montrait tremblant encore de la visite de Creel. Trouvez-vous cela sympathique, Jeffers?

Jeudi.

Chère Mabel,

Avez-vous reçu les lettres où je vous donnais quelques commandes pour Gerson? J'espère que cela ne vous ennuie pas? Dans la seconde lettre, partie aujourd'hui, je vous demandais encore quelques autres choses.

Oui, venez, et pour l'amour du Ciel, vivons en paix. Je déteste avoir les nerfs secoués : et les étrangers me fatiguent. Seul un certain sens de l'hospitalité nous permet de tenir jusqu'au bout, mais l'on se détourne de plus en plus des étrangers.

Je pense que Spoodle pourra dormir dans la grange — je suis sûr que cela ne lui fera rien — puisque vous occuperez le cottage. N'apportez que peu de viande. Les Hawks ont tué un cochon et nous pourrons en manger. Et ne vous occupez pas des œufs. Mais apportez-moi, s'il vous plaît, un carnet de chèques de la banque de Taos.

Nous parlerons d'excursions quand vous serez ici.

Un peu trop de tonnerre, ces jours-ci, dans le ciel. Cela fatigue. Mais pas autant que les gens.

D. H. L.

Malgré tout, je ne passai pas la nuit au ranch, le jour où j'y menai Spud en auto. J'imagine que Frieda commençait à être fatiguée de nous voir intervenir dans son existence. Je ne m'explique pas autrement ce qui arriva ensuite et qui n'a jamais, d'ailleurs, été tout à fait éclairci, car nous n'en parlâmes pas entre nous.

Ils revinrent, une fois encore, dans la Maison-à-deux-étages et une fois encore aussi, mais la dernière ici-bas, Clarence et Lorenzo reprirent leurs entretiens confidentiels. Ce soir-là, le souper fut assez tranquille. Alice Sprague et Lawrence bavardaient paisiblement. Il aimait Alice, car elle ne le tara-

bustait jamais en rien. Elle attendait, simplement, qu'elle eût compris, et elle était sûre qu'un jour elle comprendrait. Elle avait le sentiment qu'un vaste drame était joué autour d'elle par des forces invisibles, quoiqu'elle ne pût imaginer quel en était le sujet.

Après le souper, Tony s'en alla au pueblo et nous nous réunîmes dans le studio de Brett. Tout d'un coup, Clarence et Lorenzo disparurent. Ils furent absents plus d'une demi-heure, tandis que nous faisions marcher le gramophone. Nous nous demandions en plaisantant, Frieda et moi, ce qu'ils étaient devenus, mais nous surveillions la porte. Enfin, ils reparurent, tous deux l'air fort gai et excité et, à notre grand étonnement, Lorenzo sortit une bouteille d'alcool de sa poche. Nous n'avions jamais rien à boire ou, quand nous trouvions quelque chose, c'était mauvais.

Ils coururent à la maison chercher de la glace, des verres et du ginger ale et bientôt nous voici tous buvant gaîment. Dès que l'alcool, auquel nous n'étions plus accoutumés, courut dans nos veines, nous nous sentîmes plus joyeux, plus proches les uns des autres, et confiants. Je dansai avec Clarence. Danser était facile. Facile et vivifiant. Frieda pria Lorenzo de danser avec elle, mais il refusa hargneusement. Lorsque Clarence eut fini de danser avec moi, il enlaça Frieda et ils se mirent à tourner noblement, comme enfermés dans un rêve, autour de la chambre. Je saisis Lorenzo par la main :

— Oh, venez Lorenzo, rien qu'une fois. Essayez! — Et nous voilà, dansant. D'abord Frieda ne nous vit pas. Elle tenait les yeux fermés et un faible, extatique sourire flottait sur son visage; et lorsqu'elle nous aperçut elle ne parut pas prendre garde à nous. Lawrence ne savait comment faire pour danser. Vraiment, il n'avait aucun sens du rythme! Pas le moindre! Mais je l'entraînai et nous nous mîmes à tournoyer en « one-steppant » autour de la pièce, lui se dandinant et sautillant avec, sur son visage, un air intense et concentré de condamné. Brett, qui avait bu aussi, dansait seule. Si l'on peut appeler cela danser. Elle aussi se dandinait comme Lawrence. Alice Sprague, étendue sur le divan, souriait de son éternel sourire. Comme Lawrence et moi faisions halte auprès d'elle, elle s'écria, désignant Frieda et Clarence :

— Ne forment-ils pas un vrai *tableau*? Ils dansent si bien ensemble! Cette belle femme, et ce grand et beau garçon!

Lorenzo m'empoigna, cette fois de sa propre initiative. Nous nous lançâmes en tournoyant, mais plus vite, dans le sillage du couple romantique.

Quand le disque fut terminé, nous nous arrêtâmes tous pour boire encore. Frieda rayonnait de vie. Elle paraissait extrêmement satisfaite de soi. Elle ne parlait pas à Lawrence, mais souriait à Clarence qui nous regardait presque avec arrogance, un sourcil dressé. Et alors surgit entre nous ce sentiment d'opposition et de rivalité qui est si odieux, principalement pour ceux qui ne brillent pas avec autant d'éclat qu'ils le désirent. Le cornet acoustique de Brett se tendit vers nous, plein d'espoir, mais personne ne disait mot.

Le Victrola commença de jouer une nouvelle danse, raccrocheuse mais irrésistible. Involontairement, nous bondîmes tous les quatre, reformâmes les mêmes couples et nous remîmes à évoluer à la douce clarté des bougies. Pauvre Brett! Elle nous suivait, avec son cornet de laiton.

Une sauvage et plus sombre émotion s'était emparée de nos deux couples. Les vrais danseurs, Frieda et Clarence, glissaient, enfermés dans leur plaisir, extatiques. Le sentiment qu'ils avaient de leur supériorité se trahissait à chacun de leurs mouvements : deux êtres humains d'une beauté peu commune, unis par le rythme en une figure harmonieuse. Combien ils étaient différents de Lorenzo et de moi : deux exemplaires dépareillés réunis par une frénésie de reproches.

Pour la première et la seule fois, cette nuit-là, je pus joindre à celle de Lawrence toute mon énergie physique et ma volonté, destructrice ou non, dans un effort commun contre le monde extérieur. Il ne s'agissait plus de « flux » profond et invisible de vie entre nous deux. Non, il s'agissait de ma force physique, venant aider à mettre en branle un bélier. Voilà ce qu'était devenue notre singulière « communion ».

Frieda et Clarence, protégeant leurs harmonieuses évolutions du mieux qu'ils pouvaient contre nos attaques, firent semblant de ne pas prendre garde à nous; nous tournions en rond dans la pièce et, à chaque rencontre, nous les heurtions de toutes nos forces. En tournant nous gagnions de la vitesse

et de la force et chaque choc était plus dur que les précédents. Brett ne comprenait pas très bien ce qui se passait; elle tournait aussi avec nous et s'efforçait de me bousculer, *moi*, tout en épargnant Lorenzo.

Nous virions toujours. Vous figurez-vous ce tableau, Jeffers, et pouvez-vous ne pas le trouver ridicule et odieux? Lorenzo lançait des coups de pied à Frieda chaque fois qu'il en trouvait l'occasion.

La sueur me coulait du visage; je m'essuyai les yeux contre l'épaule de Lorenzo. Comme nous passions devant Alice Sprague, je la vis qui souriait toujours avec sympathie. Je vivais un instant sublime car j'étais là, serrée contre Lorenzo, enfin unie à lui, une seule volonté, un seul effort, pour broyer, pour fracasser, pour anéantir la grâce et la beauté des deux autres.

La musique cessa; nous étions pantelants. Nous avions réussi à gâter le plaisir de l'autre couple et certainement avions dû lui faire mal. Je sais que je me découvris le lendemain de grandes marques noires et bleues sur le corps.

Mais, si c'était la fin de la danse, ce n'était pas la fin des événements de la soirée. Frieda et Clarence franchirent la porte grande ouverte et disparurent dans la nuit. Je n'en pouvais croire mes yeux. Jamais pareille chose n'était arrivée entre nous. Je veux dire : personne ne s'écartait des autres. Ce que l'un faisait, nous le faisions tous. Il n'y avait pas de tête-à-tête[1], pas de dialogues, rien qui ne fût fait au vu de tout le monde.

Je crois, Jeffers, que vous êtes un des rares qui pouvez comprendre quel choc produisit sur nous cette soudaine infraction à des usages tacitement acceptés. Nous restions là, les yeux fixés sur l'embrasure de la porte. On est si libre et sans gêne aujourd'hui qu'on n'attribue plus une grande signification aux allées et venues des gens. Mais entre nous, chaque mouvement comptait et était le symbole d'une activité intérieure. Tout cela était fou et forcé? Peut-être! Notre vie n'en avait pas moins sa valeur.

Tony entra, de retour du pueblo. Il remarqua tout de suite l'absence des autres et demanda :

1. En français.

— Où sont Frieda et Clarence?

— Oh! Ils sont sortis prendre l'air, — répondit Lorenzo, sur un ton conventionnel. Je m'en vais me coucher, — ajouta-t-il.

— Quelle *belle* soirée nous avons passée, — soupira la petite Alice Sprague.

— Hum! Oui! — grogna Lorenzo.

Nous sortîmes tous dans le doux clair de lune, laissant Brett aller au lit au milieu de ce qu'elle eût considéré comme un vacarme de violence et de discorde, si elle avait su entendre.

— Je vais vous barricader chez vous, — proposa poliment Lorenzo à Alice. C'était, d'habitude, le travail de Clarence. La petite femme exigeait qu'on poussât chaque nuit un bloc de bois contre sa porte. Elle dormait seule, le loquet ne fermait pas bien, et comme il y avait trois pas du champ de luzerne à son lit, elle se sentait plus en sûreté ainsi barricadée. Personne n'avait jamais ébranlé sa confiance en cette méthode de protection.

Tony et moi franchîmes les quelques mètres qui séparaient le studio de la maison rose et nous attendîmes là que Lawrence eût poussé le lourd bloc contre la porte.

— Vous êtes tout à fait en sûreté, maintenant, — assura-t-il à Alice. Puis il nous rejoignit.

— Où peuvent-ils bien être? — lui demandai-je, nerveusement. Mon cœur battait vite. Je pouvais sentir en lui la colère qu'il refrénait.

— Ah! Un jeune homme et une femme entre deux âges! — s'exclama-t-il avec un petit rire obscène. Ses yeux fouillaient à la dérobée l'ombre noire, sous les pommiers.

— Eh bien, bonne nuit, — dit Tony, et il se dirigea vers la maison. Je mourais d'envie d'attendre avec Lorenzo le retour des deux autres, mais telle n'était pas notre façon habituelle d'agir et je suivis Tony, me perdant en conjectures.

Nous nous couchâmes sous la galerie supérieure. La lune brillait si clair que je pouvais tout distinguer sur notre colline : les deux grands peupliers du Canada, noirs et immobiles au delà du ruisseau, le champ de luzerne phosphorescent, et toutes les petites maisons au bord du chemin, avec leurs silhouettes

bien tranchées. Une lumière chez Lorenzo, au rez-de-chaussée, luisait, jaune, dans la nuit laiteuse et l'on n'entendait pas d'autre bruit que le cri rauque du merle moqueur, qui chaque année vient passer l'été au fond du verger.

Tony dormait dans son hamac, mais je restais éveillée dans le mien et m'y balançais doucement, si grande était mon excitation. Où pouvaient-ils bien être? Les minutes passaient. Combien de temps? Je ne sais. Enfin je perçus un murmure de voix sur la route. L'air est si pur là-bas, Jeffers, que, quand il n'y a pas de vent et surtout la nuit, les moindres sons se propagent à de très grandes distances.

Ils étaient donc de retour! Je retins ma respiration et les observai, deux silhouettes minces et indistinctes, tandis qu'ils passaient la porte basse et traversaient le corral. Arrivés au cottage de Clarence ils s'arrêtèrent et s'assirent sous le porche. Ils continuaient leur conversation à voix basse. Je tremblais, littéralement, d'émotion et de curiosité. Je sentais que je ne pourrais résister longtemps au désir de savoir de quoi ils parlaient. Le bourdonnement continuait toujours; ils ne s'arrêteraient donc jamais? Un murmure bas, continu, insistant! J'entendais la respiration égale de Tony que coupait, parfois, un ronflement. Je me sentais seule sur la terre, suspendue entre la meule supérieure et la meule inférieure d'un moulin.

Soudain, je n'y tins plus. Je me jetai à bas du hamac, je saisis sur la chaise mon léger kimono et, pieds nus, je me glissai sans bruit dans la maison, je descendis l'escalier et traversai le living-room obscur, où les objets, que des taches de lumière lunaire faisaient sortir de l'ombre, prenaient un aspect inconnu et effrayant.

Je poussai la grande porte sur la terrasse dont le loquet n'était jamais mis et franchis la terrasse sur la pointe des pieds; j'avais la gorge serrée par l'angoisse. Les précautions que je prenais donnaient à mon action je ne sais quoi de clandestin. Mais peu importe. Il me fallait pousser jusqu'au bout, rejoindre les deux autres et savoir ce qu'ils se disaient. Pourvu que Tony ne se réveillât pas et ne s'aperçût de mon absence, car, je le savais, il désapprouverait sévèrement mon acte.

J'avais atteint le beau milieu du large lac de luzerne lorsque :

— Revenez ici! — hurla Tony, d'une voix terrible, — une voix que je ne lui connaissais pas. Tout en poursuivant ma course je jetai un coup d'œil en arrière et je le vis qui me regardait, entre les colonnes. J'ébauchai un geste qui voulait dire qu'il ne fallait pas s'inquiéter, que j'allais jusque chez Clarence pour y surprendre quelque chose, mais j'imagine que mon geste devait être complètement dénué de sens. Il était trop tard, maintenant. J'étais contrainte d'avancer. Aucune force au monde n'aurait pu me faire revenir sur mes pas.

Lorsque j'atteignis le puits bleu, au bout du champ, je vis que le couple n'était plus sous le porche. Frieda s'en était allée chez elle; Clarence était dans sa chambre à coucher et je pouvais le voir qui se déshabillait, à la lumière de la lune.

— Clarence! Clarence! Venez ici! — chuchotai-je, le plus haut que j'osais. Il parut sur le pas de la porte, en pantalon et manches de chemise, et, en m'apercevant, il descendit dans la nuit paisible. Il ne dit rien d'abord, ni moi non plus; nous restâmes là, auprès du puits, sous le prunier, nous regardant l'un l'autre; son jeune visage avait l'air le plus sévère.

— Que faisiez-vous avec Frieda, Clarence? — dis-je, enfin.

— J'ai appris à connaître la Vérité! — répondit-il, d'un ton sinistre.

— Quoi?

— Mabel, il *faut* faire quelque chose, et c'est moi qui le ferai, — dit-il durement. — Mabel, savez-vous que cet homme est déterminé à vous tuer? — Je me trouvais mal. Oui, il me rendait malade de terreur, tant il était sombre et convaincu et, pour une fois, énergique et convaincant.

— Oh! Clarence! Que voulez-vous dire? Oh, cher, quelle nuit! Que vous a-t-on dit?

— Frieda m'a dit *la Vérité*! — fit-il d'une voix plus basse, mais plus ardente. — Elle m'a dit beaucoup de choses. Beaucoup. Mais ce qui nous concerne, *nous*, c'est ce qu'il est en train de faire de *vous*. Elle m'a dit qu'il lui a affirmé qu'il vous détruira, et chaque fois qu'il descend à Taos il réussit un peu plus dans cette entreprise, et chaque fois vous êtes un

peu plus faible et malade, après qu'il vous a quittée. Elle dit qu'elle est *épouvantée*. Comprenez-vous cela, Mabel? *Frieda* est *épouvantée*!

Je frémissais, je tremblais de tous mes membres sous le choc de l'étrange révélation. Cela sonnait vrai. *C'était* vrai.

— Vous avez cru que Frieda était la plus forte, — continua-t-il. — Vous ne connaissez pas la puissance de cet homme. Personne de vous ne sait ce qu'il lui a fait...

J'étais glacée. Mes dents claquaient. Je mourais d'envie d'en entendre davantage et pourtant j'avais peur qu'il continuât de parler. Comme je me tenais là, devant lui, j'entendis un bruit familier du côté de notre maison, le bruit d'une auto qui démarrait; mes mains se serrèrent convulsivement.

— Oh, mon Dieu! C'est *Tony*! Où va-t-il? Oh, il faut que j'aille voir...

Je voulus m'élancer, mais Clarence, sans prêter attention au bruit de la voiture, se rapprocha encore de moi et dit avec violence :

— Et je ne suis pas une Brett, Mabel!

— Bonté divine, que signifie cela?

Je haletais; je fis demi-tour et courus de toutes mes forces à travers le champ. Mais j'avais à peine fait la moitié du chemin que je vis le pinceau lumineux des phares balayer les cimes des pommiers et disparaître rapidement dans la direction du pueblo.

Rien d'autre ne m'importait plus, maintenant, que la réalité essentielle de ma vie : Tony. Et il était parti! Je savais qu'il n'était pas homme à plaisanter et à revenir sur une menace. Non! Il s'était réveillé et m'avait vue me glissant furtivement dans la nuit — geste qui ne pouvait avoir qu'un seul sens à ses yeux — et lorsqu'il m'avait sommée de revenir, j'avais désobéi. Je savais qu'il ne le souffrirait pas.

Oui, je savais cela, mais il était trop tard. Ce départ me mettait à l'agonie. Lawrence? Il était un vague pion, sans importance, dans un jeu que j'avais joué pour occuper mes journées. Tony était réel et personne d'autre ne comptait que Tony. Je revins en courant vers Clarence et je le trouvai qui se tenait encore auprès du puits, silencieux et menaçant.

— Oh! Clarence, Tony est parti! Voulez-vous le rattraper

et le ramener? Il le *faut*! Prenez l'autre voiture et poursuivez-le. Dites-lui que je voulais seulement venir voir ce que vous faisiez, Frieda et vous! Voulez-vous faire cela? Je vous en prie, je vous en prie...

— Je ne le blâme pas d'être parti! — répondit Clarence, d'un ton sentencieux.

— Peu importe. Allez et ramenez-le. Voulez-vous? Vous pouvez lui faire comprendre ce qui s'est passé, si vous le voulez! Il faut qu'il revienne!

— Fort bien. J'irai, mais à une condition, répondit Clarence. — Il faut me promettre que vous renverrez ces gens d'ici et que vous ne reverrez *jamais, jamais* cet homme. Me le promettez-vous?

— Oh, *oui*. Mais pourquoi? Oh, *cher* Clarence!

— Il faut que je vous sauve, que vous le vouliez ou non, — dit-il, — s'il n'est pas trop tard... comme pour Frieda. Voulez-vous me promettre de ne jamais le revoir, ni même de lui écrire?

— Oui, — dis-je.

Je rentrai et m'étendis dans mon hamac. Mon cœur ne battait plus qu'à peine. Soudain, j'éprouvai le vide silencieux de notre grande maison. Je m'y sentis solitaire comme jamais encore dans mon existence, quoique je me fusse déjà trouvée plusieurs fois seule à la maison. Toute sa chaleur et sa vie semblaient être parties avec Tony.

Je ne pouvais rester là. Peu m'importait ce qui s'était passé entre Clarence et Frieda, mon désir d'une présence humaine était trop violent! Je me levai de nouveau et de nouveau je courus pieds nus dans la nuit. Je me glissai dans la maison et montai au premier étage où je savais que couchait Frieda. Elle était encore habillée et je la trouvai assise sur son lit. Je lui expliquai en peu de mots que j'avais voulu les rejoindre, elle et Clarence, que Tony s'était éveillé, m'avait rappelée et que, comme je ne lui obéissais pas, il avait quitté la maison; maintenant Clarence était parti à sa recherche. Elle parut très émue.

— Lawrence est fou aussi, — murmura-t-elle. — Il m'effraye, il a un sommeil si agité! L'entendez-vous? — Je prêtai l'oreille et j'entendis, montant de la chambre du rez-de-chaussée, un léger et sourd mugissement, qui me rappelait le

grondement souterrain qu'on percevait dans la montagne, à travers l'épaisseur du roc, aux sources de Manby.

— Venez le voir, — insista-t-elle. Je la suivis, secouée d'un tremblement nerveux, et jetai à la dérobée un coup d'œil dans la pièce, qu'illuminait la lune. En effet, Lawrence grognait et marmonnait des paroles confuses dans son sommeil. Nous remontâmes à la galerie supérieure.

— Où avez-vous été avec Clarence? — demandai-je, pour dire quelque chose.

— Nous sommes descendus jusqu'à la Plaza et en avons fait le tour. Le village endormi est si étrange! Il n'y avait là absolument que nous...

Nous nous tenions sous la galerie éclairée et regardions vers le pueblo.

— Oh! Il reviendra, — dit-elle, d'un ton rassurant. Naturellement, c'est l'expérience qu'elle avait faite, elle, dans ses brouilles de ménage, mais serait-ce aussi la mienne? Il y avait bien longtemps que Clarence était parti! La lune poursuivait sa course dans le ciel et tout semblait reposer en paix, Alice Sprague dans sa Maison rose, gardée par le bloc de bois, et Brett silencieuse dans le studio voisin. Seules Frieda et moi demeurions éveillées. Comme les Walkyries que j'avais peintes sur le tableau destiné à Lorenzo, nous nous confondions avec la lumière lunaire. Mais, de nous deux, une seule paraissait exulter. Elle était aussi solide et joyeuse que jamais. Une forte femme, Frieda.

Je ne me souviens plus de quoi nous parlâmes, ou si même nous continuâmes à parler. Tout s'efface de ma mémoire jusqu'au moment où Clarence reparut et leva la tête vers nous. Je me précipitai.

— Tony reviendra demain matin, — dit-il. — Il est chez sa mère. Et quand il sera là nous aurons un entretien, tous les deux. — Oh, oui; il dominait complètement la situation.

Tony revint le lendemain et s'enferma dans sa chambre du rez-de-chaussée, celle du milieu, qui ouvre sur le long portail. J'y courus. Il brossait sa longue chevelure noire et lança seulement un coup d'œil de mon côté.

— Oh, Tony! Tout cela n'a été qu'une confusion! — m'écriai-je. — Est-ce que Clarence vous a expliqué?

— Je crois que Lawrence est un homme bien malade, — dit Tony. Sur ce entra Clarence. Je vis à son visage immobile qu'il venait s'entretenir avec Tony; je les laissai. Je me dirigeai vers la Maison-à-deux-étages. Je me sentais lasse de ma nuit d'angoisses comme si j'avais traversé une terrible tempête. Je baignais dans une douce léthargie. Je ne me souciais plus de ce qui pouvait arriver. Je m'assis auprès de Lorenzo, qui déjeunait. Il paraissait épuisé.

— Tony est revenu, — dis-je.

Frieda passa sa tête dans l'embrasure de la porte.

— Eh bien, vous avez tous eu un vrai *schmarm*! — dit Lorenzo, avec un sombre regard lancé du côté de Frieda. — J'ai décidé de rentrer au ranch ce matin, — poursuivit-il. — On est trop secoué, ici. Il faut que j'avance dans mon travail.

« Est-ce que vraiment je ne le reverrai plus jamais? » pensai-je.

— Je viendrai vous montrer ma nouvelle avant de partir. Clarence pourra-t-il nous conduire au ranch en voiture, ce matin?

Oh, mon Dieu! Est-ce qu'il voudrait le faire? Je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'apparente insouciance de Frieda. Avait-elle donc une telle confiance en Clarence qu'elle lui eût parlé en ces termes de Lawrence, en étant *sûre* qu'il ne la trahirait pas?

— Pauvre vieux Tony! Vous le mêlez à de beaux gâchis, — continua Lorenzo, sur un ton désagréable. Il avait fini de déjeuner et il se leva :

— Je vais vous accompagner, si vous le voulez bien, et nous irons voir si Clarence peut nous conduire au ranch avant le lunch. Tenez, voici ce manuscrit. Vous pouvez y jeter un coup d'œil jusqu'au moment de notre départ.

C'était, Jeffers, *The Woman who rode away*, qui a trait, tout entier, à la caverne et aux Indiens. Vous vous rappelez que, dans ce récit, la femme s'offre, volontairement, aux dieux indiens. Et les prêtres indiens possèdent « la domination que l'homme doit garder, et qui passe de race à race ». Vous vous souvenez de cette fin, Jeffers?

Lorsque Clarence, qui se tenait sur le seuil de la chambre de Tony, me vit avancer vers lui en compagnie des Lawrence, il fut enflammé de colère. Tony était auprès de lui, une expres-

sion de profonde indignation sur son bon visage. Il détourna les yeux de Lorenzo. Frieda paraissait plus aimable et souriante que jamais, jusqu'au moment où elle vit Clarence s'avancer à pas lents vers Lorenzo, de l'air le plus menaçant. Une lueur d'étonnement trembla alors dans son regard. J'étais si épuisée d'émotion que je n'éprouvai rien, sinon une sorte d'intelligent intérêt, lorsque je vis Clarence, qui avait rejoint Lorenzo, se mettre à lui secouer son long index sous le nez.

— Démon! Je vous *connais*, maintenant! — cria-t-il.

— Et moi aussi, je *vous* connais, à mon grand regret, — répondit Lorenzo.

Clarence se mit à avancer sur lui et l'autre à reculer d'une façon qui faisait peine à voir. Je fis demi-tour, rentrai chez moi, m'assis sur mon lit et commençai à lire le manuscrit. Dehors, montaient toujours les voix irritées des deux hommes, et je continuais à lire avec un grand intérêt cette nouvelle où Lorenzo pensait m'avoir donné le coup de grâce. Je levai les yeux lorsque Frieda entra. Elle était pâle; elle porta la main à son cœur :

— Il dit qu'il ne le laissera pas vous détruire comme il m'a détruite, — balbutia-t-elle. Ce fut la première et la dernière fois que je la vis défaillir.

— Qu'est-ce qui se passe? — demandai-je, tout en poursuivant ma lecture; je voulais avoir terminé avant que Lawrence me reprît le manuscrit.

— J'ai peur qu'ils n'en viennent aux coups, — dit-elle, et elle ressortit. Je me replongeai dans les feuillets.

Un peu plus tard, Lawrence était assis près de moi.

— Vous aimez cela? — me demanda-t-il.

— Oh! Je trouve cela splendide! — dis-je.

— Bon! Nous partons. Faites attention à Clarence. Ce n'est pas quelqu'un de très bien. N'ayez pas toute confiance en lui, — me conseilla-t-il.

Ce fut Tony qui les conduisit au ranch.

MABEL DODGE-LUHAN

(Traduit de l'anglais par J.-E. BLANCHE et ARMAND PIERHAL.)

LES ROMANTIQUES ET LES PARNASSIENS DE 1870 A 1914

LES QUATRE VENTS DE LA POÉSIE

L'exil intérieur de Lamartine, l'exil extérieur de Hugo, le procès de Baudelaire, avaient mis le Second Empire en froid avec la poésie. Ajoutons que la cour impériale n'avait pas de goût, que les hommes d'État étaient sans culture, que le militaire donnait le ton. Théophile Gautier était rallié à l'Empire, mais quand il écrivit son *Rapport sur l'état de la poésie* à l'occasion de l'Exposition de 1867, le vieux condottiere d'*Hernani* sut marcher au canon : « Chez Hugo, écrivit-il, les années, qui courbent, affaiblissent et rident le génie des autres maîtres, semblent apporter des forces, des énergies et des beautés nouvelles. Il vieillit comme les lions : son front, rongé de plis augustes, secoue une crinière plus longue, plus épaisse et plus formidablement échevelée. Ses ongles d'airain ont poussé, ses yeux jaunes sont comme des soleils dans des cavernes, et, s'il rugit, les autres animaux se taisent. »

Le 4 septembre, la République était proclamée, pour la troisième fois, devant un pays qui n'était pas plus républicain en 1871 qu'il ne l'était en 1792 et en 1848. Il allait mettre trente ans à le devenir. Entre les causes qui le tournèrent à la République, il y a celle-ci : en 1870 l'idée républicaine s'éclaire du rayonnement de Hugo (Lamartine était

alors oublié, entré dans un sommeil de vingt ans). Des poètes, et d'abord Hugo, presque seul, occupèrent pour les républicains un foyer de prestige comme celui qu'occupaient Henri IV et Louis XIV pour les royalistes, le Premier Consul et l'Empereur pour les impériaux. Au delà du lion bonasse de bronze qui veille sur l'urne du suffrage universel, comme le lion aveugle de Tartarin sur la sébile aux sous, on imaginera, avec Théophile Gautier, le vieux lion romantique et républicain, celui de l'Ile hier et de l'Arc aujourd'hui.

Vivant ou mort, l'apothéose de Hugo occupa les trente dernières années du XIXe siècle, deux hémisphères de quinze ans ayant pour équateur la fête républicaine du 1er juin 1885. De 1870 à 1885 Hugo n'écrit guère que les recueils de l'*Année Terrible*, de l'*Art d'être grand-père* et de *Religions et Religion*. Le reste, les nouvelles séries de la *Légende des Siècles*, les *Quatre Vents de l'Esprit*, le *Pape* (un peu antérieur), la *Pitié suprême*, l'*Ane*, avait été écrit presque tout entier entre 1852 et 1860, production tropicale de ces années extraordinaires, végétation poétique qu'ont nourrie l'aliment rabelaisien des géants, les esprits des tables, l'inspiration de la solitude, la respiration de la mer et la familiarité de Dieu. Une prévision lucide avait fait garder ses poèmes de la maturité, par ce prudent capitaliste, pour la vieillesse et l'outre-tombe. Leur allure est en effet oraculaire, testamentaire. Tout se passe comme si le poète était resté halluciné par son drame des *Burgraves*, s'était proposé la vieillesse de Job, les tirades infinies et sonores lancées dans le burg romantique, devant des générations respectueuses et une descendance poétique sidérée.

Lié au XIXe siècle français, né presque avec lui, ce sont bien les cent ans du burgrave Job qu'il eût dû vivre, et il avait, mieux que Fontenelle, la santé qui les eût remplis. Mais ces cent ans, à défaut de sa destinée, sa volonté les lui acquit. Sa barbe et ses cheveux poussèrent dans le tombeau. D'après le conseil qu'à Jersey lui donna la voix des tables, il voulut que ses œuvres posthumes, jusqu'en 1902, remplissent ce siècle : les poèmes épiques de la *Fin de Satan* et de *Dieu*, les recueils lyriques de *Toute la Lyre* et d'*Océan*, le livre satirique des *Années funestes*, les pièces dramatiques du *Théâtre en Liberté*.

On remarquera que cette œuvre posthume est gouvernée par l'idée architecturale des *Quatre Vents de l'Esprit*, soit des quatre directions de la poésie, des quatre ailes que le poète le plus totalement poète avait senti se former en lui, et conquérir hors de lui tant d'espace : lyrisme, satire, épopée, drame. L'émotion, l'indignation, la vision, l'évocation scénique, répondent aux quatre attitudes du poète, à quatre versants possibles et puissants du Saint-Gothard poétique. La poésie entière semble couler par ces quatre sources, former le Rhin que domine et que gouverne le burgrave centenaire.

Elle coule, mais aussi tout coule, nous ne nous baignons pas deux fois dans le même fleuve, des sources tarissent et des sources naissent. Quand nous suivons sous la Troisième République la destinée de ces quatre courants, nous connaissons combien ces soixante années, ici comme ailleurs, ont apporté de révolution. La rose des vents traditionnelle s'est défaite. Trois des quatre vents de l'esprit poétique ont peu à peu cessé, ont épuisé leur force, et, au moins pour les deux premiers, sans doute irrémédiablement : le satirique, l'épique, le dramatique. Le quatrième, le lyrique, qui a absorbé à peu près toute la poésie, s'est trouvé transformé au plus profond de sa chair, et jusque dans les règles séculaires de son vers.

Comme 1885 entre les quinze ans de vie dernière et les quinze ans de vie posthume de Hugo, 1902, l'année où Hugo a ses cent ans, marque l'arête médiane dans l'histoire et dans le cours de la Troisième République, depuis sa naissance jusqu'à l'heure où nous écrivons. Année politique de sa dernière victoire politique contre la réaction, 1902 coïncide aussi avec la fin du Parnasse et la victoire du symbolisme. Elle met le point final à cet âge poétique, achevé sous Hugo et par Hugo, qui comportait toujours, depuis le XVIe siècle, et même depuis le XIIe, poème satirique, poème épique, poème dramatique. Elle servirait ici de point de projection à des réflexions sur de vieux thèmes : comment les genres finissent.

LA POÉSIE DE COMBAT

Au mot de poésie satirique, restreint et démodé, il conviendrait peut-être de substituer celui de poésie de combat. La

poésie de combat répond à un vieux courant de notre littérature : combat religieux au XVIe siècle avec Ronsard et d'Aubigné, combat littéraire, corporatif (j'entends la corporation des gens de lettres) et social avec Régnier, Boileau et leurs petits successeurs du XVIIIe siècle; combat politique quand la Révolution lui ouvre l'arène. La poésie de combat prend alors deux formes, la grande et la petite : la grande, qui est la lyrique, celle de Chénier et de Barbier; la petite, qui est la chanson, avec Béranger.

Mais, plus largement encore, la littérature de combat, c'est le poète dans la cité. Et le poète, avec le romantisme, s'y installa puissamment. Rien de civique n'est étranger à Lamartine et à Hugo. Tous deux aspirent à la fonction de chefs, de guides politiques. Là sont les parties mâles de leur poésie. Rien n'est au-dessus des grandes odes politiques de l'un, nationales de l'autre. Poésie de combat, c'est-à-dire poésie tantôt d'attaque, comme la *Curée*, tantôt de défense, comme *A Némésis*. Mais toujours la poésie passe comme un air bruissant et pur dans les poumons respirants de l'histoire. Le 2 décembre fait de Victor Hugo le grand poète de combat de la France, et probablement de tous les temps.

Ces poumons vont par deux, le poumon est deux : lyrique et oratoire. Lamartine est grand orateur du même fonds dont il est grand poète. Hugo échoua à la tribune, qu'il confondait avec un théâtre et pour laquelle il composait des tirades. Mais de toutes façons le romantisme est une chose éloquente, le romantisme a lié partie avec l'oratoire. Les *Châtiments* figurent un sommet de l'éloquence politique et poétique aussi saisissant, aussi unique que le cinquième acte de *Rodogune*, sommet du tragique extérieur, ou *Phèdre*, sommet du tragique intérieur. Et cette éloquence participe à la chair même de la poésie romantique, comme le tragique à la chair de la poésie classique. Quand l'Empire tombe, que Victor Hugo rentre, le lyrisme oratoire ne va-t-il pas retrouver ses forces, ses poumons, son objet, sur ce sol bouleversé, incendié, mutilé?

L'aliment de la poésie de combat, c'est la colère. Et les colères sont déchaînées. Colères nationales d'abord. Les traités de 1815 avaient indigné trois générations, discrédité trois gouvernements. L'Empire avait rencontré la popularité

en les attaquant, en les ruinant. C'est en se fendant pour leur donner le grand coup qu'il s'était enferré. En 1871, cette frontière, maintenant perdue, de 1815, devenait elle-même un idéal, comme celle de 1802 l'avait été pour les patriotes de la Restauration. La blessure saignait, l'idée de revanche était partout, les rigueurs de l'invasion et du démembrement, l'arrogance allemande, le bas de laine vidé pour la rançon, allumaient un foyer de haine pire que sous la Restauration. Colères de classe ensuite : la guerre étrangère avait été suivie de la guerre civile la plus sanglante de l'histoire de France, Paris avait été mis en feu par la Commune, en sang par Versailles; et d'une telle saignée que la force révolutionnaire de la capitale en est restée brisée jusqu'à ce jour. Mais les vraies guerres excitatrices de la pensée et de la poésie de combat sont les guerres religieuses. Or, de 1871 à la séparation, et sauf pendant l'intermède de l'esprit nouveau, la France a vécu politiquement une guerre de la République et de l'Église. Ajoutons que la presse est libre, que les pires violences en vers comme en prose ne risquent que quelques mois de Sainte-Pélagie, c'est-à-dire la gloire. Jamais la race, le milieu, le moment n'ont été vus plus favorables à un large sursaut de la poésie de combat : M. Taine, qu'ils conduisent alors de l'*Intelligence* à la *Révolution* n'oserait pas ne point le prévoir.

Le *Livre satirique* des *Quatre Vents* a pour sous-titre : *le Siècle*. Et Victor Hugo y désigne cette courbe, ce zénith probable de la poésie de combat en des traits de feu qui valent bien les traits d'encre des critiques.

La satire à présent, chant où se mêle un cri,
Bouche de fer d'où sort un sanglot attendri,
N'est plus ce qu'elle était jadis dans notre enfance,
Quand on nous conduisait, écoliers sans défense,
A la Sorbonne, endroit revêche et mauvais lieu,
Et que, devant nous tous qui l'écoutions fort peu,
Dévidant sa leçon et filant sa quenouille,
Le petit Andrieux, à face de grenouille,
Mordait Shakespeare, Hamlet, Macbeth, Lear, Othello,
Avec ses fausses dents prises au vieux Boileau

. . . . . .

Elle approche du peuple et, guettant la rumeur,
Penche l'ïambe amer sur l'immense dormeur.
La strophe alors frissonne en son tragique zèle,

Et s'empourpre en tâchant de tirer l'étincelle
De toute cette morne et livide langueur,
Et le vers irrité devient une lueur.
Ainsi rougit dans l'ombre une face farouche
Qui vient sur un tison souffler à pleine bouche.

C'est écrit en avril 1870, quand la face s'approchait et que le tison allait devenir fournaise. Mais l'avenir est femme, et l'on en prévoit ordinairement le contraire de ce qui arrive. La Troisième République allait voir au contraire la fin de cette poésie de combat, la clôture du livre satirique.

Victor Hugo, seul, comme Lamartine, au Retour des Cendres, voulait Napoléon seul! Le livre satirique, c'est lui. Le lutteur, c'est lui. Évidemment l'*Année terrible* ne vaut pas les *Châtiments*. Outre que l'âge est là, la haine de l'homme qui est né de l'autre côté de l'eau, et qui n'a pas de raisons en soi de ne point vivre comme vous, a toujours plus faiblement inspiré les lettres que la haine du concitoyen qui est de l'autre côté de votre foi, même de vos intérêts. Comparez, de Barrès, la *Chronique de la Grande Guerre* avec *Leurs Figures*! Mais enfin l'*Année terrible*, parce qu'elle est de Victor Hugo, reste le seul feuillet du livre poétique de guerre qui soit assuré de vivre. Notons d'ailleurs que les plus beaux morceaux sont inspirés par la guerre civile : *Sedan*, qui paraît le dernier poème des *Châtiments*; les pièces sur la Commune, au-dessus de la mêlée, appels à la paix, à la concorde entre les citoyens; le cri profond et poignant devant Strasbourg et Metz arrachés : avec plus de lenteur, plus de redites et plus d'ombres, ce n'est pas indigne des *Châtiments*. Nous reconnaissons le fleuve oratoire de la poésie romantique.

En dirons-nous autant de la poésie anticléricale du *Livre Satirique* et de *Religions et Religion*? Elle est plus démodée. Elle fait vieil almanach. C'est du journalisme quotidien du temps de Pontmartin et de Veuillot, et le lecteur d'aujourd'hui y trouve le contraire d'un bain de Jouvence.

La poésie de combat, héritage du romantisme et maintenue en partie par la longévité de Victor Hugo, allait cependant durer vingt-cinq ans, mais, notons-le, sous une seule forme, la poésie patriotique inspirée par la guerre de 1870.

Elle naît pendant le siège de Paris, moins dans les journaux,

comme poésie écrite, qu'à la Comédie-Française, comme poésie dite, à laquelle contribuent tous les poètes parnassiens et autres, mobilisés comme bardes du siège : Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Catulle Mendès, François Coppée, Émile Bergerat, Eugène Manuel. Nous imaginons mal aujourd'hui la popularité que gardèrent pendant vingt ans des chromos aussi grossiers que la *Lettre d'un Mobile breton*, le *Maître d'École* ou la *Colère d'un Franc-Tireur*.

La gloire que, durant ce même quart de siècle, connut Paul Déroulède se légitime mieux, et fait partie du climat des années quatre-vingts. Il figura la poésie patriotique parce qu'on le connaissait comme le poète patriote, et que les *Chants du Soldat* étaient les chants d'un soldat courageux dont on savait les sacrifices tangibles à la patrie. Ils puisaient leur prestige dans une destinée voulue, consacrée tout entière à l'entretien du patriotisme et à un service aussi militaire que pouvait le fournir un officier devenu civil par accident physique. Ils étaient gauches, oratoires, étrangers aux coupes et aux artifices parnassiens, mais leur allant, leur pas de chasseur à pied, leur sincérité, leur appel direct aux sentiments de tous, leur valurent une diffusion immense. Les écoliers les apprenaient, et en 1914 ils habitaient encore la mémoire de milliers de territoriaux. Écrits pour former la génération de la revanche, ils ne prétendaient pas lui survivre, ils n'ont même pas survécu, comme livre, à l'affaire Dreyfus, qui limita à un parti politique l'influence de Déroulède.

Quant à moi, le farouche et vieux crieur de guerre,
Que je survive ou non au choc libérateur,
Mon œuvre, je le sais, ne lui survivra guère,
Et mes Chants du soldat n'auront plus de chanteur.

Oui, oui, l'heure viendra — qui prévoit peut prédire —
Où ces cris de fierté, chers au pays vaincu,
Au pays consolé sembleront un délire;
Où nul ne comprendra la haine où j'ai vécu.

Il est remarquable que la guerre de 1914 n'ait pas produit un Déroulède, n'ait suscité rien de comparable à la poésie patriotique issue de la guerre de 1870. Les *Hymnes* de Joachim Gasquet sont un des rares livres de guerre qui, inspirés

par la tradition romantique, écrits à la guerre même par un combattant, possèdent quelque valeur propre : ils n'ont pas eu de succès. Quant aux poèmes de guerre de Claudel, de Gregh, ils ont mal survécu aux circonstances : les cris de guerre des civils ou demi-civils étaient diminués par déposition. L'ode malherbienne de Maurras, l'*Arrêt sur la Marne*, n'a ajouté que peu à sa gloire. La Grande Guerre a bien marqué le tombeau de la poésie de combat, de combat contre l'étranger.

Plus tôt finie encore la poésie de combat politique et social, celle qui, avec Lamartine, Hugo, Barbier, borde d'une frange de lumière toute la vie politique du XIXe siècle. Les luttes religieuses de la République produisent une vaste littérature de combat catholique et de combat anticlérical : batailles de presse où la poésie n'a pas d'autre part que *Religions et Religion*. L'affaire Dreyfus a été un tumulte d'intellectuels, non un tumulte de poètes. Le mouvement démocratique, social, socialisant, qui gouverne la vie politique française est resté à peu près étranger à la poésie française. Un seul nom serait retenu à ce sujet : celui de Clovis Hugues, dont la faconde méridionale a gardé çà et là, dans ses pièces sociales et socialistes, quelque tradition des *Châtiments*.

Il semble qu'ainsi la poésie se soit épurée de l'accidentel, du grossier, du commun, qu'elle se soit retirée vers ses tabernacles et ses essences. Et il y a en effet de cela. Mais plus sûrement encore, voyons là un témoignage de sa diminution et de son anémie. La force combative est une preuve de virilité, une énergie, une jeunesse. On peut l'identifier à la force tout court. Et surtout à la passion. Mais qu'il s'agisse de la passion amoureuse ou de la passion civique, la passion, dans la poésie française, n'a guère survécu au romantisme. « Béranger, dit Flaubert, a fait accroire à la France que la poésie consistait dans l'exaltation rimée de ce qui lui tenait au cœur. » L'auteur de *Salammbô* parle ici en burgrave du Parnasse. C'était tout le romantisme qui avait continué à tenir la poésie pour l'exaltation de ce qui tient au cœur humain, individuellement, nationalement, politiquement, religieusement. Les Parnassiens, en se déclarant impassibles, en jouant sur cette question de la passion, et contre elle, les destinées de la poésie,

ont engagé et marqué l'avenir, notre présent. Puis le symbolisme est venu, qui a tordu le cou à l'éloquence poétique. Qu'il y ait là une diminution, ceci ne nous permet pas d'en douter, que la fin de la poésie de combat a entraîné à bref délai la fin du grand combat pour la poésie.

LA POÉSIE ÉPIQUE

A un souffle également nécessaire et fort, correspond, dans les *Quatre Vents*, le *Livre épique*, pour lequel Victor Hugo a détaché l'un des plus longs et des plus extraordinaires morceaux de la *Légende des Siècles* de l'exil : la *Révolution*. Durant le romantisme, la veine épique de la littérature française avait été abondante, et de bien meilleure venue qu'à toute autre époque. La gloire de Lamartine est d'un poète épique autant que d'un lyrique. Le romantisme a créé avec Alfred de Vigny la petite épopée, c'est-à-dire, en vers épiques, soutenus de lyrisme, le récit ou le tableau d'un événement à signification morale ou à portée symbolique. Leconte de Lisle, s'inspirant de Chénier autant que de Vigny, et intéressé par l'idée de mettre en vers ce que le Guérin et le Quinet de 1838, et le Flaubert alors secret de 1848, avaient mis en prose, les mythes grecs et orientaux, publiait dès 1852 les *Poèmes antiques*, que suivaient en 1862 les *Poésies barbares*. Théodore de Banville, tout de facilité et de qui n'importe quel flot portait l'inspiration heureuse et légère, donne en 1866, avec les *Exilés*, ses *Poèmes antiques* à lui, qu'il est d'usage de comparer à l'œuvre d'un peintre décorateur de la Renaissance, les poèmes de Leconte de Lisle étant plutôt apparentés à la sculpture. Coppée et Mendès ont multiplié les récits épiques, les petites *Légendes des Siècles*, et le public parut avoir décerné, en son temps, à Coppée le premier prix de narration en vers. Sully Prudhomme alla plus loin : après les petites épopées des *Écuries d'Augias* et du *Zénith*, il s'employa, comme Lamartine et Laprade, à un grand poème épico-allégorique de la destinée humaine, le *Bonheur*.

Un inventaire de la poésie épique dans les trente dernières années du XIXe siècle amènerait à la lumière, comme les son-

dages dans les abîmes océaniques, d'étranges phénomènes. La nature littéraire, comme la nature organisée, conserve volontiers les échantillons de ses types déclassés : sa voie marchante se double de voies de garage. Nommons au moins entre ces monstres le plus volumineux, le dinosaure : la cacographie de l'*Épopée humaine*, par Strada (Clarens), faite d'un million de vers en cinquante poèmes épiques qui commencent à la nébuleuse, *quam Græci dixere Chaos*, et ne sont pas encore finis avec la Révolution française.

Le XIXe siècle aura été, du triple point de vue de la quantité, de la qualité, et des problèmes posés, le plus épique des siècles français. L'épopée y a vécu, y a poussé, en liaison avec l'histoire et la philosophie de l'histoire d'une part, la peinture historique d'autre part. De Chateaubriand aux Parnassiens en passant par les romantiques, elle a fait sa partie dans une vaste entreprise de résurrection, d'évocation; cette suite démesurée, cette ambition de monuments, de frontons, de sphinx, s'achève curieusement dans les bijoux de vitrine de José-Maria de Heredia, dernier état de la résurrection et de l'évocation poétiques.

Il y a une guerre des genres, et principalement la vieille guerre civile de la littérature, celle de la poésie et de la prose. L'épopée, comme un héros malheureux d'Homère, a succombé dans ce combat. Elle a été tuée, ou, si l'on veut, conduite en esclavage par le roman. Et même sous cette figure et dans ce rôle servile, elle n'a pas tardé à s'éteindre. Il y a eu un âge héroïque du naturalisme qu'on pourrait appeler l'âge épique, avec Flaubert et Zola. On en verrait quelque survivance dans J.-H. Rosny, si l'épique n'était par ailleurs lié étroitement à l'oratoire, s'il pouvait y avoir des succédanés de l'épopée sans recours à l'éloquence.

LA POÉSIE DRAMATIQUE

On vit, peu après 1870, mourir sur la scène une des victimes du romantisme : le vers dramatique de la comédie bourgeoise. Depuis que Corneille avait fondé la comédie française et créé le vers comique français, la poésie, pendant plus de deux

siècles, avait eu les épaules assez robustes pour exprimer dans un vers dru, solide, écouté, la comédie des mœurs contemporaines. Certes, le vers romantique, son exigence de musique et de dépaysement, portèrent déjà un coup à ce vers comique, en 1830. Mais le public résista. La bourgeoisie au pouvoir ne supporta pas d'être privée d'une représentation poétique de ses mœurs. M. Poirier suscita Ponsard et Augier, comme Louis XIV Racine. Évidemment nous avons beau jeu aujourd'hui à nous égayer de

> Notre ami, possesseur d'une papeterie
> A fait avec succès appel à l'industrie.

Nous avons beau jeu parce que ces vers nous les lisons, que la lecture pour des vers de théâtre c'est l'automne, l'hiver, et que les feuilles mortes de ces ridicules distiques se confondent avec l'humus obscur où poussent les arbres nouveaux. Mais il y eut pour les vers de Ponsard et d'Augier une vie du théâtre, qu'ils méritèrent. Ils trouvèrent l'oreille du public, qui pensait que l'éloquence convient aux situations dramatiques, que le vers la nourrit, ajoute à l'autorité, comme la crinoline et les manches à gigot au prestige des dames, et qui, habitué aux toilettes étoffées et cossues, aimait que la langue en portât.

Ce vers comique bourgeois ne s'est éteint sous la République que lentement. *Gabrielle* était encore au répertoire peu avant la guerre. Pailleron a donné de 1860 à 1882 une demi-douzaine de comédies bourgeoises en vers. Les *Ouvriers* (1870), l'*Absent* (1873) d'Eugène Manuel, le *Père Lebonnard* (1889) de Jean Aicard sont écrits par ligne de douze pieds rimés. Le XXe siècle a mis fin à ces survivances.

De Ponsard à Aicard, voilà évidemment, comme les Rougon-Macquart, une famille qui se détruit. Mais pourquoi et comment? En réalité la comédie bourgeoise en vers, en succombant la première, n'a fait qu'inaugurer une liquidation générale du théâtre en vers, que la Grande Guerre a achevée. Jusqu'en 1900, on eût pu difficilement prévoir une destinée aussi catastrophique.

C'est, en effet, dans les trente premières années de la République que comédie et drame romantiques en vers ont donné le plus d'œuvres honorables, vu se renouveler les salles les plus

bienveillantes, connu surtout, avec la *Fille de Roland*, *Pour la Couronne* ou *Cyrano* leurs plus persistants triomphes.

La comédie fantaisiste en vers fournit une carrière particulièrement brillante. Dans l'éclat de son manteau d'Arlequin, on reconnaît plusieurs anciennes couleurs. Et d'abord cette volonté de poésie que le vieux théâtre romantique avait manifestée avec les parties bouffonnes de *Cromwell* et de *Marion*, le quatrième acte de *Ruy Blas*, l'*A quoi rêvent les jeunes filles* de Musset, — ce prestige de l'époque Louis XIII, de sa truculence ante-classique, tournée, par les *Grotesques* de Gautier, en liberté anti-classique; — la vogue momentanée de la pantomime, des deux Deburau, qui fournit aux poètes, à Gautier et à Banville, le cortège bientôt monotone des Pierrots; — la peinture et le décor du XVIIIe siècle, le cadre de la comédie italienne et des tableaux de Watteau, trempés dans le bain du vers romantique, la *Fête chez Thérèse* qui devient la fête chez Thalie; — le goût d'un public cultivé, encore tout français, pour les jeux du vers, les trouvailles de la rime, certaine musique gratuite dont les personnages de convention sont le prétexte; — le vieux métier poétique poussé précisément à sa perfection technique par les Parnassiens, et la corde dorée, dangereuse et précaire, de cette perfection menant volontiers son jeu en liaison avec les ficelles du théâtre; — des acteurs enfin qui savent dire les vers, aiment les dire, les Sarah Bernhardt, les Coquelin, les Mounet, les Bartet, les Berr, les Silvain.

En 1869 il a suffi d'un acte en vers, à l'Odéon, le *Passant*, dit par Agar en courtisane et Sarah Bernhardt en page, pour faire, comme on écrivait alors, courir tout Paris, porter François Coppée à la gloire, et l'engager dans le théâtre, où il donna une quinzaine de pièces, dont deux très grands succès, *Severo Torelli* et *Pour la Couronne*, l'un et l'autre encore à l'Odéon. L'Odéon, plus que la Comédie-Française, fut en effet le théâtre des poètes, avec son public lettré, traditionnel, rive gauche qui n'est pas seulement du côté du cœur, mais du côté de la province. Le *Passant* déclencha la série de ces « actes odéoniens » où le spectateur moyen prenait en cabine son bain de poésie.

Au terme d'acte odéonien, il faudrait joindre, pour carac-

tériser cette époque, l'épithète de banvillesque, qui s'appliquait à un certain genre de rime, de vers et de théâtre. Du *Feuilleton d'Aristophane* (1852) à *Riquet à la Houppe*, qu'il écrivait l'année de sa mort en 1892, Banville a fait du théâtre toute sa vie. Le *Baiser* est resté le type de la comédie de Pierrot. Son acte équilibre celui du *Passant*. Un acte de vingt-cinq minutes, c'est la durée que comporte ce genre aimable (il y a bien des longueurs dans *A quoi rêvent les jeunes filles* et *Mangeront-ils?* — qui ont deux actes — et les *Romanesques* et la *Princesse lointaine* sont interminables) : l'équivalent dramatique du sonnet parnassien! Partout la peau de chagrin de la poésie française se rétrécit.

Les cinq actes ne sont meublés suffisamment que si le poète adapte Shakespeare, ou s'il écrit une comédie héroïque, ou s'il continue la tradition du drame romantique.

Les comédies de Shakespeare, arrangées et traduites en vers, ont connu à l'Odéon de très gros succès, des centaines de représentations, avec le *Marchand de Venise* d'Edmond Haraucourt, *Conte d'Avril* (la *Douzième Nuit*) d'Auguste Dorchain. Il est à remarquer que les comédiens et le public jusqu'à 1914 n'ont guère admis le théâtre grec et shakespearien que traduit en vers. Au théâtre d'Orange, jouer en prose eût paru une injure au Mur et à la Muse. A la veille de la guerre, le succès d'une *Nuit des Rois*, en prose, devant le public du Vieux-Colombier, est déjà un signe des temps, et Copeau ne dresse plus sa troupe aux grandes orgues du vers classique.

La comédie héroïque, appelée par le décor Louis XIII comme la comédie poétique par le décor de Watteau, avait été assez infructueusement cultivée par le rimeur Émile Bergerat avec *Enguerrande* (1883), la *Nuit bergamasque* (1887) et le *Capitaine Fracasse* (1896). Mais il est l'auteur d'une bonne définition du vers comique tel que le lui a appris son maître Banville. « Ce vers coloré, pittoresque, vivant de sa propre gaîté gasconne, presque indépendant de la pensée qu'il contient, gardant en ses sonorités le haut ton déclamatoire du milieu dramatique où il est éclos, c'est au romantisme qu'on le doit. Il est le vers comique moderne. » Cette gaîté gasconne s'incarna dans un Gascon, Cyrano, porté par un Marseillais, Edmond Rostand. Le théâtre en vers aspirait à son *Capitaine Fracasse*,

que Bergerat, en le copiant sur celui de son beau-père Gautier, ne lui fournit qu'insuffisamment. Le vrai *Capitaine Fracasse* fut *Cyrano*. Il y a une filière Scarron-Gautier-Rostand. Et le moineau de Paris que fut l'auteur d'*Enguerrande* mangea dans la main du boulevard sa miette légitime de gloire, quand un plaisant appela la comédie de Rostand, qui suivait de deux ans son *Fracasse*, *Cyrano de Bergerat*.

Cyrano est le chef-d'œuvre de la comédie romantique en vers, le chef-d'œuvre d'un genre qui, il est vrai, n'est pas le chef-d'œuvre des genres. Le vers de théâtre de Rostand ressemble au clown de Banville. Dans ce funambulisme intégral une limite est atteinte, et il n'y a plus qu'à disparaître. Barrès, qui déclare posséder, comme toute sa génération, ce sens et ce goût (aujourd'hui si démodés) de l'acrobatie de rythme et de rime, porté à une si bonne conscience par Banville, le compare au sens de l'escrime dialectique chez le lecteur des dialogues de Platon. Il reste beau que dans *Chantecler* et *Cyrano* Rostand ait écrit ses chefs-d'œuvre en revenant ces deux fois au thème de deux autres triomphes dramatiques : la *Métromanie* et *Chatterton*, soit la vie, la vocation et le destin du Poète. Le poète se prenant pour sujet, la poésie, moyen et fin, le sort du lyrisme en jeu sur le théâtre, procuraient à la comédie en vers un beau point final et une euthanasie providentielle.

Point final est d'ailleurs façon de parler. Le triomphe de *Cyrano* réveilla la comédie en vers. Les directeurs devinrent miel et sourire pour les poètes. Mendès fit jouer un *Scarron* et un *Glatigny* en vers, sans résultat. Les *Bouffons* et la *Fleur Merveilleuse* de Miguel Zamacoïs, banvilleries aimables, touchèrent ou dépassèrent les cent représentations. Jacques Richepin s'élança avec des *Cadet Roussel*, des *Falstaff*, des *Marjolaine*. Pareillement Maurice Rostand continue de mettre de l'eau sur les marcs paternels. Et, en 1918, quand Sacha Guitry représenta son *Deburau*, les jeunes spectateurs se laissèrent dire, sans objection, par leurs parents, plus connaisseurs, que *Deburau* était en vers. Grâce à Rostand, la comédie poétique avait fini en beauté, et survécu d'une dizaine d'années au drame romantique.

Le drame romantique, lui, n'a pas survécu au XIXe siècle.

Sa dernière génération fut celle des poètes qui eurent leurs vingt ans sous l'Empire, en somme la génération dite parnassienne. Mais le plus grand succès de théâtre de la Troisième République, dans ce genre, fut la *Fille de Roland*, dont l'auteur, jusqu'alors obscur, Henri de Bornier, avait cinquante ans quand on la joua, en 1875. Une coupe habile, la générosité des sentiments, surtout la fibre patriotique touchée ingénieusement par la chanson des deux épées, déclenchèrent un triomphe torrentiel, que les pièces suivantes de Bornier ne retrouvèrent plus, car ses vers ternes et pâteux ne décollent pas. La *Fille de Roland* elle-même a rejoint dans l'oubli le *Siège de Calais*, et ne se joue plus que dans les patronages cantonaux.

C'est que Bornier, qui eut son jour de bonheur au théâtre, ne fut jamais un poète. Mais le drame romantique fut défendu sous la République par une escouade de poètes authentiques, en pleine force après 1870 : Coppée qui, par une bonne langue poétique et une adroite présentation, a fait triompher les mélodrames absurdes de *Severo Torelli*, et, l'année même de *Cyrano*, de *Pour la Couronne*; Jean Richepin, qui a parcouru honorablement toute la gamme du théâtre en vers : comédie bouffonne avec *Monsieur Scapin*, comédie sentimentale avec le *Flibustier*, drame de cape et d'épée avec *Par le Glaive*, drame rustique avec le *Chemineau*, lequel mit fin en 1897 à sa carrière utile; Alexandre Parodi, dont les pièces sans style, *Rome vaincue* et la *Reine Juana* offrent de fortes situations dramatiques; Catulle Mendès, dont la *Reine Fiammette* (1898) serait la pièce la moins mauvaise; au-dessous, il y a l'*Enguerrande* de l'autre gendre de Théophile Gautier, Émile Bergerat; Edmond Haraucourt, auteur d'un *Jean Bart*; René Fauchois d'un *Beethoven*. Faisons une place aux mystères religieux, à la mode mystique de 1890 à 1898, qui offrent un débouché poétique à la *Passion* d'Haraucourt, au *Noël*, au *Tobie*, aux *Mystères d'Eleusis* de Maurice Bouchor. Pourquoi oublierions-nous ce qu'on pourrait appeler l'école d'Orange, les tragédies traduites ou originales que le Mur suscita chez Alfred Poizat, Georges Rivollet, Paul Souchon, Lionel des Rieux, Paul Barlatier, et dont la plus célèbre reste la froide *Iphigénie* de Moréas? Euripide l'y a moins servi que n'a fait Eschyle pour

Leconte de Lisle dans ces *Erynnies*, où sonnent au moins avec puissance les hautes semelles du Cothurne.

La disparition de la pièce en vers est un important événement littéraire. De Richelieu à la guerre de 1914, soit pendant trois siècles pleins, le long d'une tradition jamais interrompue, la tragédie, la comédie, le drame, les cinq actes en vers, avaient figuré comme une messe esthétique de la bonne compagnie. La pièce en vers était une religion de Paris. C'était elle qu'on écoutait en habit noir, l'habit à la française, qui a disparu avec elle du théâtre. Elle restait l'hommage rituel du Français aux Muses. Elle conservait dans la troisième des littératures classiques une image de ce que fut jusqu'aux Alexandrins toute la poésie grecque : poésie dite devant les hommes assemblés, mode sublime de la voix humaine, dans un costume et un décor. Elle maintenait au vers ses valeurs rythmiques, entretenait sa fleur, sa chair vivante et sa respiration. Tout a été séché brusquement, et la mort du théâtre en vers menace d'entraîner le crépuscule du vers tout court, comme la disparition des champs de course, aussi frivoles pour le moraliste sévère qu'une salle de première, abâtardirait en deux générations toute la race chevaline. Cette révolution poétique ou anti-poétique paraît d'autant plus extraordinaire qu'elle coïncide avec une transgression et un envahissement des valeurs sonores qui dépasse tout ce qu'au début du XXe siècle l'imagination la plus folle pouvait rêver. Au contraire de la musique, la poésie dramatique ou autre, n'a nullement profité de la radiophonie. Quand l'invention nouvelle a été déclenchée, la poésie venait d'être refoulée dans le livre. Elle y est encore. Tombeau? Ou simplement château endormi de la Belle au Bois?

ALBERT THIBAUDET

(*A suivre.*)

JUIFS ET LOMBARDS A PARIS AU MOYEN ÂGE

Les Juifs et les Lombards ont joué un rôle important dans la vie économique de Paris au moyen âge. La communauté juive est une des plus anciennes de la ville. Elle se confond à ce point avec la naissance de Paris qu'on a pu se demander s'il ne fallait pas considérer les Juifs comme des autochtones. Ils ont dû vivre à l'origine bien près des premiers Chrétiens. La preuve en est faite quand on voit les très anciens conciles prescrire souvent aux Chrétiens de ne pas fêter le jour du Sabbat. Les Juifs ont été des intermédiaires, comme les Syriens, entre le monde de l'Orient et l'Occident; et, dans une certaine mesure, les héritiers des traditions des importateurs romains et de la culture hellénique, au même titre que les Arabes.

Au témoignage de Grégoire de Tours, les Juifs étaient déjà installés assez nombreux à Paris; certains remplissaient des fonctions importantes, comme le Juif parisien Priscus. Ils paraissent de bonne heure spécialisés dans la banque et la médecine. La banque d'alors, c'était l'avance sur gages, le prêt à intérêt dit « usure » que les canons interdisaient aux Chrétiens. Ce prêt comme le dépôt des bijoux, des habits, spécialisa le Juif dans l'expertise des chiffons, des fourrures, des tapisseries, de la brocante en un mot. Charlemagne avait une grande confiance dans son médecin Faragut, et Louis le Débonnaire protégea les Juifs contre les barons et le clergé. Charles le Chauve en eut plusieurs à son service : Juda « son

féal », était son banquier; Sedécias, son médecin. Mais ce dernier passait déjà, aux yeux du peuple, pour magicien et sorcier. C'est ainsi que le clergé l'accusa d'avoir empoisonné son maître. La communauté juive de Paris ne fut pas d'ailleurs inquiétée à cette occasion.

Elle dut vivre et se développer paisiblement dans le haut moyen âge. Sous Louis VI, les Juifs ont leur place dans les corporations qui se portent au-devant d'Innocent III, lorsqu'il entre à Paris : à son approche, ils lèvent les livres de la Loi, exactement suivant la coutume que l'on observe encore aux entrées du Sultan dans les villes du Maroc. La synagogue, dans la Cité, où se trouvait un mellah, dans la rue de la Vieille-Juiverie, comptait quantité d'écrivains dogmatiques. La situation des Juifs en France était donc au XIIe siècle assez enviable. Leur communauté de Paris semble avoir été riche et prospère, à ce point que Rigord a pu écrire qu'ils possédaient la moitié des maisons de Paris. On ne note point d'animosité à cette époque entre Juifs et Chrétiens. Le Juif était francisé, portant des sobriquets de chez nous, comme Boucherot, Bonnefoy, Bonamy, etc. Certains modifiaient leurs prénoms à la française; Isaac devint Haquin; Joseph, Jossé; Haïm, Vivant. Les Juifs étaient admis dans l'intimité des hauts prélats. Et certains, « baptisés » ou « converts », remplissaient aussitôt les fonctions de confiance d'officiaux de juges d'Église, d'intendants. On peut même dire que c'est de cette prospérité que naquirent leurs malheurs, de la haine chargée d'envie que la population porta toujours aux manieurs d'argent. Les Juifs, race pure, vivaient enfin parmi la société dans une consanguinité presque sans mélange. Ils étaient sous la protection directe du roi, sa propriété, constituant d'ailleurs l'un des gros revenus du domaine royal. Ils rapportaient près de neuf mille livres sous Louis VII, sans compter les contributions extraordinaires.

La tentation de presser sur cette éponge dut être bien forte. Elle était favorisée par tous ceux qui avaient intérêt à ne plus payer les charges de leurs emprunts, par le sentiment populaire enfin excité dans les sermons, comme dans les mystères, à maudire instinctivement le peuple de Juda qui laissa mettre le Christ sur la croix.

De cette animosité, aggravée par le fait que les Juifs avaient des domestiques chrétiens, des débiteurs dans toutes les classes de la société, bourgeois, nobles, travailleurs, on trouve, en 1144, une preuve évidente. Les Juifs de Paris furent soudain accusés de complicité dans le meurtre d'un enfant du nom de Richard. Le peuple pilla leurs maisons, et un certain nombre d'entre eux périt sur le bûcher. On colportait enfin que les Juifs de Paris avaient coutume d'égorger tous les ans, le jeudi saint, un enfant chrétien. Philippe-Auguste prêta une oreille d'autant plus attentive à cette fable qu'il se trouvait, en 1182, dans un extrême besoin d'argent. Les Juifs furent chassés cette année-là qu'on appela celle du « Jubilé ». Mais ils furent assez forts, et assez intelligents, pour monnayer leur rappel. C'est ainsi qu'ils revinrent à Paris en 1198.

Les Juifs ne retrouvèrent plus leur synagogue, donnée à l'évêque Maurice de Sully et convertie en église (c'était la Madeleine, dans la Cité), ni les quarante-deux maisons, antérieurement leurs propriétés, que Philippe-Auguste avait concédées aux drapiers et aux pelletiers moyennant un cens de cent soixante-treize livres. Ils occupèrent les quartiers dont ils avaient été chassés dans la Cité, se répandirent dans la Ville, suivant le déplacement du commerce : vers la Halle, les rues de la Poterie, de la Chausseterie, de Jean-de-Beauce, de la Cordonnerie, de la Halle-aux-blés. La rue de l'Ancienne-Juiverie dans la Cité était un vrai mellah, fermé aux deux bouts avec de grandes portes qui ne furent abattues que sous François Ier. Les plus riches des Juifs occupaient les deux côtés de cette rue marchande et passante, tenant au Petit-Pont et au Pont Notre-Dame. Un acte de Philippe-Auguste donne les noms des Juifs en 1204. Ils étaient au nombre de quarante originaires de France : Moyse de Sens, Salomon Crossus de Dourdan, Déodat de Verneuil, Déodat de Bray, Elias son frère, Joce Doain, Isaac de Gonesse, Fautinus de Pontoise, Benamta Catus de Mest, Ursellus de Mantes, Isaac l'Anglais de Gournay, Bandit de Senlis, Leo de Pierrefonds, Judas de Montlhéry, Bien li vienge d'Étampes, Morel de Yenville, Peret d'Orléans, Jacob de Falaise, Joce Daïhel d'Orléans, Leo de Saint-Césaire de Bourges, Vivant, gendre de Crescent, de Montargis, Leo Crossus de Melun, Morene de Chinon, Isaac de Perrière de Saumur, Samuel, son frère.

De Normandie : Lebrun, fils de Bonevie, de Rouen; Diex le sauve, d'Arques; Bonevie, de Caudebec; Abraham, de Montivilliers; Judas fils, de Longueville; Judas, son gendre; Dieu le croisse; Dortem, de Pont-Audemer; Jacob, de Bonneville-sur-Touques; Jacob, de Lisieux; Morel, de Falaise; Dex le croisse, de Caen; Josse Doan, David Tortipel, de Brionne, etc...

Vers 1204, une note des obligations déposées par plusieurs Juifs comme caution de leur résidence, mentionne leurs noms, la quotité exigée et le serment prêté par chacun sur le « roole » ou rouleau de la Loi. Ce sont : Jacob de Molinz, pour VIII$^{\times\times 1}$ livres; Segnore, XL; Diex le beneie, LX; Bonnevie de Hodenc, X; Hélias de Orbec, XXX; Samuel, L; Leo de Beu, XV; Dex aie et son frère, LX; David de Guidesores, XX; Vivant, XX; Ursellus, XX; Bonnevie jeune, XXX; Bele assez, XV. La plupart de ces noms se retrouveront dans le rôle des Juifs de Paris en 1296 et 1297, publié par J. Lœb.

Rentrés en France en 1198, les Juifs de Paris n'obtinrent plus la permission de demeurer dans la Cité, en la Vieille-Juiverie. Les uns se logèrent derrière le lieu où se trouvait le petit Saint-Antoine, les autres sur la Montagne Sainte-Geneviève, sur les terrains « en Gibard » et « en Laas » où ils eurent des écoles, un cimetière, une synagogue qui n'était qu'une maison comme les autres. La rue de la Harpe, qui longeait ces établissements, porta le nom de la Juiverie : *vicus Cithare in Judearia* (1257); *vicus qui dicitur vicus Judearia* (1262). L'école des Juifs se trouvait devant la maison à l'enseigne de la Harpe, qui donna son nom à la rue. Un vieux cimetière des Juifs se rencontre également dans cette voie.

D'autres Juifs s'abritèrent dans le cul-de-sac de la Tisseranderie, rue des Lombards, rue Quincampoix et rue des Jardins, anciennement des Billettes. Les plus pauvres, des artisans, s'établirent dans la Juiverie de Champeaux. Ils eurent deux synagogues et deux cimetières; l'une de ces synagogues était rue de la Tacherie, l'autre dans une tour de l'ancienne enceinte faisant partie du cloître de Saint-Jean en Grève, non loin du Pet au Diable. Un de leurs cimetières était rue Galande, un autre rue de la Harpe. Les Juifs avaient sur la

1. VIII$^{\times\times}$: huit fois vingt.

Seine un moulin pour leur usage, payant un cens aux religieux de Saint-Magloire.

Les stèles des cimetières du XIIIe siècle sont assez nombreuses : quarante-cinq sont conservées aujourd'hui à Cluny et trois à Carnavalet. Ces stèles nous révèlent les noms de personnages, hommes et femmes, dont nous retrouvons les noms dans les « tailles » de Paris : R. Yehi : « Que son âme soit dans le faisceau de la vie »; dame Belschath (Bel assez), « partie pour l'Eden »; Mervau (nom français), fils de Jacob; le vénérable R. Mardochée; Elhanan, fils de R. Juda; l'intègre R. Moïse Lévi, fils de Hayyn Lévi; dame Juvette, fille de R. Samuel; Bella, fille de Rabbi Oschaïa Hallevi. Au cimetière de la rue Pierre-Sarrazin reposent les Cohen, les Schemoul dont l'un « conduisit les écoles pendant des jours nombreux avec fidélité et partit pour le jardin d'Eden ».

On voudrait pouvoir mieux connaître les études que firent maîtres et élèves dans les écoles talmudiques du moyen âge. La loi, la « torah », fut en effet leur refuge; et aucune littérature n'est aussi riche que la rabbinique à cette époque.

En 1229, à l'époque où le concile de Toulouse défendit aux Chrétiens d'avoir en leur possession des livres hébreux de l'Ancien Testament, les Juifs comptaient une centaine d'écrivains qui avaient commenté la Bible et le Talmud. Cette littérature embrasse encore l'histoire naturelle, la médecine, l'astronomie et la grammaire. Ces écoles rabbiniques devaient ressembler aux écoles coraniques; les écoliers rythmaient, en balançant la tête, les syllabes sacrées. Aucun intérêt matériel ne guidait les maîtres, docteurs de la Loi, qui ne tiraient pas le plus petit profit de leur enseignement. Dans les familles, l'aîné était toujours consacré à la science. Il apprenait ses lettres à cinq ans, sur des tablettes enduites de miel qu'il était admis à lécher à la fin de la leçon. Ensuite on lui donnait le gâteau où sont gravés les versets, un œuf sur la coquille duquel on lisait d'autres versets. Une promenade sur le bord de la rivière récompensait parfois l'enfant de son application. Quand il savait lire, il apprenait à traduire la Bible en français; il y avait, à cet effet, de nombreux dictionnaires français et des grammaires hébraïques françaises. Après la traduction venait le commentaire, surtout celui du célèbre docteur

Schelomo Isahi de Troyes, appelé communément Raschi. Ce commentaire contient près de deux mille mots français. Les écoliers possédaient aussi des glossaires.

L'école était l'annexe de la synagogue; il y avait une classe pour dix élèves. A l'Académie talmudique, entretenue par une cotisation annuelle de douze deniers, les étudiants étaient nourris et logés. Le cycle scolaire durait sept ans.

Des hommes remarquables, dénombrés dans la *Gallia Judaica*, ont fleuri à Paris; Moïse, de Paris, qui commenta la Bible au XIIe siècle : c'est lui qui, au nom de la communauté calomniée, expliqua un jour au roi pourquoi, aux enterrements, les Juifs arrachaient de l'herbe pour la jeter sur les tombes, symbole de la résurrection; Jacob ben Simson, de Paris, qui écrivit sur le calendrier et avait de l'autorité comme rabbin; Elia ben Juda, de Paris, savant très estimé et pieux, compté parmi les « grands de France », et que ses coreligionnaires appelaient « notre maître le saint », ou « notre maître Elia »; Juda ben Isaac, appelé sire Léon de Paris, un des grands rabbins du moyen âge, le plus illustre « maître » qui dirigea l'école talmudique de Paris où il mourut en 1224, ayant commenté la Bible et formé de nombreux élèves. Baruk, savant bien connu à Paris; Isaac Cohen de Provins; Yehel ben Joseph, appelé sire Vives, originaire de Meaux, un élève de Juda sire Léon, à qui il succéda dans la chaire, dirigeant l'école renommée de Paris. Saint Louis l'estimait. Vers 1260, Yehel partit pour la Palestine et fut enterré à Saint-Jean d'Acre.

Les légendes qui entourent la vie de ce savant le montrent ayant fabriqué, grâce à la connaissance de la Kabbale, une lampe qui, allumée le vendredi soir, brûlait toute la semaine sans huile dans son cabinet de travail. De plus, pour éloigner les curieux, il aurait construit une serrure qui faisait descendre dans la terre quiconque essayait de l'ouvrir. Le roi, curieux, se rendit dans la demeure de Yehel. Ayant touché la serrure, il s'enfonça dans le sol. Mais Yehel le reconnut, le délivra, le fit entrer dans sa maison, lui expliqua le mécanisme de la lampe, qui était alimentée par une substance inconnue en ce temps (on songe à quelque pile électrique). Le roi le combla d'honneurs; mais les courtisans, pour exciter contre lui le

roi, lui dirent que Yehel ne boirait pas le vin que lui-même aurait touché. Saint Louis éprouva Yehel qui s'en tira habilement : il n'accepta pas la coupe, mais but à l'aiguière où le roi venait de se laver les mains : « Tu vois, ô roi, que je ne considère pas comme impur ce que tu as touché, mais je ne bois pas de vin.»

Yehel discuta avec un moine qui soutenait contre lui une controverse. Il fut le principal défenseur des Juifs. Mais l'affaire tourna mal. La commission d'enquête condamna le Talmud aux flammes, malgré l'intervention de Gautier Corut, archevêque de Sens. Quelques années plus tard, on brûla dans les rues de Paris vingt-quatre charretées de livres juifs, comme on brûla au XVIe siècle des monceaux de bibles protestantes. La situation du savant kabbaliste ne fit qu'empirer après cette controverse. Le fils de Yehel fut jeté en prison. Le père et le fils durent émigrer, en 1260. Ce fut la fin de la science talmudique à Paris. Le Livre de la taille (1296-7) cite encore Abraham le mestre, et Baree le mestre, qui sont des rabbins. Le même document nous donne les noms de quelques médecins : Copin le mire, Lyon Dacre, mire, Moïse le mire, et même un nom de femme, Sara la mirgesse, c'est-à-dire la femme médecin.

Le catholicisme entreprit, au XIIIe siècle, une offensive vigoureuse contre les Juifs. L'Église voyait en eux le grand obstacle à l'unité morale, un ferment d'incrédulité. Les statuts des Juifs, en 1218, avaient bien été précisés par Philippe-Auguste, et le maximum du taux du prêt à intérêt fixé à deux deniers pour livre. Mais on voit aussi que, dans le diocèse de Paris, les Juifs portent, comme les Sarrasins en Occident, un signe d'infamie, une roue en général de couleur jaune sur la poitrine. Cette roue devait être très apparente. Ce signe, dont la vente était affermée, constituait une des ressources du Trésor.

L'ordonnance rendue par Saint Louis, en 1254, fut très rigoureuse aux Juifs. Elle leur interdisait leur principale industrie, l'usure, c'est-à-dire la banque, et leur enjoignait de pourvoir à leur subsistance du seul travail de leurs mains. Le Talmud et leurs autres livres devaient être brûlés. D'un autre côté, le pieux roi n'épargna rien pour leur conversion,

faisant baptiser leurs enfants dont il était le parrain, adoptant des orphelins, assignant aux convertis sur son domaine des revenus dont nous avons la trace dans les comptes (*baptisati, conversi*). Philippe III le Hardi trouva le signe distinctif de la roue insuffisant. En 1271, il ajouta les cornes qui devaient être attachées à leurs bonnets (c'est à ce signe que nous distinguons les Juifs dans les miniatures contemporaines); et il leur défendit (1274) le bain dans les rivières où se baignaient les Chrétiens, de leur servir de médecins, de toucher aux vivres dans les marchés à moins de les acheter, les obligeant d'observer le carême, leur interdisant d'avoir plus d'une synagogue et d'un cimetière dans chaque diocèse, de prendre des nourrices chrétiennes à leur service.

Ce que sont alors les Juifs? Un revenu royal qu'administre à Paris Me Jean Poinlasne, clerc du roi; quelques années plus tard, un autre clerc du roi, Daniel le Breton, a dans ses attributs les Juifs de Paris et ceux de la Prévôté, ceux du Vexin, d'une partie de la Normandie, et ceux que Philippe le Bel avait achetés à son frère. Les clercs font la fameuse recette des roues : *de roellis judeorum parisensium.*

En 1290, le « miracle » de la rue des Billettes, l'hostie sanglante profanée par le Juif de la rue des Jardins, met en émoi tout Paris. Le 22 juillet 1306, tous les Juifs de France sont bannis par ordre de Philippe le Bel. Ils devaient évacuer le royaume dans le délai d'un mois, en abandonnant leurs biens vendus au profit du Trésor royal. Le roi donna à son cocher la synagogue de la Tacherie, où ils chantaient parfois d'une manière si bruyante qu'on devait les mettre à l'amende. Les émigrants ne pouvaient emporter que leurs vêtements et douze sous tournois par tête.

Cette expulsion amena une perturbation économique profonde dont profitèrent seulement les banquiers lombards et les Cahorsins de chez nous; ils firent à leurs clients des conditions plus dures encore. L'expulsion des Juifs avait été une mauvaise affaire. La vente de leurs biens fut loin de représenter le capital correspondant au revenu que le roi perdit. Moins de dix ans après, en 1315, les Juifs étaient rappelés en France, autorisés à résider dans les localités qu'ils

habitaient auparavant; les débris de leurs propriétés et leurs créances, dont les deux tiers devaient revenir au roi, leur furent restitués. Ils revinrent en assez grand nombre et retrouvèrent, en somme, leurs privilèges. L'histoire de ces rappels et de ces exils est aussi odieuse que fastidieuse : elle n'indique guère que l'état dans lequel se trouvait la trésorerie. Ainsi, en 1322, Philippe V le Long frappa les communautés juives d'une amende de cent cinquante mille livres et les renvoya en exil.

Il est curieux de voir dans quelle mesure les Juifs furent protégés par cet homme si intelligent que fut Charles V. Dauphin, il avait rappelé les Juifs en 1359 et, pour les attirer, leur accorda des privilèges, fixant seulement le droit de prêter au maximum de deux deniers par livre et par semaine; il leur concéda le libre exercice de leur religion, y compris les études talmudiques, autorisant la juridiction civile et pénale des rabbins. Leur signe distinctif fut dès lors porté au-dessus de la ceinture. Le roi Jean, besogneux, confirma cette ordonnance, mais en élevant les droits reçus. Chaque Juif qui rentra en France paya quatorze florins de Florence pour lui et sa femme, et un florin pour ses enfants. Les Juifs étaient soumis à une redevance de sept florins par an, mais quittes de tous autres impôts, et mis sous la protection du comte d'Étampes. Ce contrat valait pour une durée de vingt ans. Il fut exécuté avec fermeté. Et quand les chrétiens débiteurs ne voulaient pas payer les Juifs, on voyait le comte d'Étampes intervenir au Parlement en leur faveur. La rouelle elle-même n'était qu'un prétexte à plaisanterie, par quoi les bons compagnons se faisaient payer un verre de vin.

Groupés dans le quartier Saint-Antoine, le quartier royal, non loin de l'hôtel Saint-Paul, les Juifs respirèrent. Hugues Aubriot, le grand prévôt de Paris, à la poigne rude, le maître de la ville, les protégeait; ses ennemis l'accuseront plus tard d'avoir eu pour maîtresse deux belles juives. C'est un fait qu'il poursuivit justement ceux qui avaient pris l'habitude facile de les dépouiller, sur les routes ou autrement; Hugues Aubriot mit la maréchaussée au service d'un « usurier » pour l'aider à retrouver sa créance. Et il n'épargnait pas sur ce chapitre un noble.

On vit alors Matatia ben Joseph, savant très estimé, occuper les fonctions de grand-rabbin de Paris entre 1360-1385. Charles V le nomma à ce poste en l'exemptant de la roue. Il créa une nouvelle école et ordonna huit rabbins. Yohanan succéda à Matatia comme directeur des études talmudiques.

L'opinion publique demeurait cependant agressive à Paris contre les Juifs; et leurs ennemis furent sur le point d'obtenir un nouvel arrêt d'expulsion. Mais le roi s'y opposa. On sait encore que le médecin de Charles V était juif. Quand un Israélite de Castille témoigna du désir de recevoir le baptême, en 1377, le roi lui servit de parrain et lui donna son prénom de Charles.

Charles V fut cependant aux prises avec de grandes difficultés financières. Il aurait pu expulser les Juifs et confisquer leurs biens. Au lieu de cela, il confirma leurs privilèges. Et la seule condition qu'il y mit fut qu'ils payeraient quinze cents francs pour la réfection de la tour du Pont de Saint-Cloud. En 1372 il donna à la communauté une autre marque de sympathie. Charles V, grand amateur de livres et de curiosités, conservait au trésor des Chartes, à la Sainte-Chapelle, un certain nombre de manuscrits de différentes parties de la Bible (cette Bible qu'il a fait mettre en français) écrite en langue hébraïque ou chaldaïque. Il en forma trois lots : le premier (15 manuscrits) fut restitué à la colonie juive de Paris en la personne de « Menecier » (Manassès), le personnage le plus considérable de cette communauté; le second (4 articles) fut déposé à la librairie du Louvre; et le troisième, comprenant des ouvrages de médecine, fut donné à Me Thomas de Pisan, son « astronome », le père de la charmante Christine de Pisan dont les jolis bavardages nous font retrouver la physionomie du roi sage.

La mort de Charles V livra sans défense les Juifs aux attaques de leurs ennemis (1380). Le prévôt de Paris lui-même, Hugues Aubriot, eut à répondre devant un tribunal d'Église, à Notre-Dame, « d'avoir eu compaignie aux Juifs charnelment ». Il faisait amende honorable sur le parvis. On accusait les Juifs d'avoir outrepassé leurs privilèges, de prêter à un taux supérieur à l'intérêt légal. Charles VI, assailli de pétitions contre eux, prononça leur arrêt d'exil

(17 septembre 1394), leur laissant un délai de six semaines pour faire rentrer leurs créances. Puis des officiers royaux les accompagnèrent jusqu'aux frontières. Cette troisième proscription des Juifs de France fut définitive et générale.

Mais le symbole que le rabbin de Paris expliquait au roi de France, au XIIe siècle, était véridique : les herbes et la terre jetées sur la tombe du Juif préfiguraient sa résurrection. Comme il est curieux de penser qu'au XVIIIe siècle, les Juifs, au nombre de quelques centaines, ont fait retour dans Paris, exactement aux mêmes endroits d'où ils avaient été chassés. C'est là un exemple de fidélité inconcevable. Et l'on peut se demander si ce ne sont pas les mêmes qui réapparurent en ces jours dans Paris qui vit leur berceau. Souvent, quand je sortais des Archives Nationales, je me suis posé cette question, errant dans la rue des Rosiers.

Ce vieux marchand de hardes, au visage usé par les siècles, cette vierge de cire aux yeux noirs, qui passent dans l'ombre, étaient-ils les plus vieux habitants de Paris?

***

Les Lombards ne doivent pas être confondus avec les Juifs bien qu'ils aient exercé les mêmes métiers, l'usure et la banque, qu'ils aient eu les mêmes profits. Certains textes, d'ailleurs, comme l'interdiction faite par le prévôt de Paris en 1275 aux fileuses de soie de mettre en gage la soie écrue ou teinte que leur confiaient les merciers, visent aussi bien les Lombards que les Juifs. Toutefois, si les rois ont poursuivi parfois les Lombards pour leur extorquer de fortes sommes, jamais ces derniers n'ont vu les populations soulevées contre eux. C'est qu'ils étaient chrétiens, qu'ils formaient une puissance internationale très unie, qu'ils avaient été les banquiers des Croisés. Enfin, ils étaient protégés par leur pieuse image du saint Voult, le Christ enjuponné peint par l'élève de saint Luc. Le Lombard, c'est l'Italien, avec ses défauts, sa violence, mais aussi son esprit de famille et tout son génie de la combinaison et de la politique. Il n'est ni un maudit, ni un pur comme le Juif craignant

la souillure; le Lombard ne touche pas à la Kabbale et au Talmud, ni à la science ni à ses mystères. On ne peut pas mêler les Lombards à de sottes histoires d'enfant martyrisé, à des profanations d'hostie. Ils se bornent à prendre l'argent, et parfois les filles. Les Lombards ont d'autres moyens que les Juifs, avec leurs flottes de la Méditerranée. Biche et Mouche, les financiers de Philippe le Bel, ont pu être considérés justement par Renan comme les précurseurs de ces légions d'Italiens, « consommés dans l'art de gouverner qui, au XVIe et au XVIIe siècle, furent les agents de la politique et de l'administration française ».

L'opinion populaire, celle qui se traduit par des mots et non par des actes cruels, comme pour les Juifs, ne les a cependant pas épargnés. Couards, gros et enflés, tels ils apparaissent dans les chansons de geste. On lit dans *Ogier le Danois* :

> Oiez, dist l'autre, du glouton parjuré!
> Lombard ressemble, tant est gros et enflés...

Ou dans les *Enfances Vivien* :

> Bien est honniz qui en Lombard se fie.

« La pitié de Lombart » est un proverbe qu'il faut entendre par antiphrase. Et quand nous parcourons les registres des justices locales de Paris, nous trouvons souvent la trace de leurs violences et de leurs luxures.

Le rôle des vieux changeurs, des antiques prêteurs, n'est pas en somme bien différent de celui des Juifs. Ils ont été des intermédiaires, eux aussi, entre l'Orient et l'Occident, mais sur le seul plan commercial. Ils n'ont pas inventé la lettre de change, mais élargi le crédit. Ils se sont appuyés sur leurs places et leurs flottes de Venise et de Gênes. Surtout ils ont été des exportateurs de drap d'or. Philippe-Auguste les protège; mais Saint Louis les pourchasse comme les Cahorsins (1258-1268). Sans doute, il ne s'agit là que d'usuriers, pris en flagrant délit. Car dans le Livre de la taille de Paris, ils sont considérés comme des bourgeois : les Juifs, troupeau du roi, n'y figurent pas.

Partisans souvent chassés de chez eux par les luttes politiques des cités, les Lombards sont restés fidèles à leur langue; nous leur devons les mots : agio, cambiste, bilan, usance,

banque, alloy, escharceté, essai, *monte* qui signifie banque, et dont nous avons fait Mont-de-Piété, *Monte di pietà.*

L'Italien est un homme de haute civilisation et de race. Les Lombards entrèrent avec facilité dans la famille française. On ne les distingue même plus à leur nom. Les Perruzi sont les Perruches, les Boccaci les Boucachin, les Frescobaldi les Frequambauz, les Anguissola les Angoissoles, les Scoti les Escoz, les Bardi les Bordes, les Spini les Delépine, les Scali les de l'Escale, les Borrini les Bourrins, les Riccardi les Richards, les Pulci les Puces. A la fin du XIIIe siècle, le Lombard le plus riche de Paris était Gandolfo de Arcelli, dont nous avons fait Gandouffle d'Arcelles qui prêta à toute la cour et dont le testament (1308) est celui d'un homme noble.

Biccio, dont nous avons fait Biche, d'origine florentine, et Muschiatto, dont nous avons fait Mouche ou Mouchet, ont été les monnayeurs et les ministres des finances très avertis de Philippe le Bel, qui ne fit point de fausse monnaie, en dépit du vers de Dante; il se contenta d'abaisser ou d'élever la valeur nominale de l'argent. Mouche était d'ailleurs assez sage pour conseiller non pas la « faible monnaie », mais « la bonne ».

Faut-il rappeler que le père de l'auteur du *Décaméron*, Boccacio de Chillino de Bonajuto, de la compagnie des Bardi (un Boucachin demeurait déjà à Paris en 1293, paroisse Saint-Jacques-la-Boucherie), au cours d'un voyage qu'il fit à Paris en 1310, entra en relations avec une Française qui devait donner le jour à Boccace en 1313? C'est à Boccace que l'on doit l'inoubliable portrait « des chiens de Lombards » : Musciato Francesi et son compère Ciaperello da Prato, le notaire faussaire, menteur, inverti, escroc qui, tombé malade, se confessa comme un petit saint et sur le tombeau duquel s'opérèrent des miracles. Une tour du Louvre, où l'on conservait les joyaux, a conservé le nom de Bische-Mouche. Les Casinelli sont devenus les nobles Cassinel, des chevaliers, et leurs filles furent des maîtresses royales.

A Paris, dans les dernières années du XIIIe siècle, les Lombards demeuraient dans la paroisse Saint-Germain-l'Auxerrois, au cloître Sainte-Opportune. Ils remplissaient surtout, dans la paroisse Saint-Jacques, les rues de la Vieille-Monnaie, de la Buffeterie; dans la paroisse Saint-Merry où les Génois et les

Vénitiens demeuraient dans la maison de Rogier Boel; d'autres dans la paroisse Saint-Jean, Saint-Gervais ou la vieille rue du Temple; d'autres encore dans la Cité, rue de la Calandre, ou bien au port Notre-Dame, où Simon Spinel tenait la « boîte » au Petit-Pont. Les Italiens devaient donner leur nom à la rue des Lombards.

Tous n'étaient pas changeurs, ni drapiers, ni cambistes, ni maltôtiers, ni monnayeurs. On voit parmi eux des armuriers, des chaussetiers, des pelletiers, des gens tenant un hôtel, des taverniers, des épiciers, des marchands de chevaux. On trouve même, en 1313, un arracheur de dents. Certains étaient des gens de service. Car les changeurs du Grand-Pont demeureront des gens de chez nous, les Gentien, les Barbette, les Arrode surtout, les Copin, les Brichart, les Marcel. On ne trouve pas un Italien sur les trente-deux tables. Ces tables étaient recouvertes d'un drap, sur lequel on traçait un échiquier à la craie, comprenant des carrés de centaines, de vingtaines, de livres, de sous, de deniers, permettant les additions à qui ne savait ni lire ni compter. Les jetons étaient les marques servant à ces opérations. Elles reproduisaient les armes ou monogrammes de la famille ou de la ville du changeur.

Ainsi sous le titre de Lombards on a désigné les nombreux Italiens établis en France pour y faire commerce (Astesans, Florentins, Génois, Lucquois, Milanais, Placentins, Siennois).

Mais la colonie italienne établie à Paris paraît surtout avoir été une colonie de Lucques, comme l'a montré M. Léon Mirot. Lucques était un centre important de fabrication d'étoffes de luxe : satin, velours, taffetas, tissus d'or et de soie. Les Lucquois s'introduisirent en France par la Provence, où on les trouve installés à Marseille, dès 1270. Ils passèrent de là en Languedoc, fréquentèrent les foires de Champagne, eurent une maison à Provins. Ils unissaient au commerce des draps de luxe celui des fils d'or, spécialité de leur industrie, et la pratique bancaire, générale chez les Italiens de cette époque. Les Lucquois étaient changeurs, « manieurs et prêteurs d'argent ». Banquiers des rois d'Angleterre, on les trouvait naturellement dans les Flandres où leurs comptoirs prirent un grand développement, à la suite de la décadence des foires de Champagne. Ils paraissent avoir formé une famille unie,

se retrouvant dans l'adoration de l'image byzantine du crucifix.

Les Lucquois étaient fixés à Paris avant la fin du XIIIe siècle. Betin Cassinel, le plus marquant d'entre eux, habitait à Paris dans la Cité et fut inhumé à Lagny-sur-Marne, attestant ainsi les relations des Lucquois avec les foires de Champagne. Les registres des tailles de 1296, 1298, 1300 et 1304, les montrent dans le quartier Saint-Merry. L'insécurité et la ruine des campagnes, le luxe de la cour pendant la guerre de Cent ans, les ont fixés dans les villes, et particulièrement à Paris. Marchands italiens et milanais forment une communauté analogue à celle de Bruges. Elle a, dans l'église du Saint-Sépulcre, rue Saint-Denis, son culte du saint Voult, en 1328. Le centre du groupement italien est assez compact pour faire rebaptiser la rue de la Buffeterie, qui prit le nom, à la fin du XIIIe siècle, de rue des Lombards; leur centre fut surtout la rue de la Vieille-Monnaie, un vrai fief lucquois. On y voit les Belloni (Bellon) fondateurs de la chapelle, les Isbarre, les Spifame, les Cassinel, les Raponde. Certains obtiendront des lettres de naturalisation, brigueront les offices de finances, posséderont dans le quartier de magnifiques hôtels.

Leurs affaires bancaires avaient prospéré autour de grands aventuriers comme Louis d'Orléans. L'assassinat de ce prince, le 23 novembre 1407, amena leur écroulement, les jeta dans la lutte des partis, les uns ayant joué sur la fortune de la maison d'Orléans et des Armagnacs, les autres sur la puissance du duc de Bourgogne. Beaucoup désertèrent Paris, passèrent dans les Flandres, regagnèrent Florence ou Lucques. Et bientôt on perdit jusqu'à leur souvenir, attesté aujourd'hui seulement par le nom de la rue des Lombards. D'autres, enfin, se fondirent dans la communauté française.

On a pu retracer, dans le détail, l'histoire des Isbarre, les monnayeurs royaux.

Augustin Isbarre, maître de la Monnaie de Paris, en 1397, était le grand prêteur de la cour, vendeur d'orfèvrerie, de perles, gros propriétaire foncier du quartier des Lombards. Isbarre prit le parti de Bourgogne et dut quitter Paris à la rentrée des Armagnacs pour gagner les Flandres. Il y revint, plus puissant que jamais, en 1418, affermant la plupart des monnaies de France et celle de Tournai avec quelques associés,

marchands du royaume. Il devait mourir, après bien des aventures, en 1425.

Dine Raponde, marchand de draps de soie, de tapisseries, de joyaux, de pierreries, banquier, fournisseur d'armes et d'armées, diplomate, fut un véritable ministre des finances de Philippe le Hardi et de Jean sans Peur. La société a son siège principal à Bruges; mais Dine Raponde aura le plus bel hôtel de Paris. Il est le grand fournisseur de la cour pour les pièces de satin. Il a prêté sur les joyaux de la couronne, à Charles V comme à Charles VI, au duc de Berry comme au duc d'Anjou, aux La Trémoille. Philippe le Hardi a fait de lui son banquier, son agent financier et politique à Bruges. Dine Raponde achète pour son patron des manuscrits, s'occupe de trouver les fonds de la rançon du comte de Nevers, prisonnier à Nicopolis, surveille les travaux des châteaux de la Flandre et de l'Écluse. Il revint, sur son vieil âge, à Paris dans son bel hôtel de la rue de la Vieille-Monnaie, à l'*Image Sainte-Catherine*, où il rédigea son testament, le 24 février 1413. Il avait demandé pour lieu de sa sépulture la chapelle Sainte-Anne dans l'église des Augustins, et d'être revêtu, après sa mort, du froc de l'ordre. Mais toujours sur les routes, Dine Raponde devait mourir à Bruges, où il fut enterré à la chapelle de Saint-Voult (1er février 1415). Jean sans Peur voulut conserver le souvenir du serviteur qui l'avait arraché à la captivité, et peut-être à la mort. Dans la Sainte-Chapelle de Dijon, une statue de pierre fut érigée entre la chaire et le jubé. On y voyait en prières, devant la Vierge, le Lucquois Dine Raponde. Figure énergique et rongée de soucis, drapé dans la grande robe du marchand, il joint ses fortes mains qui ont brassé tant de choses, tandis que la lourde escarcelle pend à sa ceinture. Son hôtel de Paris passa par la suite aux Cenami, une autre dynastie de bannis lucquois, venus de Venise, qui, eux, se fondront dans la communauté française.

PIERRE CHAMPION

LES PROBLÈMES DU RAIL

On croit volontiers que le problème des chemins de fer est un legs encombrant du passé. Un train qui passe crachant une poussière noire qui salit le paysage; le souvenir des compartiments d'autrefois où l'on poussait des bouillottes qui fuyaient, à la lueur d'une lampe à huile qui suintait; l'image du passage à niveau sur lequel veille une gardienne qui tient un petit drapeau rouge, entre un pot d'hortensias et la lessive qui sèche : tout cela compose un tableau aux couleurs passablement démodées. L'esprit juge qu'il ne saurait être moderne s'il n'adhérait perpétuellement à des formules nouvelles. L'automobile, avec ses lignes si bien adaptées à notre goût, et l'élan silencieux de sa course, l'avion s'enfuyant dans l'air pur et glissant vertigineusement dans le monde imaginaire qui s'affranchit des lois physiques, séduisent invinciblement l'imagination, et achèvent de conférer par contraste au chemin de fer ces mêmes caractéristiques vieillottes que nous présentent les imprimés de petite vitesse sur leur papier comiquement jauni ou, ce qui est bien plus grave, cette sorte de discrédit que les intelligences novatrices attachent à l'obligation de chemin de fer ou à la rente, formes également surannées, d'après elles, d'une époque financière qui devait périr et qui, en fait, s'écroule.

Rien n'est plus faux qu'une impression de cette sorte. Le moindre examen de la question montre, en effet, que le chemin de fer reste ce qu'il a été, c'est-à-dire un instrument remarquable, du point de vue scientifique et du point de vue éco-

nomique, et qu'il est susceptible de fournir à notre époque des services égaux, sinon supérieurs, à ceux que l'on attendait de lui lors de son invention. Mais pour arriver à cette constatation, et pour savoir l'assimiler jusqu'à en faire une conviction, il faut se débarrasser de l'habitude primesautière de l'intelligence suivant laquelle la forme naturelle du progrès serait que : « Ceci tuera cela. » Si l'on veut bien rejeter cet a priorisme qui fait de l'histoire une suite discontinue, et accepter, au contraire, de voir dans toute démarche nouvelle du monde le développement de forces antérieures qui se trouvent non pas contredites mais dirigées de façon nouvelle, on cessera de pratiquer cette systématisation des dilemmes dans lesquels on enferme et on étouffe notre civilisation.

D'un point de vue étroit, les problèmes soulevés par l'industrie ferroviaire sont un exemple lumineux des mutations successives intervenues dans l'économie publique depuis quelques années, et des réactions diverses qu'elles ont déterminées.

***

Les chemins de fer français sont en déficit, et la trésorerie publique apparaît comme incapable de supporter ce déficit puisqu'elle plie déjà sous le faix des charges directes qu'elle a assumées.

En fait, le déficit est très ancien, et il est presque congénital puisque, pendant les vingt-quatre années 1890-1913, quatorze années se sont soldées par une perte représentant au total 664 millions de francs et 10 par des excédents représentant au total 195 millions. Mais le déséquilibre s'est aggravé. Le déficit de 1930 a atteint 1 800 millions, celui de 1931 3 100 millions; et celui de 1932 s'est élevé jusqu'à 4 milliards. Le déficit actuel du fonds commun, lequel prend la charge des insuffisances de recettes de même qu'il est alimenté par les bénéfices quand il y en a, avoisine 9 milliards. La situation est incontestablement sérieuse et représente un danger évident pour les finances publiques. Mais de là à conclure que la vie financière des chemins de fer est elle-même impossible à équilibrer, il y a un abîme, ainsi que le montre l'examen général des comptes.

Les dépenses totales des cinq grandes Compagnies françaises en 1930 se sont ainsi réparties :

Personnel.	44,30	p. 100
Prélèvements fiscaux.	14,50	—
Entretien du matériel et de la voie.	14	—
Intérêts et amortissement du capital.	13,40	—
Combustible	8	—
Autres dépenses d'exploitation. .	5,80	—
	100	—

Trois constatations capitales situent le problème financier : les dépenses de beaucoup les plus lourdes sont celles du personnel, c'est-à-dire celles qui, dans l'état actuel de la législation et des mœurs politiques, sont les plus difficilement adaptables à l'intensité et à la valeur du trafic. — L'État prélève une redevance qui (sans compter les divers services que les Réseaux doivent lui rendre gratuitement) est à elle seule supérieure à *toutes* les dépenses d'exploitation, et qui dépasse, en particulier de 75 p. 100 les dépenses de combustibles. — Au contraire, les charges financières, que l'on croit êtres si lourdes, ne représentent qu'une somme faible, si l'on songe à la masse des capitaux qui ont dû être investis, c'est-à-dire empruntés.

Le capital-actions des Réseaux français est de 1,4 milliard et le capital-obligations de 72 milliards en capital nominal, pour un capital réalisé de 60 milliards. Ces sommes sont d'ailleurs très inférieures aux dépenses qu'elles ont permises, car une large partie représente des francs-or d'avant-guerre. En 1913, la charge financière annuelle des Réseaux s'élevait à 823 millions. En 1930, après dix-sept ans de travaux, d'extension et de reconstruction des pays dévastés, les charges n'atteignent plus que 594 millions de francs-or, c'est-à-dire qu'elles sont en diminution de 28 p. 100. Tel est l'extraordinaire résultat de la dévaluation du franc, et de la ruine infligée aux porteurs d'actions ou d'obligations de chemins de fer émises avant la guerre. Sans la dévalorisation du franc, c'est-à-dire sans l'expropriation gratuite des véritables propriétaires des chemins de fer, le problème actuel serait incomparablement plus difficile à résoudre. Il se rapprocherait alors de ce problème industriel, aussi général dans sa portée qu'il est communément ignoré, qu'est l'amortissement de

capitaux qui survivent fictivement à leur période d'utilisation économique.

La circonstance financière suivant laquelle on dispose de quatre-vingt-dix-neuf ans pour amortir une obligation de cinq cents francs, ne présente, en effet, aucun rapport avec la circonstance économique qui fait que la richesse créée au moyen de ces cinq cents francs est utilisable pendant dix ans ou pendant soixante ans. Les concessions très longues qui ont été accordées aux chemins de fer ont invinciblement créé l'illusion que l'on disposait de cette même période de temps pour amortir les investissements que l'on était conduit à faire. On ne prévoyait pas alors le bouillonnement d'inventions qui allaient transformer les conditions matérielles de la vie, par la découverte et l'utilisation de forces naturelles insoupçonnées. Enfin on ne peut négliger le fait qu'une partie des emprunts qu'il faut rémunérer a été destinée non à développer l'outillage ferroviaire, mais *à combler le déficit.* C'est là qu'on saisit sur le vif les dangers mortels d'une politique de facilité. Au rythme du déficit de 1932, il ne faudrait que huit ans pour écraser les chemins de fer d'une dette nouvelle représentant *la moitié* de tous les emprunts ayant permis la construction de tous les Réseaux français. Si quatre-vingts ans d'équipement ont coûté 100 (chiffre minoré par la dévaluation du franc), huit années de déficit comme 1932 coûtent 50.

Avec un siècle de recul, nous n'hésitons pas à penser, contrairement à l'opinion commune, que la relative conservation de leur utilité pour des investissements aussi anciens que ceux des chemins de fer, est une chance extraordinaire et rare. A voir l'usure précipitée de presque tous les capitaux dont nous disposons, on ne peut qu'être heureusement surpris de la pérennité partielle du capital-chemins de fer, en se félicitant que l'optimisme inconscient de ceux qui leur attribuaient une durée séculaire, n'ait pas été trop violemment démenti par les événements.

D'autre part, si les amortissements effectués sur un rythme aussi lent n'ont pas été trop largement inférieurs à ce qu'ils eussent dû être, cette insuffisance elle-même a été plus que compensée par l'événement extérieur et imprévisible qu'a représenté la chute du franc : par cette opération, que l'on

voudrait pouvoir dire transcendante au processus normal de l'économie, si elle ne se généralisait d'une façon inquiétante, le lourd capital des chemins de fer a été à ce point épongé que les charges des Réseaux, étendus et modernisés, de 1930 sont finalement très inférieures aux charges des Réseaux d'avant-guerre, et ne représentent plus qu'une part minime dans l'ensemble des dépenses nécessitées par l'exploitation des chemins de fer. Il y a là une illustration remarquable de cette vaste opération d'absorption de richesses par laquelle l'étatisme démocratique se greffe sur le capitalisme productif, pour s'emparer directement ou indirectement des apports de l'épargne et les transférer à la collectivité.

La relative faiblesse des véritables dépenses d'exploitation (matériel, combustible et voies) est d'autant plus remarquable qu'elle est concomitante à une gestion technique en perpétuel progrès qui est tout à l'honneur de l'organisation française.

Les statistiques établies à titre d'exemple par le Réseau de l'État[1], montrent que le gain de temps obtenu de 1920 à 1932 représente, au minimum, 24 p. 100 et dépasse souvent 40 p. 100. Le pourcentage des trains ayant un retard supérieur à quinze minutes a baissé de 9,4 p. 100 à 3,5 p. 100. — Le nombre de voyageurs tués par accidents s'est abaissé de 13 personnes pendant la période 1921-1924, à 5 pendant la période 1925-1928, et à 3,5 pour la période 1929-1932.

De pareilles comparaisons peuvent être établies dans tous les domaines et elles sont presque toujours favorables aux Réseaux français comparés aux Réseaux étrangers. La préoccupation d'être objectif ne doit pas nous pousser à croire que les chemins de fer français sont moins bien gérés que ceux de nos voisins, alors que, matériellement et financièrement, il en est tout autrement.

L'élévation considérable des charges du personnel attire l'attention sur le problème central des chemins de fer fran-

1. On doit avoir dans l'éloge la même liberté que l'on revendique dans la critique. C'est pourquoi il nous est particulièrement agréable de signaler les remarquables travaux de M. Dautry, auxquels nous nous sommes permis de faire de nombreux emprunts. L'unanimité est faite pour reconnaître les qualités de ce chef, qui sait aussi bien comprendre que commander.

çais. Les agents sont nombreux parce que le Réseau est serré, et parce que les gares sont voisines. C'est la France qui possède les lignes les plus longues au regard de sa population. C'est ainsi qu'il y a en France 990 habitants pour 1 kilomètre de voie ferrée, alors qu'il y en a, en Allemagne, 1 280; 1 480 en Angleterre et 1 600 en Italie. La densité de la population intervient évidemment pour expliquer ces écarts, mais il n'en ressort pas moins que la France exploite un Réseau dont ce qu'on peut appeler la densité démographique est inférieure à celle des autres grands pays.

La construction du Réseau français s'est faite en deux étapes. En 1883, toutes les voies de grande communication étaient en service; la longueur des voies ferrées atteignait 26 000 kilomètres. Il se trouve que ce Réseau répondrait à tous les besoins ferroviaires que nous distinguons à l'heure actuelle en France. Malheureusement, entre 1880 et 1913, le programme Freycinet a porté sur 13 000 kilomètres nouveaux, en même temps que l'on construisait un Réseau d'intérêt local qui dépasse lui-même 20 000 kilomètres. Au total, dans les 60 000 kilomètres actuels, moins de la moitié suffit à constituer l'innervation générale de la France, tout le reste étant de construction relativement récente. Une des malchances des chemins de fer est que l'automobile ait été inventée quinze ans trop tard, c'est-à-dire que l'on ait plus que doublé la densité des voies ferrées juste quelques années avant la découverte qui allait précisément rendre inutile cette expansion, laquelle ne constitue désormais qu'un poids mort qui alourdit l'essentiel du réseau ferré français.

Personne ne peut pronostiquer l'avenir. Les hommes s'efforcent, et les événements résolvent. Sans l'automobile, *tout* le réseau français actuel serait une richesse, c'est-à-dire un capital au sens rigoureux de ce terme. Étant donné les facilités de communication données par le moteur à explosion, plus de la moitié du réseau français a cessé d'être un capital; il représente une richesse plus ou moins inerte, dont il est paradoxal d'imaginer qu'elle soit rentable. Il conviendrait, au contraire, d'admirer que la structure du réseau vivant soit assez forte pour permettre l'équilibre approximatif d'un ensemble dans lequel près de la moitié est morte.

***

Tandis que le chemin de fer avait au début un monopole de droit et encore plus de fait, la situation s'est transformée par le développement de la batellerie, puis de l'automobile, et enfin de l'aviation. Cette concurrence nouvelle est venue aggraver les difficultés financières tenant à la gestion propre des chemins de fer et aujourd'hui on croit que le premier est condamné au bénéfice des seconds.

Pour que cette opinion paraisse vraisemblable *a priori*, il faudrait que les services rendus par le chemin de fer soient de moins en moins appréciés, c'est-à-dire qu'il y ait un déplacement important au bénéfice des modes de transport nouveaux. Il est assez remarquable, au contraire, de constater d'une part l'importance proportionnelle très faible des transports autres que ferroviaires, et, d'autre part, la relative fixité des premiers. De 1913 à 1930, le nombre des voyageurs transportés par les trains français s'est accru de 47 p. 100; le tonnage transporté en petite vitesse augmentait de 53 p. 100; et l'accroissement atteignait 158 p. 100 pour le poids des marchandises en grande vitesse. Tels sont les chiffres qui contredisent l'opinion simpliste selon laquelle le chemin de fer serait un outil définitivement désuet.

En 1930, les transports se sont répartis comme suit :

	Voyageurs.	Marchandises.
	—	—
Chemins de fer	795 000 000	315 millions de tonnes.
Services automobiles publics. .	20 000 000	1 —
Navigation fluviale	—	53 —
Aviation commerciale	30 000	0,0015 —

Les recettes des chemins de fer ont, il est vrai, baissé très notablement. En 1929 et 1930, elles s'établissaient aux alentours de 16 milliards. En 1931, elles ont baissé jusqu'à 14,5 milliards et, en 1932, jusqu'à 12,3 milliards. De plus, les premiers mois de 1933 font apparaître une nouvelle réduction de 7 p. 100 sur l'année 1932.

Ces deux observations doivent être corrigées : si les transports par chemin de fer restent de beaucoup les plus impor-

tants, il se trouve qu'ils sont littéralement écrémés des opérations les plus chères, qui sont faites par l'auto ou l'avion : c'est dire que le chemin de fer reste presque exclusivement chargé de la masse considérable des transports, mais qu'il perd le bénéfice des tonnages qui sont rémunérateurs; aussi cette diminution pèse-t-elle beaucoup plus lourdement sur le compte d'exploitation des réseaux que pourrait le faire croire sa faible importance proportionnelle.

Par contre, si les recettes ont baissé, on ne peut pas oublier que la dépression économique générale ralentit toutes les transactions, et par conséquent les transports de marchandises comme les déplacements de voyageurs; enfin la quasi-suppression du commerce international, qui est l'événement économique le plus significatif de la dernière décade et qui donne sa véritable couleur aux problèmes généraux du monde, se traduit forcément par un abaissement brutal du trafic sur toutes les lignes qui communiquent avec l'étranger.

On s'est également demandé si le besoin général de moyens de transport ne devait pas diminuer à la suite des progrès techniques qui nous permettent de traiter sur place les produits naturels, d'accroître ce que l'on pourrait appeler la densité de valeur des richesses déplacées, et surtout de transporter directement et économiquement l'énergie au lieu des produits pondéreux de son utilisation. On assiste un peu partout à une sorte de décantation de la matière, pour éliminer la gangue seule visible aux yeux du corps, et appréhender directement les forces auxquelles seuls les yeux de l'esprit sont sensibles. Considérez la diminution chronologique des *masses* mises en œuvre pour le transfert de la pensée : une lettre dans le coffre d'une diligence attelée de six chevaux — une auto postale — le maniement de deux leviers aux extrémités d'un fil de cuivre, — et enfin la pure vibration de l'éther déclenchée par le mouvement de quelques grammes de métal.

La houille constituait une sorte de servitude de lieu pour les hommes qui ne savaient que l'utiliser en la brûlant et qui devaient la transporter jusqu'au point où l'on voulait libérer l'énergie qu'elle recèle : la transformation de cette force en énergie électrique facilement transportable sous un potentiel

élevé, nous a affranchis de cette obligation onéreuse. Il est donc vrai que l'amenuisement des transports constitue de ce point de vue un progrès certain, parce qu'il exprime l'économie d'un effort désormais inutile. Mais, par ailleurs, le développement normal des relations, et surtout les exigences du bien-être font que la « valeur transport » devient de plus en plus appréciée et utilisée. Sauf pendant les périodes de troubles que les hommes déterminent eux-mêmes en s'acharnant à démolir les conditions de leur prospérité, les besoins nouveaux de déplacement s'accroissent très rapidement, ce qui permet approximativement la juxtaposition de moyens de transports neufs, sans exiger la substitution des uns aux autres.

Cette substitution se produit cependant actuellement au profit de l'auto, et au détriment du rail. Il faut préciser d'où vient ce conflit puisque rien ne permet de penser qu'il est dans la nature des choses.

***

Nous ne nous étendrons pas sur le conflit fiscal qui s'élève entre les défenseurs de la route et les défenseurs du rail, parce que tout a déjà été dit sur ce point. Ou, du moins, nous ne verrons dans l'écrasement d'impôts dont souffre l'industrie ferroviaire qu'une des conséquences de l'attitude générale de la collectivité vis-à-vis de deux formes d'activité, l'une provisoirement libre, l'autre largement étatisée. Ainsi posé, le problème se ramène à une déviation radicale des principes du capitalisme.

Le chemin de fer est esclave, tandis que la route est libre. La différence la plus profonde tient en effet à ce que les transporteurs faisant usage de l'automobile ont le choix de l'heure, de la marchandise, de la périodicité, et du tarif. Le chemin de fer est asservi à des obligations tenant, d'une part, à ce qu'il a joui effectivement d'un monopole pendant de longues années, et, d'autre part, à ce que les capitaux considérables qui ont été investis exigent une mise en œuvre régulière et permanente.

Considérez deux villages sur les deux rives opposées d'une

rivière. En temps normal, un passeur avec un bac et des rames assure les communications. Vienne une crue, ou la débâcle des glaces, vienne seulement l'obscurité de la nuit, et les deux villages sont séparés. Dans un certain état de civilisation matérielle, l'opinion n'admet plus que, pour de telles raisons, un médecin ne puisse pas aller visiter son malade sur l'autre rive, ou que le courrier ne passe plus ou, plus simplement, que les habitants ne puissent communiquer. On construit un pont, qui coûte des millions, mais qui assure la permanence des contacts. En fait, cependant, d'un point de vue strictement économique, le passage sur une barque à rames, *lorsqu'il est possible*, coûtera peut-être moins cher que le péage qui serait nécessaire pour rétribuer et amortir les capitaux représentés par la construction du pont. Seulement on n'a pas l'habitude de poser ainsi le problème, car la traversée du pont est gratuite, et personne ne songe à rémunérer des capitaux de cette espèce. Mais la question n'en existe pas moins, et on la découvre avec toute son acuité lorsque, comme c'est le cas pour le chemin de fer, on la résout d'une façon positive au lieu de la passer sous silence.

L'industrie ferroviaire est obligée, par les règlements qui lui sont imposés, et aussi (quoique dans une mesure bien moindre) par sa nature même, d'organiser des transports permanents parce qu'elle a un outil permanent. Mais alors que les routes sont d'un usage gratuit, comme le sont d'ailleurs pratiquement certains outillages dans les ports ou certains docks, il a été une fois pour toutes admis que le chemin de fer devait rémunérer tous les capitaux qu'il employait. S'il existe un passage à niveau, le chemin de fer doit annuellement payer la garde des agents qui le ferment ou qui l'ouvrent. Si cette rémunération était imputée à la route, elle ne ferait que grossir le montant des dépenses, productives ou improductives, qu'assume la collectivité. A une époque où les « services gratuits » s'étendent d'une façon extraordinaire, l'industrie ferroviaire est considérée, au contraire, comme le type d'une entreprise qui doit gagner la rémunération intégrale de ses capitaux et qui, en plus, doit être assez prospère pour subvenir aux charges publiques au lieu d'en constituer une partie. On crée des corps de fonctionnaires pour l'améliora-

tion du sol ou pour l'hydraulique agricole; on organise des dispensaires donnant leurs soins sans contre-partie; on construit un sanatorium ou un institut de recherches scientifiques. Il n'est pas question de discuter ici l'opportunité de pareilles mesures : leur développement est l'indice d'un véritable progrès matériel, à la seule et importante condition que l'enrichissement général puisse permettre le relèvement général du bien-être que traduisent ces dépenses. Mais on voit combien est différente la position de la collectivité vis-à-vis, d'un côté, d'un outillage économique ou culturel (si on veut bien nous excuser de ce néologisme) dont elle offre libéralement la disposition à tous ses membres, et, d'un autre côté, d'un outillage particulier qui s'appelle le rail, et qui est traité avec une extrême rigueur financière.

Cette différence de point de vue est particulièrement éclatante dans les pays neufs comme nos colonies. Lorsqu'il s'agit de développer les pistes, de les empierrer, de faire de larges et belles routes, et des chaussées qui écartent la forêt, on examine (ou du moins nous espérons que l'on examine) l'utilité économique ou militaire de la voie de communication ainsi créée, en même temps que les possibilités matérielles de faire face à sa dépense. Mais si cette route prend la forme particulière de deux rubans de fer écartés d'un mètre, et reposant sur du ballast, le problème change du tout au tout, et la dépense ne sera plus envisagée que si les paiements effectués par les usagers permettent de rémunérer le capital et de l'amortir, en même temps que de payer toutes les personnes qui, de près ou de loin, toucheront au service considéré. Si l'on se persuadait, au contraire, que, dans la masse des dépenses publiques, celles qui doivent être retenues de préférence aux autres sont celles qui ont une véritable *efficacité* économique, c'est-à-dire celles qui aident au développement de la richesse générale, on serait surpris des nouveautés que déterminerait l'adoption de ce critérium de bon sens. C'est ainsi que le problème du Transsaharien, si on l'examine aujourd'hui de ce point de vue, se présente sous un jour tout différent de l'entreprise financière, équilibrée ou non, autour de laquelle tant de discussions ont eu lieu sans résultat.

D'un autre point de vue il y a, entre la route et le rail, la différence de la liberté et du monopole considéré comme la forme la plus condamnable du capitalisme. Sous prétexte que les chemins de fer ont été riches, ou plus simplement qu'ils ont eu l'apparence de la richesse par le fait que les actions et les obligations de chemins de fer matérialisaient une des formes les plus courantes de ce capital que la passion invincible des démocraties conduit à dévorer, le chemin de fer a été chargé de toutes les redevances possibles. L'État accorde, avec raison, des avantages aux familles nombreuses; mais il le fait chichement, c'est-à-dire que l'aide la plus substantielle est celle qu'il s'est borné à faire accorder par les chemins de fer[1]; le transport du courrier est fait gratuitement; les transports militaires sont effectués moyennant des rémunérations très faibles; les transports de militaires isolés ne sont pas davantage rémunérateurs pour le chemin de fer. On s'en voudrait de citer d'autres exemples; d'autant que le plus éclatant est encore qu'après ces divers services l'État demande celui de participer aux recettes perçues, en prélevant un tiers du prix des billets des voyageurs. L'impôt, en France, est de 32,5 p. 100 sur les tarifs de voyageurs, alors qu'il est en moyenne de 14 p. 100 en Allemagne, qu'il est de 2 p. 100 en Italie, de 2 p. 1 000 en Belgique, et qu'il est nul en Angleterre et en Suisse.

Cette élévation extraordinaire des prélèvements fiscaux en France est la contre-partie de l'allégement des charges du capital résultant de la dévaluation du franc. L'outil-chemin de fer a été déchargé des dépenses qu'il devait acquitter pour rémunérer le capital auquel il doit la vie, et ce faisant, sa situation industrielle devait se trouver améliorée dans la mesure exacte où ses propriétaires étaient ruinés. Mais la collectivité est intervenue, pour maintenir la ruine des obligataires, tout en la détournant pour son bénéfice personnel.

Enfin, la route représente aussi la liberté vis-à-vis de l'étatisation des chemins de fer.

Si les dépenses de personnel sont si lourdes pour les Compa-

1. Qu'un instituteur de l'État compare, à titre d'exemple, la rémunération supplémentaire qu'il touche pour un enfant, et l'abattement dont il jouit de la part des Compagnies pour le transport de sa famille deux fois par an.

gnies de chemin de fer, c'est que celles-ci ne sont pratiquement maîtresses ni du nombre de leurs employés, ni de la rémunération qu'elles doivent leur allouer. La hausse des traitements des fonctionnaires lorsque les prix montaient, et la carence des Pouvoirs publics lorsqu'il s'est agi de les diminuer puisque les prix baissaient, se sont immédiatement répercutées sur l'industrie ferroviaire, et sont la plus grave raison du déficit. En réalité, les Réseaux ont comprimé toutes les dépenses qui dépendent d'eux : de 1930 à 1933, en dehors de tout abattement de traitement, ils ont pris les mesures nécessaires pour une réduction de 1,5 milliard sur un budget de 14 milliards. Il est assez plaisant, dans ces conditions, de voir les Compagnies invitées par le Gouvernement, avec une autorité qui ne souffre pas de réplique, à pratiquer des économies de toute espèce, alors précisément que celui-ci, dont ce serait le rôle de donner d'heureuses impulsions, ne fait rien, et déclare ne rien pouvoir faire vis-à-vis de ses agents directs. On sait en particulier que le Parlement, après des réticences, des hésitations, et des soupirs dont nous avons parlé en leur temps, avait décidé de faire 500 millions d'économies sur le budget de 1933. On vient d'apprendre officiellement que cet effort héroïque s'était borné à des abattements de 209 millions. Nous avions souligné l'impression qui ressortait de ces étranges débats parlementaires. Leur aboutissement, c'est-à-dire l'échec final des mesures décidées et votées, si timides qu'elles fussent, constitue la conclusion logique et attendue du jugement que nous avions été amené à porter.

Les Réseaux ne jouissent pas d'une liberté plus grande dans l'établissement des tarifs. La convention de 1921 avait prévu un ajustement quasi-automatique des prix suivant les résultats financiers de l'exploitation, mais le Gouvernement s'est opposé à son application. Le résultat est que, en 1930, le prix de 1 kilomètre en première s'élevait pour la France à 9 centimes 15; pour la Belgique à 9 centimes 68; pour l'Italie à 14 centimes 07; pour l'Allemagne à 14 centimes 50, pour la Suisse à 15 centimes.

On conçoit que tout cela ne conduise pas à voir dans l'étatisation générale des chemins de fer, et dans la création d'un

réseau unique, un moyen de sortir des difficultés actuelles. Plus exactement, on est obligé de convenir que la gestion de l'État reste, ici comme ailleurs, la plus chère, et ceci pour des raisons congénitales, supérieures à toute volonté individuelle, si remarquable et si admirable soit-elle.

Sans doute les comparaisons précises sont difficiles. Néanmoins elles ont été faites par M. Javary qui, en novembre 1923, a examiné les Réseaux ayant des conditions d'exploitation aussi voisines que possible des lignes de l'État, dans l'Ouest et en Alsace-Lorraine. Les résultats méritent d'être connus, et ils précisent avantageusement l'opinion assez vague, quoique formelle, que l'on a l'habitude d'exprimer sur les services étatisés.

La recette par kilomètre de ligne était, en 1931, de 266 000 francs pour le P. O. et de 239 500 pour l'État; la recette est inférieure de 10 p. 100 au détriment de l'État, ce qui traduit vraisemblablement une rareté relative de trafic à laquelle personne ne peut rien; mais les dépenses par kilomètre sont pour le P. O. de 228 700 francs et pour l'État de 265 500 francs, c'est-à-dire supérieures en ce qui concerne le second de 16 p. 100; ce qui est caractéristique. Pendant la même année, la recette kilométrique de l'Est s'est élevée à 402 000 francs, inférieure de 19,3 p. 100 à celle du réseau d'Alsace-Lorraine; mais la dépense de l'Est est proportionnellement beaucoup plus basse, puisqu'elle est de 36 p. 100 au-dessous de celle du réseau Alsacien. Les deux comparaisons sont également concluantes.

Pour ce qui est de la création d'un réseau unique, il faudrait vraiment avoir l'optimisme bien chevillé au corps pour penser qu'une mesure qui n'est en rapport direct avec aucune des causes de déficit, pourrait avoir la vertu magique d'y parer, lorsque les deux attributs de ce miracle seraient simplement de rendre plus dominatrice l'intervention de l'État dans tous les domaines encore plus ou moins dépendants de l'initiative restreinte des réseaux, et, d'autre part, de constituer un de ces organismes mammouths qui, par leur taille démesurée, sont précisément les moins susceptibles de contrôle et d'organisation, ainsi que le prouvent les innombrables créations de l'américanisme qui dépassent les limites humaines.

Évidemment, il est des esprits pour estimer que l'institution du monopole des pétroles est un moyen de rétablir l'équilibre du budget; comme il en est qui osent décréter la gratuité de l'enseignement secondaire au moment même où les finances publiques sont écrasées et où, par ailleurs, l'utilisation des jeunes gens sortant en surnombre des écoles devient un sujet de préoccupations grandissantes. Pour présenter l'étatisation des chemins de fer comme un remède à leur situation financière, il faut se ranger parmi ces idéologues (est-ce bien le nom qui convient?) qui veulent à toute force assimiler leurs opinions politiques et les enseignements de l'expérience, en dépit de la contradiction absolue qui règne entre les uns et les autres.

***

Au total, on le voit, l'industrie des chemins de fer est ligotée par une réglementation étatiste, qui ossifie lentement mais sûrement tout ce qu'elle touche. D'autre part, elle est en butte à la volonté tyrannique qui inspire plus ou moins consciemment la plupart des démarches de l'État, s'il faut encore donner ce nom à la vaste coopérative de consommation qui est la dernière mutation des Pouvoirs publics. Des siècles d'organisation nationale étaient arrivés à dessiner cette noble et abstraite construction que nous appelons l'État, mais, malgré les efforts méritoires et désespérés de quelques-uns de ses meilleurs serviteurs, nous ne reconnaissons plus son visage, défiguré par trop d'altérations.

L'homme moyen, représentatif de la volonté commune d'un pays où seul le nombre compte, ou, si l'on veut, l'État qui s'identifie à lui, est ennemi du capital. Mais, d'autre part, il a besoin du capital d'autrui pour assurer son train de vie dépensier. Il agit vis-à-vis des facteurs de l'activité comme cette municipalité, désormais historique, de Trignac, qui coulait des jours heureux en écrasant d'impôts l'unique usine de la commune, et qui ne sut à quel saint socialiste se vouer lorsque celle-ci ferma ses portes. Ainsi faisait le catoblépas qui se mangeait les pattes...

Lorsqu'une entreprise est prospère, elle suscite l'envie et se voit infliger un traitement ruineux jusqu'au moment où ses

bénéfices font place au déficit. Et lorsqu'une entreprise ne peut pas rémunérer son capital, cet exemple est pris à témoin de la faillite du capitalisme et de l'insuffisance de ses disciplines.

Le chemin de fer est un instrument économique sain, qui rend des services dont le monde entier a besoin, et qui retrouvera son équilibre lorsqu'on lui permettra de s'adapter à des circonstances nouvelles par des mesures appropriées, en même temps que l'on cessera de voir en lui, par un privilège à rebours, un des fournisseurs attitrés du budget.

Industriellement, la collaboration du rail et de la route suppose l'abandon plus ou moins complet de toutes les lignes à petit trafic sur lesquelles le train roule des wagons vides pendant presque toute l'année. Les transports lointains et rapides étant réservés au chemin de fer, les transports de gare à gare, et ceux qui de chaque grand centre doivent drainer et irriguer la campagne, seraient normalement réservés à l'automobile. Cette modernisation du chemin de fer consisterait en somme à le remettre en l'état où il serait si l'auto avait été inventée quelque quinze ans plus tôt. Mais il ne faut pas croire que ces mesures de sagesse ne heurtent pas d'innombrables intérêts particuliers, car chacun entend se servir de l'auto aux conditions les moins onéreuses qui soient quand ce transport lui donne satisfaction, mais n'admet pas pour cela qu'il doive renoncer définitivement aux services du train lorsque sa commodité l'exige. C'est précisément cette situation qui commande l'arbitrage que seul l'État peut imposer.

Si l'on veut maintenir la circulation permanente des trains avec le nombre de machines et d'agents qu'elle exige, et cela uniquement pour que, aux périodes de vacances ou de moissons, l'exode des citadins ou le transport des produits agricoles se fasse avec le maximum de célérité, c'est évidemment un luxe qui se paie; sinon, il est contradictoire de se plaindre de quelque gêne, inévitable au moment des pointes saisonnières, et de décréter en même temps que le déficit des chemins de fer est intolérable parce qu'il représente l'incapacité d'une grande industrie.

En fait, on impose au chemin de fer toutes les caractéristiques qui en font un service public, c'est-à-dire un service dont la collectivité entend jouir aux conditions les plus favo-

rables qui soient, et qui défient les règles élémentaires de l'économie; et cependant, au lieu d'aider l'industrie ferroviaire à supporter le poids, d'ailleurs très excessif à notre avis, des hypothèques que la collectivité a prises sur lui, on l'oppresse encore par une fiscalité épuisante.

La France a la chance de ne connaître actuellement à peu près aucun problème insoluble, ou, si l'on préfère, aucun problème dont la solution ne puisse être obtenue que par une ou plusieurs catastrophes. Le déficit des chemins de fer, comme d'ailleurs le déficit budgétaire, reste un problème technique bien défini, qui est heureusement compris dans des limites telles que les solutions en sont accessibles sans effort surhumain. Mais, ce qui est une chance objectivement parlant, est peut-être une malchance psychologique. Lorsque les problèmes atteignent en effet un degré d'acuité insupportable, les réactions se font plus vives et rien n'apparaît trop pénible au regard du salut. Si, au contraire, les choses ne vont pas bien, sans pourtant aller très mal, on les laisse paresseusement continuer leur évolution et, faute de la décision voulue au moment voulu, la situation empire jusqu'au moment où elle devient inextricable.

Alors on accuse le sort contraire, et on s'en prend aux dieux impitoyables.

ED. GISCARD D'ESTAING

UN PÉTALE DE GÉRANIUM

Au Comte de Fels.

— Mon ami, — dit Lucien au maître d'hôtel, — connaissez-vous le nom de cette plante?

C'était un petit palmier qui, presque au ras du sol, en face du perron, distribuait autour de son tronc un double cercle de verdure en forme de diabolo.

— Je vais m'informer, — dit le maître d'hôtel.

Lucien jeta un regard distrait sur le vaste restaurant presque vide. Aux quelques tables occupées on ne voyait guère que des Anglais : vieux sportsmen en flanelle blanche, aux visages recuits comme des briques; antiques demoiselles fripées, cassées, poursuivant tout le jour, dans le hall, sur la terrasse, des bridges interminables; deux ou trois jeunes filles athlétiques qui disparaissaient dès le début de l'après-midi avec des chiens, des raquettes, des sacs de golf. Près de la grande colonne centrale, autour de laquelle les mets étaient disposés en redoute, une famille cubaine toujours piaillante ne dissimulait rien au public de ses joies, de ses disputes, de ses enthousiasmes.

Deux ans plus tôt, Lucien était passé devant cet hôtel, en auto, avec Solange (aucune nouvelle d'elle depuis six mois, à propos). Ils avaient considéré le parc, les parasols orange, les aloès, les palmiers. « C'est le paradis », avait affirmé Solange et ils avaient pris le thé... Quand Lucien, l'autre jour, exténué de lutter contre la crise et les créanciers, avait pris le parti de venir passer deux semaines sur la

Côte d'Azur, il avait songé à ce Paradis, et il était parti seul (ce devait être la première fois de sa vie) pour se détendre, apaiser ses nerfs au soleil, en face de la mer. Et maintenant, au travers de la grande glace, il la considérait, cette mer, bleu sombre, frisée de petites vagues, avec des nappes plus claires qui s'allongeaient à sa surface comme d'incertaines rivières. Grand désert devant lequel, dernière oasis, étaient plantés les palmiers de la terrasse. Il était inutile que Lucien luttât davantage contre la certitude qui s'insinuait en lui depuis deux jours, et qu'il avait d'abord repoussée : il s'ennuyait. Il ne pouvait plus supporter ce silence, cette mer sans voiles, ces longues heures où, sur un banc ensoleillé, il repassait sa vie comme un examen manqué! Il avait commis une erreur sur lui-même. Il n'avait jamais aimé que les plages à la mode, où l'on fait du cent à l'heure sur une promenade de deux kilomètres, le long des bars où l'on va s'asseoir ensuite avec des amis. Cette fois il n'avait même pas pris sa voiture...

— C'est un cyca, monsieur, — dit le maître d'hôtel, et il ajouta :

— A côté un dragonnier.

Le dragonnier déployait ses grandes feuilles de zinc, qu'une main invisible semblait avoir saupoudrées de talc. « Bien », dit Lucien découragé. Son regard s'était accroché au dragonnier, entre les feuilles duquel il vit soudain surgir sur la mer, avec ses hublots noirs, qui, un à un, lentement, jaillissaient du cœur de la plante, un grand paquebot.

— *L'Empress of India* qui vient de faire escale à Monte-Carlo, — dit le maître d'hôtel.

Il devait être rempli de milliardaires, qui tentaient d'oublier la crise et, en cet instant, sans nul doute, se félicitaient d'avoir perdu de l'argent dans un endroit célèbre. Il n'en était pas un qui n'eût pu, d'une signature sur un chèque, renflouer l'affaire de Lucien « Fraisage, décolletage », pauvre atelier perdu maintenant dans les brumes de Levallois!

Et s'il allait, lui aussi, Lucien, s'installer à Monte-Carlo! D'abord qui sait? Il aurait peut-être la veine. On voit de ces coups du sort. En tout cas, il rencontrerait des amis et il n'entendrait plus pendant le déjeuner cette vieille dame,

interminablement, tousser dans son dos. Pour la décision, autant s'en remettre au sort. Il tira sa montre, but sa dernière gorgée de café. « Non, pas de liqueurs. » Derrière la glace, à quarante centimètres du front de Lucien une fleur de géranium s'épanouissait superbe, orgueilleuse ombelle rouge qui, si proche, paraissait vaste, devait bien couvrir deux kilomètres de mer. Le navire, entièrement dégagé du dragonnier, glissait maintenant vers le géranium. « S'il y touche avant la demie, se dit Lucien, les yeux fixés sur le cadran, je m'en vais. »

Une famille de géants dont tous les membres avaient, quel que fût le sexe, des cheveux marron, un costume beige, passait en faisant entendre des croassements singuliers, sans doute pour eux une langue intelligible. Un chariot de service couvert d'un dôme argenté, au-dessous duquel mitonnait sur une flamme bleutée le « Filet à la façon de madame Amphoux », avançait en sens inverse, traînant derrière lui ses esclaves, deux petits valets en tablier.

La demie était passée de trente secondes quand la proue de l'*Impératrice* toucha le premier pétale du géranium.

Lucien poussa un soupir, jeta sa serviette, avec le menu, sur le tapis pervenche et, au milieu des cercles d'Anglais attablés en silence, gagna le hall où, sur les murs, entre deux vitrines enfermant des télégrammes abandonnés, les clubs de golf de la région, les expositions canines, les cinémas de Menton, les loueurs d'automobiles affirmaient, avec photographies à l'appui, leur intérêt, leur excellence ou leur bon marché.

A deux pas du concierge en redingote bleue, il heurta une famille qui s'avançait en ordre de bataille : une dame, une jeune fille, un garçon. Mais Lucien n'avait considéré que le chef, placé sur le flanc du groupe, un homme petit et digne, aux cheveux blancs, au pantalon trop large, au visage inquiet, aux yeux mobiles et bleus : M. Armand Peyorège, le grand, le célèbre banquier de la rue Saint-Georges. Lucien détourna brusquement la tête. Il ne voulait pas saluer un « bonhomme qui avait été ignoble avec lui »...

***

En quoi Peyorège avait-il été ignoble? Il valait mieux n'y pas penser. Le plus tentant sans doute eût été de partir. Mais on ne brave pas les conseils du hasard... Lucien s'était assis au détour d'une allée, dans le jardin, qui, au-dessous de la terrasse, dévalait vers la mer. Il avait derrière lui cet immense ficus, orgueil de l'hôtel, dont les racines tombant des branches venaient, comme des mains tâtonnantes, palper le sol, avant de s'y enfoncer; à sa gauche, au-dessus d'une vague de romarins, un palmier, au tronc mince, interminable, dont une petite plaque de fonte bleue affirmait l'identité : « *Pritchardia filifera* (Californie) » et devant lui, entassant leurs piquantes raquettes devant la mer, une rangée de cactus.

Il valait mieux ne pas penser à un Peyorège. Un ami de son père, un ami de sa tante! Il est vrai que son père était mort depuis longtemps et que lui, Lucien, avait ruiné cette tante, précisément dans cette affaire de caoutchouc, à propos de laquelle il avait eu la naïveté de déléguer un ami à Peyorège. Excellente idée, vraiment! Alors qu'il eût pu le sauver d'un geste, cet ignoble bonhomme avait écarté de la main toutes les propositions. « M. Lucien Revel est un garçon pas sérieux, nous appelons même cela un sauteur. Toutes ses affaires sont en baudruche. Lui aussi. Un fêtard de la dernière espèce. Dire que nous connaissons sa tante et qu'elle ne nous a même pas consultés... Je plains la famille! » Il avait plaint la famille, il n'avait pas accordé un sou, l'affaire de caoutchouc avait fait faillite et la tante avait été ruinée. Lucien avait déjà derrière lui bien des affaires « en liquidation », et il n'y avait pas un parent, pas un ami, qu'il n'eût réussi à entraîner dans quelque catastrophe. Il est vrai qu'il avait, à chaque fois, espéré faire leur fortune. C'était un si bon garçon, toujours sincèrement optimiste. Mais voilà : il n'avait pas de chance, et cette fois vraiment il n'apercevait aucun moyen de sauver la pauvre affaire de « Fraisage, décolletage », qui agonisait à Levallois.

Devant lui aucun espoir, mais seulement une feuille de cactus sur laquelle on avait, à coups de couteau, taillé un

cœur, un cœur jaune sur la feuille verte, avec, au-dessus, des initiales : M. A... Pauvres M. A., vivaient-ils seulement aujourd'hui, ces amants inconnus? En tout cas il était peu probable qu'ils fussent encore épris, qu'ils fussent encore amants; et tout ce qui restait maintenant de leur amour, c'était peut-être ce cœur, ces deux lettres qui se balançaient très lentement devant la mer, dernier témoignage de la tendresse humaine avant l'infini, avant tout au moins l'Afrique.

Une balle soudain parut dans l'allée. Elle était rouge, descendait toute seule la pente et bondissait de pierre en pierre comme pour s'amuser. Un chien la suivait, hérissé de poils noirs et durs, courant pesamment sur ses courtes pattes, tirant une langue ardente, un Scotch. Et derrière lui un jeune garçon nu-tête sous le soleil qui faisait briller ses cheveux blonds, riait, criait, appelait son chien. Quand il parvint devant Lucien, l'enfant s'arrêta net et commença de le considérer. La balle et le chien continuèrent leur course vers la mer entre deux rangées d'oliviers.

— Je vous connais, — dit enfin le garçon, — vous habitez l'hôtel.

Il avait une voix ferme, pleine d'autorité.

— J'ai tout de suite remarqué vos knickers et votre chandail. Vous êtes bien habillé.

Le chien, par un immense effort, remontait maintenant la pente avec des sursauts de ver. La balle qu'il tenait entre ses dents lui tordait bizarrement la gueule.

— Couche-toi, petit Sprey, — dit le garçon, et il s'assit lui-même à côté de Lucien. — Il s'appelle Sprey, — expliqua-t-il, — et moi je m'appelle Charlie. C'est un animal épatant. Sa mère a gagné des concours. Son père aussi. Je ne comprends pas d'ailleurs qu'on puisse aimer un chien qui n'a pas de pedigree.

Lucien approuva, mais l'enfant ne l'écoutait pas.

— J'ai onze ans et demi, onze ans trois quarts exactement, — disait-il, — et vous?

— Moi, — dit Lucien, — je suis presque un homme mort. J'ai quarante-deux ans.

— Vous êtes un beau type, — dit l'enfant. — Je voudrais beaucoup devenir aussi grand que vous. Dites-moi, comment vous appelez-vous?

— Lucien, — dit Lucien.

— Eh bien, Lucien, vous ne trouvez pas : il n'y a pas une femme bien habillée à l'hôtel. C'est dégoûtant. J'en était sûr que c'était un hôtel pas chic. Nous ne sommes arrivés que ce matin. Je n'ai pas vu une robe qui ait de la ligne. Moi, du reste, je n'aime que les modèles de Dornet. Mais j'en dessine aussi, vous savez.

Il tirait de sa poche un petit carnet, un crayon. Sprey, ayant posé sa balle, reniflait avec soin les chaussures de Lucien. L'enfant, avec une habileté étonnante, commençait de dessiner des robes, des mannequins.

— Regardez ce petit « retroussis »! C'est joli, s'pas? Une idée à moi...

Mais une jeune fille apparaissait en haut de l'allée, criant : « Victor. Où es-tu, Victor? » Lucien soudain la reconnut. C'était la fille de Peyorège, qu'il avait aperçue pour la première fois, en quittant le restaurant. Le gamin était donc le fils. La jeune fille s'approchait. Devant Lucien, elle s'arrêta interdite. Et le même étonnement, Lucien le ressentit, mais c'était l'étonnement devant une beauté qu'il avait mal discernée, un instant plus tôt, dans la pénombre. Une grande jeune fille fine et droite, au corps élancé, avec un beau visage doux et régulier, des yeux très bleus, et ces mêmes cheveux d'or qui couronnaient son frère.

— Mais, Victor, — dit-elle enfin, — tu ennuies Monsieur...

— Pas du tout, — dit Victor, — Lucien d'abord est mon ami. Viens que je te présente : M. Lucien, ma sœur. Et ne dis donc pas que je m'appelle Victor, puisque je m'appelle Charlie. Et regarde les belles robes que j'ai dessinées. Ce sont des tea-gowns.

— Il est un peu fou, — dit la jeune fille, — et papa n'aime pas du tout ça : ces manies d'élégance. A onze ans...

— Douze, — rectifia Charlie.

— ... Et il m'a fait courir partout. Je le croyais sur les terrasses derrière l'hôtel.

Elle parlait d'une voix douce, égale, un peu hésitante. Elle était manifestement intimidée et tapotait des doigts son chignon, qu'elle portait bas.

— Lucien, — dit Charlie, — dites-lui qu'elle devrait se

couper les cheveux. Elle a de beaux cheveux du reste, Madeleine. Si vous la voyiez le matin! Mais ce n'est pas la mode. Et dites-lui qu'elle est mal habillée. On n'a pas idée de ça, quand on est jolie, car elle est jolie, n'est-ce pas, Lucien?

Et l'enfant soudain inclinait la tête et collait sa joue sur la toile rugueuse de son petit carnet de dessin qu'il avait refermé.

— ... Oh! vous savez, — continuait Charlie, — j'ai une drôle de famille : ainsi, par exemple, ils sont fiers de leur vieux tacot, comme si c'était une *Rolls-Royce Phantom III*...

Lucien se mit à rire et, s'adressant à la jeune fille, loua la vivacité de Charlie. Tout en parlant, il la regardait attentivement. Et il lui semblait, tant elle paraissait simple et douce, si enfant encore, si femme aussi, si jeune, si adorablement jeune, avec son teint frais qu'aucun fard, aucun rouge ne soutenait, il lui semblait que depuis très longtemps il n'avait pas vu de « vraie » jeune fille. Mais on ne pouvait nier qu'elle fût simplement habillée, presque pauvrement, presque « mal », comme disait Victor, avec une robe de laine grise, une robe de petite provinciale que semblait avoir taillée sans goût une ouvrière à la journée.

— Regardez-moi, ces emmanchures, — disait Charlie, pinçant en même temps le bras de sa sœur. — C'est toute une éducation à faire. N'est-ce pas, Sprey?

Et soudain obéissant à une impulsion intérieure, il poussa un cri guerrier et, ayant lancé la balle sur la pente, s'enfuit au galop, suivi par son chien.

La jeune fille voulait se lever, rejoindre son frère. Lucien la retint par des questions. Était-elle là pour longtemps? L'hôtel lui plaisait-il?

— Ce que j'aime, — dit-elle, — c'est le calme.

Lucien aussitôt goûta le calme. Il aimait à n'avoir devant lui que du bleu, derrière lui des rochers, des arbres. Cela lavait l'âme. « Et je vous assure qu'il y a des moments où l'on en a besoin... »

Lucien, quand une femme lui plaisait, à l'ordinaire, parlait aussitôt, sans délicatesse extrême, de son propre bonheur — même s'il était malheureux — de ses propres succès — même au lendemain d'un échec. Il entendait conquérir par l'optimisme.

Mais Madeleine l'avait tout de suite découragé : quel espoir de toucher une si jeune fille... Et même s'il y avait réussi, dans quelle voie se fût-il engagé? Sur la route royale du mariage, qu'il avait jusqu'alors évitée, préférant les petits sentiers, leurs surprises, l'école buissonnière. En admettant qu'il dût un jour penser à un « établissement », après vingt-cinq ans d'aventures, une Peyorège ne serait pas pour lui. Elle était riche, il n'avait que des dettes. S'il lui arrivait de souhaiter une pareille union et de ne le point cacher — mais quelles folles idées en regardant cette gentille échancrure de la blouse, la douce naissance du cou! — pouvait-on seulement imaginer l'indignation qui saisirait cette austère, cette riche famille? Elle ferait bloc tout à coup contre lui. Un simple entretien même, comme celui-ci, où de pareilles rêveries n'étaient pas de mise, M. Peyorège ne l'eût pas toléré. Et non pas seulement parce que Lucien était un bonhomme « en baudruche », mais parce qu'il était très connu dans le monde où l'on s'amuse, beaucoup trop connu...

— L'Italie est là, à gauche? — demanda Madeleine.

Il n'en disconvint pas. L'Italie était à deux pas, invitant à de radieux voyages. Il évoqua des lacs de saphir, devant lesquels il avait gagné des prix de golf, des cafés où il avait dégusté des granités, des temples de marbre.

— Dire que je n'irai jamais, — murmura-t-elle avec une expression de regret.

Il s'étonna, réclama une explication. Mais elle parut ne pas entendre.

Lucien alors loua le paysage, fit l'éloge de la solitude. Il sentait en cet instant combien il est doux d'être loin des mauvais amis, des traites menaçantes. Mais c'étaient-là pensées à garder pour soi. Il se contenta de sentences vagues, blâma l'âpreté, la fièvre actuelles. C'était suffisamment absurde, déjà, de lui dire cela. Il le lui dit. C'était une si jolie confidente et qui avait vraiment l'air d'écouter. « Car vous ne pouvez pas savoir, mademoiselle, comme il y a des moments où l'humanité en arrive à me dégoûter... »

— Il faut avoir pitié d'elle, — dit-elle. — Les hommes sont méchants, parce qu'ils sont malheureux.

Elle parlait d'une façon un peu sentencieuse, comme si elle

récitait une leçon. Ses yeux paraissaient fixés très loin, ou plutôt elle semblait regarder en elle-même, s'hypnotiser sur un problème.

— Vous êtes donc triste? — lui demanda-t-il.

— Moi, pas du tout. Je sais ce que je veux. Il n'y a que les indécis qui soient tristes.

— Et que voulez-vous?

Elle se tourna vers lui. Ses lèvres esquissèrent une réponse qu'elle retint. Et tout à coup son visage grave s'illumina d'un sourire presque enfantin.

— Que veulent les jeunes filles?

— Se marier, — répondit-il sans hésiter. Et il lui demanda si son choix était fait.

— Oui, — dit-elle, — il y a un an déjà, et je crois qu'il vous étonnerait.

Il l'étonnerait certainement, car il ne concevait pas qu'un homme pût la mériter. Mais il ne le lui dit pas.

Ils gardèrent un instant le silence. D'un tennis invisible montaient les appels des joueurs. Machinalement, ils suivaient du regard un train qui franchissait des petits ponts, des tunnels, contournait une anse. Quand un cap l'avait caché, on cherchait le remblai sur lequel il devait reparaître. Et les nuages de fumée qu'il faisait étaient bien ronds, comme sur les albums d'enfants.

— Tenez, maintenant, il est en Italie, — dit Lucien. — Lui n'a pas...

Il fut interrompu par les cris soudains de Charlie. L'enfant lançait des appels désespérés. Effrayés, Lucien et Madeleine s'élancèrent dans l'allée et parvinrent à une petite terrasse presque entièrement creusée dans le roc. Charlie, agenouillé dans un coin, se penchait sur un petit bassin sans margelle. « Il est là, criait-il, il est là, il est tombé, le pauvre petit Sprey... »

— Ce n'était pas la peine de nous faire cette peur! — dit Madeleine.

Nageant péniblement à côté de sa balle, Sprey, au milieu des plantes aquatiques, tout le poil collé par l'eau, laissait paraître une tête devenue minuscule. Réduit à ses formes il faisait songer à quelque étrange petit phoque.

Lucien, accroupi près de l'enfant, eut vite saisi l'animal qui les éclaboussa aussitôt en s'ébrouant.

Charlie désespéré affirmait que son chien allait mourir de pneumonie et, pour le calmer, Lucien, héroïque, retira son chandail et commença de frotter la bête qui se laissa faire avec des gémissements de plaisir.

Madeleine pensive regardait le bassin où, les ondes calmées, on commençait d'apercevoir des poissons rouges qui, affolés par cette brusque intrusion dans leur royaume, fuyaient de droite et de gauche, éclairs vermillon.

—Il faut remonter, — dit Madeleine.

Tous trois gravirent l'allée. Sprey s'arrêtait à chaque instant pour se secouer, se gratter.

— Écoute, Madeleine, — dit Charlie. — Il faut changer cette affreuse robe grise. Ici, aujourd'hui, crois-moi, il faut du blanc et de l'orange : ça met la mer en valeur.

C'étaient les couleurs du blazer que lui-même portait.

***

Le soir, au restaurant, Lucien salua M. Peyorège. L'autre, glacial, fit un signe de tête, se détourna. Lucien déplaça sa chaise. Se renvoyant les images de murailles en colonnes, un jeu compliqué de glaces lui permettait d'apercevoir par instants la table Peyorège, bien qu'il lui tournât le dos. Les tziganes jouaient le *Danube bleu* quand Charlie s'en aperçut : il cligna de l'œil amicalement. Madeleine à son tour sourit. Elle portait une robe à volants, blanche et bleue. Pendant tout le repas, elle demeura silencieuse. Lucien précisa une impression qu'il avait ressentie confusément le matin. « On dirait qu'elle attend! » Il pensa à l'inconnu qu'elle devait aimer et ses lèvres eurent une contraction impatiente. Au milieu de l'attention générale, un gros homme basané faisait son entrée. C'était un prince persan dont l'arrivée était annoncée discrètement par le directeur de l'hôtel, depuis plusieurs jours, comme une attraction. Toute la famille cubaine, instantanément muette, s'était retournée d'un seul mouvement.

Sur la terrasse, après le dîner, Lucien marcha de long en

large, en fumant. Une soirée encore à passer... S'il allait à Menton, au bal du Palace? Le gravier criait sous ses pas. Un grand vide, dans la pénombre, avait remplacé la mer. Immobilisée devant le plus haut mimosa, une Allemande, couverte d'un mantille espagnole grenat, invectivait son mari. Dans sa colère, elle frappait du pied le sol. « *Sehr gut* », dit l'homme tranquillement, et il s'éloigna dans la nuit. La femme demeura interdite, puis courut vers l'hôtel, parlant seule à mi-voix. Au passage elle heurta presque Lucien.

— Dis bonjour à ton sauveur, — dit une voix claire.

C'était Charlie. Il promenait Sprey qu'au sortir de table, il avait été chercher dans sa chambre.

— Venez, — dit-il à Lucien en le prenant par la main.

Il le conduisit vers un palmier, sur le tronc duquel on avait fixé une ampoule. Puis tournant sur lui-même et montrant son costume :

— C'est ridicule, n'est-ce pas, à mon âge, de porter encore un Eton? Enfin papa m'a promis de me faire faire un smoking l'hiver prochain. Mais d'ici là j'aurai l'air d'un enfant. C'est tout de même malheureux.

Et il ajouta pour lui-même sur un ton suraigu : « *Poor Charlie!* »

Ce devait être une scie familiale.

— Vous voulez bien que je marche avec vous?

Il suivait Lucien.

— Je n'aime pas le noir, — disait-il. — Ce n'est pas que j'aie peur. Je n'aime pas le noir non plus pour les smokings. Vous n'aimez pas les smokings bleus? C'est très chic, très officier de marine.

— Vous voudriez être officier de marine?

— Oh non, j'hésite entre plusieurs carrières : le dessin, la poésie. Je fais des caricatures, vous savez; vous ne pourriez pas en faire passer une dans un journal? Vous verrez, elles sont très bien.

Lucien promit d'essayer.

Ils croisèrent deux jeunes Anglaises en robe blanche. Elles portaient les mêmes ceintures lamées qui, recueillant les dernières lueurs du hall illuminé, scintillaient dans la nuit. Elles parlaient à voix basse, à cause de l'ombre.

— Il y en a une qui me plait, — dit Charlie. — Mais elles sont trop mal coiffées. Elles pourraient se faire onduler.

Puis il s'arrêta brusquement :

— Lucien, il faut que je vous dise un secret. Vous me jurez le silence.

Lucien jura.

— C'est que c'est sérieux, — dit Charlie. — Je ne peux pas vous le dire tout de suite. Je vous le dirai tout à l'heure.

Ils étaient arrivés au bout de la terrasse. Ils s'arrêtèrent à la balustrade de pierre. Des lumières jalonnaient la côte. Le long de la Corniche des phares d'auto tiraient soudain de la nuit une roche, un arbre vert. Parfois leurs faisceaux projetés brusquement, très haut, au-dessus de la mer tranchaient une flottante écharpe de brume. Au loin les lumières étaient rassemblées par grappes. Un grand bâtiment blanc, chargé d'ornements en coquilles, évocateur d'expositions anciennes, recueillait les feux de projecteurs invisibles.

— Le casino de Monte-Carlo, — dit Lucien.

L'enfant le questionna aussitôt sur la roulette, le jeu.

Mais gravissant un escalier tout près d'eux, un homme apparut. Une femme qui le guettait dans l'obscurité courut vers lui, poussant des cris. Le ménage allemand se retrouvait. Ils repartirent vers l'hôtel en s'injuriant, puis brusquement leurs voix se turent.

— Penchez-vous, Lucien, — dit Charlie, et il lui glissa tout bas avec autorité :

— Lucien, il faut aimer ma sœur. — Puis, sur un autre ton, il ajouta : « Il doit être très tard. Qu'est-ce qu'il va prendre le *poor Charlie*? » Et il partit en courant. Sur les dalles de la terrasse où la lumière de la lune essaimait de grandes plaques pâles, Sprey, boule noire, le suivait de sa démarche cahotante, ses grandes oreilles pointées en avant.

***

Les jours suivants, Lucien tenta de pénétrer les raisons qui avaient entraîné l'enfant à communiquer son « secret ». Qu'avait-il voulu dire exactement? Mais Charlie toujours se

déroba. Tantôt il affirmait que « c'était une blague », tantôt qu'il ne pouvait rien expliquer. « J'ai juré de ne rien dire. » Il avait d'ailleurs des sujets de préoccupation personnels. La *Gazette de la Côte d'Azur* avait annoncé l'arrivée des Peyorège à l'hôtel. Mais aucune mention de M. Charlie Peyorège. « C'est idiot. Ils ont mis Reginald Hamilton, de Melbourne. Il est arrivé avec ses parents le même jour que nous, et il a mon âge. » Lucien, pour le consoler, lui fit espérer une mention dans le *Bulletin hebdomadaire des Etrangers*, mais cette attente-là aussi fut déçue.

Chaque matin Lucien, dans le jardin, retrouvait Madeleine et ils demeuraient longtemps assis l'un près de l'autre. Charlie, comme à dessein, s'éloignait souvent avec Sprey, descendant jusqu'à une petite plage de galets qui se trouvait au-dessous du jardin de l'hôtel. Le plaisir que Lucien prenait à ces entretiens avec la jeune fille était singulier. Une sorte de fureur contre sa propre vie, ses déboires, l'animait quand il était près d'elle : il se plaisait à lui dire du mal de lui-même et des hommes en général. Puis se ressaisissant, il regrettait cette amertume, et pour distraire la jeune fille, parlait d'amis, de souvenirs, évoquait des anecdotes.

A plusieurs reprises, elle le questionna sur la guerre. Elle écoutait ses récits, les yeux prêts aux larmes. Il était parti dès les premiers jours de 14. Que c'était loin déjà!... Auprès d'elle le passé renaissait. Parfois il semblait se transformer. Et tels chapitres de sa vie dont Lucien jusqu'alors n'avait démêlé que le comique un peu scandaleux révélaient tout à coup des dessous pathétiques. Quelle tristesse secrète, il avait cachée sous tant de folies, d'entreprises scabreuses, d'éclats de rire!

— C'est curieux! — lui dit-il un jour. — Est-ce votre influence? Je commence seulement à me connaître... Et je ne me plais pas.

Elle sembla troublée, tourna vers lui un visage contracté.

— Un homme comme vous, je pourrais avoir de l'influence sur vous? — demanda-t-elle.

Et l'on n'aurait pu dire, s'il y avait dans sa voix du plaisir ou de l'inquiétude. Cette phrase ramenait au présent. Un instant plus tard, Lucien accablait de sarcasmes les pension-

naires de l'hôtel qu'ils apercevaient chaque jour. C'est qu'il avait reçu, le matin, des nouvelles bien déplaisantes sur ses affaires. Il venait d'y songer de nouveau et bientôt il démontra par mille preuves péremptoires le néant de la vie.

— Je voudrais tellement pouvoir faire quelque chose pour vous, — lui dit-elle brusquement. — Mais pourrais-je vous être utile?

— Vous êtes très gentille, — dit-il; — mais moi je n'ai besoin d'aucune espèce d'aide.

Elle pianotait doucement de ses doigts déliés les lattes vertes du banc, et Lucien regardait une fine veinule bleue qui, sur le dos de sa main, se ramifiait, en un dessin délicat.

Une honte de lui-même l'envahissait. Quels étranges propos il tenait depuis plusieurs jours à cette jeune fille, lui parlant de la méchanceté, de la misère humaines, comme s'il eût voulu lui inspirer la haine du monde ou lui donner le goût du malheur!

— Vous êtes un ange, — lui dit-il.

— Il s'en faut de beaucoup. Vous avez une trop bonne opinion de moi. J'ai eu beaucoup d'idées de péché, de volupté. J'en ai encore.

— La volupté, — dit-il, — le plaisir de vivre, mais est-ce que toute la nature ici ne nous y invite pas?

Et il lui montrait la mer, si calme ce matin que le long du rivage on voyait le sable qui, sous l'eau, faisait de larges plaques vertes, au milieu desquelles des rochers bas se découpaient en violet. Un parfum de fleurs d'oranger douceâtre, un peu écœurant, coulait vers eux, les enveloppait.

— La nature, — dit-elle, — veut parfois nous tenter. Il faut savoir rester soi-même. Vous ne pourriez jamais deviner les idées que j'avais, il y a deux ans. C'était ignoble.

Ignoble? Il se mit à rire. Il n'en croyait rien. Il y a deux ans? Mais elle était une enfant encore. Quel âge avait-elle alors? Quinze ans?

— Vous vous moquez de moi.

— Dix-sept?

— Je suis majeure depuis le mois dernier. Eh bien, — continua-t-elle, — je ne rêvais que d'amour. J'aurais voulu être une courtisane. Mon corps me plaisait et, vous ne me

croirez pas, je me mettais nue devant ma glace et je dessinais mon buste sur un carnet. Je me trouvais belle.

Il allait lui dire qu'il partageait entièrement cet avis. Mais il était si évident que cette confidence avait terriblement coûté à la jeune fille, qu'elle avait dû s'arracher douloureusement les mots, comme pour une confession nécessaire, qu'il demeura silencieux.

— J'ai beaucoup changé, — ajouta-t-elle.

En quoi pouvait consister ce changement? Ces désirs sans objet, cet appétit d'amour s'étaient fixés évidemment. Lucien songeait à « l'autre », à ce « choix qui l'eût étonné ». C'était son visage en cet instant sans nul doute que Madeleine devait avoir devant les yeux et dans son esprit glissait le souvenir de mots tendres. Lucien sentait naître en lui une sourde irritation contre cet inconnu.

— J'espère au moins, — dit-il avec amertume, — qu'il a un joli prénom. C'est très utile pour l'intimité.

— Mais qui donc? — lui demanda-t-elle, — se retournant brusquement.

— Votre fiancé...

— Mon fiancé! — Le mot avait fusé comme une exclamation de surprise.

Ne lui avait-elle pas parlé, l'autre jour, d'un engagement?...

Elle demeurait silencieuse, mordillant nerveusement une petite branche de romarin qu'elle avait cueillie.

— Mon pauvre ami... — dit-elle.

Allait-elle parler? L'hésitation, un combat intérieur se lisaient sur son visage; elle désirait se confier, semblait ne pouvoir s'y résoudre. « Non. Non. Vous ne pourriez pas comprendre. »

Elle s'était reprise. Redoutait-elle un jugement, un blâme? Lui, par défi, se sentait le désir de lui faire une déclaration. Mais une timidité qu'il n'avait jamais connue le retint...

Devant eux un jardinier passa sans les regarder. Une pesante hotte de terre lui faisait ployer l'échine comme un vieillard.

— Croyez-vous qu'on puisse se tromper sur sa vocation? — demanda-t-elle, suivant quelque obscur raisonnement.

— Comment l'entendez-vous?

— Un homme par exemple peut-il se croire destiné à une carrière, pour reconnaître ensuite qu'il n'était pas fait pour elle?

— C'est fréquent, — dit Lucien.

Elle lui jeta un regard furtif, où il crut démêler un élan de tendresse.

Mais Charlie et Sprey apparaissaient. L'enfant était dans une joie délirante. Lucien avait reçu d'un de ses amis, rédacteur dans une feuille parisienne, l'assurance qu'il publierait un dessin de Charlie : la caricature du prince persan.

— Quand croyez-vous qu'il la fera passer? — demanda Charlie pour la dixième fois depuis le matin, puis il se lança dans les questions : devait-il signer de son nom, ou trouver un pseudonyme?

***

Ce soir-là, avant le dîner, Lucien croisa les Peyorège dans le hall. Ils allaient dîner chez des amis dans une propriété des environs. Madeleine, dans une robe de mousseline de soie rose nacre, avec un mantelet d'hermine sur les épaules, était éblouissante. La fortune Peyorège tout à coup se manifestait sur elle. A un collier de perles blanches répondait sur sa main droite une grosse perle rose. Ramenant d'un geste souple sa cape qui glissait, elle avançait, droite et fine, au milieu des siens, vers la grande limousine noire, objet du mépris de Charlie. Les hommes, sur la terrasse, se détournaient d'un air faussement détaché pour la contempler, et des désirs confus, de charmantes et douloureuses images de plaisir, de jeunesse, naissaient dans les cœurs pour lui faire cortège.

Lucien, le lendemain, la complimenta sur son élégance, mais elle accueillit ses éloges avec gêne.

— Moi, je suis comme Lucien, — dit Charlie, — j'aime cette robe. Et comme dessin, on dira ce qu'on voudra, c'est du bon Dornet. Mais les nervures du dos...

Il proposait une variante, retouchait en esprit le modèle.

— Comment nomme-t-on cette merveille? — demanda Lucien. — *Riviera, Premier bal* ou *Secret conseil?* Les couturiers ont toujours de ces trouvailles...

— *Obéissance familiale* — répondit Victor en fixant sa sœur. Elle, les lèvres tremblantes, regarda l'enfant avec reproche, puis, très vite, prétextant que sa mère l'attendait, s'éloigna.

Trois jours passèrent, sans qu'elle revînt dans le jardin. Lucien ne l'apercevait plus que de loin. Elle lui adressait de vagues sourires, puis très vite détournait la tête. Victor devenait énervant et absurde. Il réclamait la publication de son dessin, conseillait à Lucien de se marier. « Je serai votre garçon d'honneur. » Lucien aurait dû regagner Paris, il recevait chaque jour de son chef d'atelier des nouvelles inquiétantes, mais il ne pouvait se résoudre à partir. Les avertissements les plus pressants ne le troublaient qu'un instant. Puis il recommençait de penser à Madeleine, et à l'heure où il pourrait la retrouver. Aussitôt il ressentait une étrange indifférence à tout ce qui n'était pas elle. Les liens avec son existence antérieure semblaient coupés. Il était délivré de tout et presque de lui-même.

Ce qui le surprenait, c'était l'attitude de Peyorège. Elle avait complètement changé depuis le premier jour. Maintenant il saluait aimablement Lucien, l'entretenait finances et politique. Il l'avait présenté à sa femme, une dame aux cheveux grisonnants, au port un peu altier, au regard triste et absent. Un jour, le banquier alla même jusqu'à se féliciter de voir Lucien bavarder avec sa fille.

— J'ai tellement peur qu'elle s'ennuie, — expliqua-t-il.

Cette condescendance intrigua Lucien. Il ne connaissait que trop les raisons qui auraient pu suggérer à Peyorège une conduite toute différente. L'idée lui vint que Madeleine avait dû faire quelque sottise. Cela n'eût-il pas expliqué son attitude, ses réticences, ses fuites? Peut-être s'était-elle toquée d'un individu taré — auquel cas Lucien, malgré tout, aurait pu, aux yeux de la famille, faire figure de sauveur. Peut-être avait-elle accompli quelque geste irréparable. Un instant même l'idée d'une inclination d'une autre sorte traversa son esprit. Puis il eut honte de ses suppositions : n'y avait-il pas en Madeleine une loyauté, une pureté qui les démentaient toutes?

Pourtant la pensée de « l'autre » venait parfois le tourmenter. L'anxiété lui étreignait alors la poitrine. Toutes ses rencontres

avec Madeleine, tous les propos échangés lui semblaient les épisodes d'une lutte qu'il avait menée contre un adversaire inconnu. Un tourmentant désir de combat, de violence, l'envahissait. Tout ce qu'il souhaitait cependant c'était d'écarter de Madeleine cet ennemi. Pour lui-même il n'espérait point la gagner.

— Voulez-vous venir déjeuner demain avec nous à Monte-Carlo? — lui demanda un soir Peyorège. Lucien accepta et le lendemain les vit tous attablés dans le plus célèbre hôtel de la cité des jeux. Un noir gigantesque couvert de décorations en protège l'entrée.

— Il est millionnaire, — dit Peyorège. — Prêt usuraire, puis quelque autre commerce sans doute, et il regarda Lucien en clignant de l'œil.

Dans le restaurant le banquier commença de nommer les convives de presque toutes les tables. Et il ne manquait pas de préciser leur situation financière. Celui-là était milliardaire. Celui-ci avait tout perdu. On ne savait comment il surnageait. Celle-là était la veuve du célèbre Cushender, le grand Africain.

— Elle possède un territoire grand comme plusieurs de nos départements. Quatre-vingts ans aujourd'hui! Et elle boit sa bouteille de champagne tous les soirs! — Continuant son examen, Peyorège, parlait dots et faillites, et, pour saluer, adressait des sourires, inclinait la tête.

Madeleine, le nez dans son assiette, semblait excédée, mal à l'aise. Victor, exalté, étudiait les robes des dames.

— Cet enfant est tout à fait stupide, — affirmait le banquier.

Lucien buvait du bourgogne; pénétré d'optimisme, il pressentait l'approche d'événements heureux.

— Ces gens, on les retrouve donc partout! J'ai horreur de cet endroit, — lui glissa Madeleine quand ils sortirent. Ce n'était rien, mais c'était une confidence, contre les siens, qui n'était que pour lui.

Tout le monde se sépara, les Peyorège voulant faire des courses. Lucien alla visiter une exposition canine. Les airedales, les schnauzers, assis dans de petites stalles feutrées regardaient d'un air boudeur leurs maîtresses installées en face d'eux. Puis au casino, dans une salle du « privé », Lucien

aperçut de loin Peyorège qui tenait la banque à la table de baccara. Il n'était donc pas si sérieux!... Lucien se découvrit pour lui une soudaine sympathie.

A six heures tout le monde se retrouva à l'hôtel pour le thé. Victor suppliait son père de lui acheter un pyjama « feu » qu'il avait aperçu dans une vitrine. Ayant essuyé un refus assez sec, il se renferma dans un silence boudeur. Au haut d'une estrade gigantesque, l'orchestre entama une danse à la mode. « Je ne me ferai jamais à ces nègres », gémissait madame Peyorège. Lucien exprima son regret que Madeleine ne dansât pas.

— Elle danse très bien, — dit M. Peyorège, — mais ce sont ses idées...

Il y eut autour de la table le silence gêné qui accueille les déclarations intempestives.

— Mais au fait pourquoi ne danserais-tu pas avec M. Revel? — demanda madame Peyorège. Elle semblait avoir fait un immense effort et ses doigts chiffonnaient nerveusement une serviette à thé.

— Bien, — dit Madeleine brusquement, et elle se leva, en se tournant vers Lucien.

Ils n'étaient guère nombreux sur la piste. Un vieux monsieur anglais sautillait autour d'une énorme danseuse, que soudain, il faisait avancer d'une courtoise bourrade. Il y avait surtout, d'ailleurs, des couples à cheveux blancs et qui, se souvenant encore des polkas, dansaient par saccades. Madeleine était restée d'abord éloignée de Lucien, qui ressentait une vive émotion en la tenant dans ses bras. Jamais la danse ne lui avait paru autoriser d'aussi troublantes privautés. Il ne put résister d'ailleurs à la tentation qui l'envahissait et bientôt il la pressa toute entière contre lui. Elle ne tenta point de se dégager, parut même s'abandonner davantage, souple et confiante. Puis elle releva légèrement son bras gauche, le rapprochant du cou de Lucien. Et lui ressentit ce simple mouvement comme une caresse.

Elle dansait avec une étonnante légèreté et un sens parfait du rythme. Lucien l'aperçut dans une glace lointaine, souple entre les bras du grand garçon dont il connaissait si bien la silhouette et il admira davantage sa grâce. Quand l'orchestre

s'arrêta, leur accord était parfait. Ils demeurèrent un instant hésitants, l'un près de l'autre, comme s'ils ne pouvaient se résoudre à desserrer leur étreinte. Lucien, près de la joue de Madeleine, humait hypocritement un petit parfum sucré. L'orchestre reprit et ils recommencèrent leur lente évolution autour de la piste. Cette fois c'était Madeleine qui, nettement, s'était blottie contre son cavalier.

— *Caminito...* — psalmodiait dans son porte-voix un cow-boy en chemise de soie violette.

— Tout de même, — murmura Lucien que la gravité du chant inclinait vers la philosophie, comme la vie est bizarre ! Une rencontre, et l'on dirait qu'elle va changer...

Il expliqua, approchant la bouche, confidentiellement, d'une oreille délicatement modelée, comment il avait remis son sort à un bateau le jour de l'arrivée des Peyorège. A quoi avait-il tenu qu'il ne fût pas parti ? A une fleur, à un pétale de fleur, au hasard qui fabrique nos destins...

Le cow-boy sifflait maintenant. Six notes tremblées qui laissaient présager un grand malheur.

— Le hasard, — dit-elle. — C'est vous qui le nommez ainsi...

Les amants d'Argentine, le cow-boy l'affirmait d'une voix pleine de larmes, ne se retrouveraient plus jamais dans le petit chemin. La guitare conseillait une morne résignation.

— Toute la question, — ajouta Madeleine, — est précisément de savoir si c'est le hasard...

En même temps que le chanteur et l'orchestre, elle s'était tue. Quand ils regagnèrent la table, madame Peyorège les félicita de leur entente et loua Lucien.

— On voit qu'il conduit très bien!

— Moi aussi, j'ai beaucoup dansé, — déclara M. Peyorège, et, comme pour le prouver, il releva les bras au dessus des épaules et agita sa tête de droite et de gauche comme un magot chinois.

— Tu ne danserais pas avec moi, — criait Victor à sa sœur. — Mademoiselle me trouve trop petit.

— Mais si, je danserai avec toi.

Et à la danse suivante, elle partit avec son frère, qui avait une tête de moins qu'elle. Puis elle refusa de danser de nou-

veau, et pendant la suite du goûter et le trajet de retour jusqu'à l'hôtel, elle manifesta à Lucien une inexplicable froideur.

Dans le hall, le concierge remit à Lucien un télégramme. C'était de son comptable. Un créancier menaçait de faire prononcer la liquidation des « établissements » de Levallois. Lucien ne pouvait plus différer son départ.

Il prit le train, le lendemain dans l'après-midi. Pendant la matinée, il avait attendu vainement Madeleine près du ficus. Victor seul était venu, mais il n'avait pu, malgré les instances de Lucien, décider sa sœur à descendre. Elle se déclarait éreintée. Elle dirait au revoir à M. Revel après le déjeuner, ce qu'elle fit en présence de ses parents, qui témoignèrent à Lucien le regret que leur inspirait son départ. Madeleine ne prononça que quelques paroles banales, mais quand il se fut éloigné aprés avoir pris congé, il se retourna brusquement et vit les yeux de la jeune fille fixés sur lui avec une expression de tristesse et d'hésitation.

***

Il y avait quinze jours que Lucien avait regagné Paris. Il avait connu des heures d'angoisse. Ce n'avaient été d'abord que coups de téléphone, discussions, courses chez les clients. Les uns, qui ne lui devaient rien, hésitaient longuement avant de se résoudre à ne lui passer aucune commande. Les autres, ses débiteurs, se lamentaient de ne pouvoir le payer. Le créancier irascible devenait de plus en plus menaçant. Mais soudain tout changea. Un commissionnaire espagnol passa un marché considérable. Aussitôt, pour ses paiements, Lucien obtint de nouveau délais. Apaisé, ce soir-là, il considérait sans haine excessive la maîtresse qui chaque soir l'accueillait par une scène, le traînait harassé dans les boîtes de nuit. Il avait bien depuis son retour, songeant à Madeleine, résolu de la quitter. Puis il s'était dit « A quoi bon? », avait accepté le présent avec lassitude. Tout valait mieux en somme qu'une douloureuse complaisance à de vains regrets. Éloigné de la jeune fille, n'ayant aucune nouvelle, Lucien sentait plus vivement encore les obstacles qui le séparaient d'elle. Le plus infranchissable, sans nul doute, c'était cet inconnu qui exerçait sur Madeleine une si forte emprise. Lucien, maintenant, com-

prenait qu'il avait réussi parfois à l'écarter. Et Madeleine délivrée s'était rapprochée de lui. Mais chaque fois elle avait été ressaisie par son obsession. Comment pourrait-il continuer une pareille lutte?

A l'aube, quand il rentra chez lui, il trouva un mot de madame Peyorège qui l'invitait à venir dîner, le surlendemain, dans l'intimité. Le cœur de Lucien battit. Il fut content de lui-même en constatant qu'il n'était pas blasé. Et le soir, il répondit aux propos amers de sa maîtresse par des mots plus amers encore, parla ouvertement d'une « rupture nécessaire », tandis qu'on lui rappelait avec sévérité qu'on avait, à cause de lui, repoussé maintes offres magnifiques.

L'heure vint enfin où Lucien sonna à l'hôtel Peyorège, avenue d'Eylau. Il gravit un escalier Louis XV et foula des peaux d'ours étalées sur des carrés de pierre blancs et noirs. Puis on le fit attendre longuement dans un salon orné de boiseries anciennes. Dans une vitrine éclairée, devant un petit décor de théâtre vénitien, des personnages de la Comédie italienne, en porcelaine de Saxe, se saluaient, jouaient de la mandoline, s'envoyaient des baisers. Sur un grand bureau de Riesener, de larges portefeuilles de maroquin armoriés, étaient disposés au pied d'un encrier de bronze doré hérissé de plumes d'oie : tout ce qu'il eût fallu pour travailler sous Louis XV. On apercevait des livres sous les grilles de bibliothèques dont on avait retiré les clefs. Une commode galbée portait sur ses tiroirs un paysage de marqueterie. En face d'elle un canapé tendu de velours rouge était surmonté du portrait d'un personnage en perruque dont le buste était couvert d'une robe de chambre à fleurs. Il contemplait une page de partition musicale d'un air las et une ampoule électrique cachée gonflait de lumière les poches qu'il avait sous les yeux. Au-dessus des portes, des panneaux de peinture anciens figuraient des cartes, des livres, des violons, des mappemondes rassemblés dans un désordre étudié.

Lucien examinait la pièce avec tristesse (toutes les preuves de la richesse des Peyorège lui semblaient en ce moment détestables, parce qu'elles attestaient la distance qui le séparait de Madeleine), quand la jeune fille entra. Elle portait une robe de tulle blanc, qui la faisait paraître plus jeune encore, bien qu'il y eût sur son charmant visage quelques marques

de fatigue. Elle expliqua tout de suite à Lucien qu'elle dînerait seule avec lui. Il l'écoutait stupéfait.

— Oui, — dit-elle avec embarras. — Un correspondant de mon père, un Italien, de passage à Paris, tenait à présenter un de ses compatriotes... Un rendez-vous déjà pris au restaurant... — Elle s'embrouillait. Mais il était de fait que monsieur et madame Peyorège ne dînaient pas chez eux, non plus que Victor réclamé par sa grand'mère.

La gêne de Madeleine gagna Lucien. Une incompréhensible timidité l'envahissait à son tour. Ne sachant que dire, il interrogeait Madeleine sur les jours qu'elle avait passés dans le Midi après son départ, sur l'origine des meubles, des bibelots qui les entouraient. « Les tapisseries des sièges, en Beauvais, représentent... » Elle nomma Casanova, Caffieri, Perronneau, puis s'interrompit tout à coup. — « Ne parlons pas de ces choses-là, dit-elle. Quelle importance ont-elles, dans la vie?... » Un maître d'hôtel vint annoncer que le dîner était servi. Ils passèrent dans une vaste salle à manger blanche que décoraient de grands panneaux de quelque élève de Hubert Robert. Lucien était placé en face de Madeleine. Mais une grande corbeille de fleurs les séparait, si haute qu'il n'apercevait entre des tulipes, des capillaires, que les yeux bleus de Madeleine, son front droit et ses cheveux blonds.

Lucien demanda des nouvelles de Victor et apprit que le jeune garçon l'avait réclamé à plusieurs reprises. « Il vous aime beaucoup. Quand son dessin a paru dans le journal, il était fou de joie. Mais méfiez-vous, il a écrit un article sur la mode masculine au cinéma et compte sur vous pour le placer. » Lucien promit de s'occuper de l'article, fit des compliments sur la cuisine, parla de films nouveaux. A chaque instant la conversation tombait. Il y avait entre eux une gêne intolérable. Le maître d'hôtel murmurait en se penchant des noms de vins. Lucien se sentait stupide, avait envie de crier.

Ils retournèrent dans le salon, s'installèrent au-dessous de Gluck (c'était Gluck), en face d'un guéridon chargé d'infusions, de liqueurs. Le maître d'hôtel, avant de disparaître, avait tiré soigneusement toutes les portes, comme pour les envelopper de silence, de secret.

— Ma bêtise vous fait souffrir, — dit brusquement Lucien. — Avouez-le donc. Et vous avez raison, j'en souffre, moi aussi, ce soir. Mais le plus grave, c'est que je suis *toujours* bête, que ma vie est un tissu d'erreurs, de sottises. Je le sens si vivement quand je suis près de vous. Mais qu'importe? Cela ne m'empêchera pas de vous dire que, depuis mon départ, je n'ai pensé qu'à vous...

Il exagérait, mais ne le savait pas. Il lui peignit le trouble qu'il avait ressenti dès leur première rencontre, la transformation qui s'était faite en lui, son inquiétude là-bas quand il la sentait s'éloigner d'une façon si incompréhensible, son découragement quand il avait dû partir et surtout, ô surtout, quand, partant, il l'avait sentie indifférente ou plutôt presque hostile. « J'ai fait effort, depuis, pour ne vous laisser aucune place dans ma vie. Mais je vous retrouve partout. » Il n'y avait aucun doute, il l'aimait. Il ne se sentait pas le droit de le lui dire. Mais tant pis! il le lui disait, et longuement, et avec fougue, avec ardeur, avec des lèvres tremblantes et l'étonnement de retrouver une valeur surnaturelle à des mots que depuis longtemps il jugeait ridicules.

Madeleine l'écoutait en silence, sans oser le regarder. Ses yeux, s'étant fixés sur deux amours dorés qui chevauchaient une pendule, ne semblaient plus pouvoir s'en détacher. Elle était devenue toute blanche, et parfaitement immobile. Pourtant ses doigts entrecroisés se serraient parfois d'un geste convulsif.

Quand Lucien n'eut plus rien à dire, il se trouva angoissé comme un collégien qui craint d'avoir commis une bévue énorme. Il n'osait faire un geste vers elle, lui qui depuis si longtemps pratiquait avec assurance et prônait devant ses amis « les attaques à la hussarde ». Un froid étrange s'insinuait en lui : c'était l'annonce d'une terreur véritable. La disparition des parents qu'il avait interprétée d'abord comme un encouragement d'ailleurs incompréhensible, lui apparaissait maintenant comme l'effet d'un simple hasard. Il s'effrayait tout à coup de son audace, avait peur d'avoir blessé Madeleine.

— Écoutez, — balbutia-t-il, — je sens que j'ai été maladroit. Pardonnez-moi.

Et il ajouta sarcastiquement pour elle et pour lui-même :

— J'oubliais que je pourrais être votre père.

— Mais vous savez bien que vous me plaisez, — dit-elle très vite et si bas que Lucien hésita un instant sur le sens de ses paroles.

Elle s'était retournée brusquement et, la tête enfouie dans les coussins, sanglotait convulsivement. Il s'approcha d'elle, lui caressa les mains, la prit entre ses bras. Elle se laissait faire silencieuse, inerte, comme un enfant qu'on câline et qui s'abandonne. Il prononçait des phrases qui ne voulaient rien dire, mais dont la musique était apaisante. Bientôt, se penchant sur elle, sa bouche se trouva placée si près de la nuque blonde qu'il fut incapable de résister, et n'ayant provoqué par ce geste aucune protestation, il ne cessait plus de l'embrasser, lui demandant seulement, entre ses baisers, pourquoi elle pleurait.

Il ne parvint pas à distinguer les mots qu'enfin elle murmura. Mais comme il répétait pour la vingtième fois : « Pourquoi pleurez-vous? » il finit par percevoir : « Je ne peux pas vous dire... C'est impossible. »

Il se trouvait donc de nouveau en face de son adversaire secret. L'abandon de Madeleine n'était pas encore une preuve de victoire. Il fallait qu'il la gagnât définitivement. Toute sa vie peut-être il regretterait de n'avoir pas su lui parler en cet instant.

Alors il lui dit d'une voix basse et ardente la joie merveilleuse, inespérée, qu'il éprouverait s'il pouvait vivre auprès d'elle. Après des années d'une vie détestable, d'une vie dont il avait horreur, ce serait le tranquille, le parfait bonheur dont il se rendait bien compte maintenant qu'il avait toujours rêvé.

Elle s'était retournée, elle assurait un peigne dans ses cheveux, tamponnait ses yeux avec son mouchoir, ses yeux noyés de pleurs encore, ne paraissant nullement songer d'ailleurs — Lucien s'en émerveilla — à chercher une glace, de la poudre.

— Vous ne savez rien de moi, — dit-elle enfin. — Il y a peut-être quelque chose qui nous sépare.

— Quelque chose... dont je suis responsable? — demanda-t-il avec inquiétude.

— Non, moi, — fut la réponse à peine murmurée.

— Comment, vous? — Il la regardait avec crainte. — Je vous en supplie, dites-moi ce dont il s'agit...

— Un obstacle intérieur... — Elle cherchait ses mots. — Un... sentiment... que je puis avoir.

— Mais puisque vous m'avez dit que je ne vous déplaisais pas... Il est vrai que là-bas un jour vous m'avez donné à penser que vous n'étiez pas libre, que votre choix était fixé... Ne sont-ce pas des scrupules pour une inclination... qui s'est atténuée?... Si vous avez été éprise de quelqu'un...

Il ne savait plus très bien ce qu'il disait, plus du tout ce qu'il devait dire. Il s'enfiévrait, cherchant une fois de plus à deviner quel pouvait être l'adversaire invisible. N'avait-il pas senti avec certitude, un instant plus tôt, que c'était lui qu'elle aimait?

Elle repoussait ses suppositions d'un sourire :

— Lucien, vous êtes le premier homme que j'aie... remarqué.

Transporté, il la pressa contre lui, lui donna un baiser. Elle demeura immobile entre ses bras, ne défendant pas sa bouche, qu'il sentit douce, jeune, fraîche comme un fruit.

— Voyez-vous, — lui dit-il, — je sens que nous pourrions être tellement heureux. — Puis craignant qu'elle n'eût conservé le souvenir des plaintes qu'il avait prodiguées, dans le jardin marin, sur le sort, sur les hommes, sur lui-même, il ajouta qu'elle ne connaissait pas son caractère. Il s'amusait de tout, il était gai; il l'avait toujours été. Il ne fallait surtout pas le juger sur une défaillance morale de quelques jours. Il sentait que tout dorénavant allait leur sourire. Une chance incroyable venait précisément de rétablir ses affaires. Et il s'exalta sur ce thème, s'abandonnant sincèrement à un optimisme d'abord calculé. Il établissait déjà un programme, bâtissait une maison pleine de rires, pleine d'amis, organisait des plaisirs, des voyages en auto, ne se défendait même pas de songer aux croisières.

Elle l'écoutait. L'étonnement, une immense surprise naissaient dans ses yeux encore mouillés de larmes. Ses doigts froissaient son mouchoir d'un mouvement impatient. Elle se dégagea enfin.

— Je vous en conjure! Maintenant, il faut que vous partiez!

Il refusa, lui caressant doucement les mains, la suppliant de s'expliquer. Il se sentait sûr d'ailleurs de la victoire. Quelques vagues nuages encore à dissiper sans doute. Pourtant elle avait repris ce visage fermé qui l'avait étonné à plusieurs reprises, dans le Midi. Elle s'était levée maintenant et, debout devant une glace, regardait son image qu'elle ne semblait pas voir.

— Je suis infecte, — dit-elle d'une voix navrée.

Il ne put s'empêcher de sourire, en entendant cette affirmation excessive. Mais elle le pressa de nouveau de partir. Et il y avait de l'autorité dans sa voix et non plus de la prière. Contracté, Lucien se défendit : il demandait encore à savoir... Et il y avait dans ses questions une angoisse qui n'était pas feinte.

— Je vous écrirai, — dit-elle. — Mais si vous ne voulez pas me déplaire, partez, partez, partez!...

— Mais je vous reverrai très vite, n'est-ce pas?...

Elle demeura hésitante, puis dit oui, en silence, des lèvres.

Lui ne pouvait se résoudre à lui obéir. Debout, près du petit théâtre italien, il restait incertain.

— Plus tard, — dit-elle encore, — je vous expliquerai, je vous assure. Mais si vous avez l'ombre d'un sentiment pour moi, partez...

Il n'osa insister, lui pressa la main, partit sans dire un mot.

Quand il se retrouva dans l'avenue, il se jugea absurde. Comment avait-il pu se laisser éloigner ainsi? Il revint jusqu'à la porte de l'hôtel, posa le doigt sur la sonnette. Une fureur d'homme dupé maintenant l'envahissait. Mais il n'osa pas appuyer et partit lentement sur le trottoir. A plusieurs reprises il se retourna, regarda les fenêtres de l'hôtel où n'apparaissait aucune lumière. Enfin il alluma une cigarette, et se décida à s'éloigner. Son esprit hésitait entre l'inquiétude, le plaisir, le désespoir, la rage.

***

Les jours suivants, Lucien attendit en vain un signe de la maison Peyorège. N'ayant rien reçu, il s'enhardit à écrire

à Madeleine, n'obtint aucune réponse. Il passa à l'hôtel, demanda si M. Peyorège était là, s'il pouvait le recevoir. « Monsieur est en voyage. » Et Madame? Mademoiselle? Elles étaient parties avec Monsieur. On ne savait pas quand le retour aurait lieu.

Une semaine encore s'écoula. Inattendue et sans lendemain, la soirée passée avec Madeleine s'éloignait comme un rêve, qu'aucun autre rêve ne veut continuer. Découragé, tourmenté par le besoin de savoir, Lucien résolut d'aller chez sa tante. C'était la seule personne de sa famille qui fût liée avec les Peyorège. Le malheur était qu'il l'avait ruinée trois ans plus tôt, qu'il ne l'avait pas revue depuis et qu'il n'espérait pas grand accueil.

Elle habitait une rue déserte bordée de bâtiments conventuels derrière l'Observatoire. La sonnerie de l'entrée éclatait chez elle nette et triste comme dans une maison de province. Une vieille servante vint ouvrir, que Lucien connaissait bien. Elle dit à Lucien qu'elle allait voir si madame était là. Injure gratuite : on savait que madame ne sortait que le matin à onze heures pour marcher dix minutes au soleil sur son trottoir.

Enfin Lucien fut admis. Il reconnut le salon aux meubles capitonnés. Les tables, la cheminée étaient couvertes de dentelles, encombrées de bibelots, et il y avait dans l'air une odeur d'encaustique et de renfermé. La tante était assise sur un fauteuil de tapisserie près de la fenêtre. Autour d'elle un cercle de journaux, d'ouvrages, de plateaux, attestaient qu'elle quittait rarement sa place. Elle portait de faux cheveux; à ses oreilles, sur sa poitrine tremblaient des bijoux de jais; la peau se tendait sur son maigre visage où les yeux brillaient encore d'un vif éclat. Elle portait un ruban de velours marron autour du cou et scandait ses paroles en frappant le plancher d'une canne qu'elle tenait à la main.

— Tu sais pourtant, — lui dit-elle dès l'abord de sa voix aiguë, — que je n'ai plus rien à perdre. Tu n'as d'ailleurs à t'en prendre qu'à toi-même, mon garçon. Mais tu viens peut-être m'annoncer que notre merveilleuse affaire de caoutchouc connaît tout à coup la prospérité, que nous allons revoir notre argent.

Il se confondit en excuses à l'évocation de cette catas-

trophe. Rien à espérer d'une affaire après la faillite. Il reprit des explications antérieurement données, s'enquit longuement de la santé de sa tante, puis enfin :

— Il faut que je vous dise la vérité. Je viens vous demander un service, — dit-il.

— Je m'en doutais bien, puisque tu es là. Tu es venu pour la petite Peyorège, n'est-ce pas? Et, de sa voix de crécelle, elle tirait du nom somptueux des sonorités baroques.

Ainsi on était venu parler de lui, d'elle, dans ce coin perdu de Paris. « Je vois que vous êtes au courant... » Néanmoins il reprit toute l'histoire, décrivit la rencontre dans le Midi (« Je ne peux plus me payer des voyages, moi! » interrompit la vieille dame avec aigreur), les étranges attentions des parents. Il n'osait croire à un si merveilleux coup du sort. Passant sous silence quelques incidents, il acheva de retracer leur courte histoire. « Puisque vous avez reçu « de l'autre côté » des confidences, ma chère tante, vous allez me dire ce qui se passe. » Il se sentait soudain le souffle court, redoutait la réponse.

La vieille dame eut un long éclat de rire désagréable. Jamais le mot éclat n'avait paru à Lucien si justifié. On eût dit que ce rire cassait quelque chose et se fragmentait lui-même en morceaux aigus.

— C'est assez simple, mais je m'étonne qu'un garçon comme toi n'ait pas conçu le plus léger soupçon... Voyons, au cours de ces conversations du matin, dans ce décor de féerie (elle scandait ironiquement les mots), jamais elle n'a prononcé une phrase qui t'ait semblé étrange?

Lucien fronça les sourcils. Tous les soupçons — les pires — qu'avait fait naître la pensée de « l'autre » renaissaient dans son esprit.

— Une fois, — dit-il maîtrisant son impatience, — elle a fait allusion à un engagement antérieur. Je vous avouerai que cela m'a tourmenté quelque temps. Mais pour finir elle avait dissipé mes inquiétudes... par une affirmation très nette.

— Elle t'a dit qu'elle t'aimait peut-être?

— Elle m'a dit qu'elle n'avait aimé aucun homme avant moi.

— Nous voulons bien la croire. Mais cela n'empêche pas que tu as un rival.

Et elle ponctua le mot d'un violent coup de canne appliqué droit sur le parquet.

— Un rival, et qui est?

— Dieu.

Il la regarda avec une profonde stupéfaction.

— Oui, Dieu. Il y a plus mal. Il n'y a pas plus redoutable. Cela devient rare pourtant, les vocations religieuses. Je ne sais ce qu'il faut penser de celle-là. Mais voilà deux ans que Madeleine veut entrer en religion. Les parents ont lutté pied à pied. Peyorège était furieux! A plusieurs reprises, il a rencontré sa fille dans la rue, un gros sac de toile à la main. Vêtue comme une pauvresse, elle allait porter des provisions, laver des parquets dans des galetas. Armand songeait à divorcer, accusant la pauvre Émilie, qui est pieuse, d'avoir lancé sa fille dans le mysticisme. Ce voyage dans le Midi, on en espérait quelque chose pour distraire la petite. On redoutait une décision proche. Et monsieur est arrivé (elle désignait son neveu de sa main sèche), Monsieur a plu, parce qu'on avait dit sans doute, pendant un déjeuner, que monsieur était malheureux, ruiné, désespéré, que sais-je? Il y a des filles qu'on prend par le désespoir... Peut-être celle-là a-t-elle cru un instant, que le Ciel lui demandait de sauver une âme. — Avec toi elle aurait eu du mérite. — Enfin la famille tout à coup s'est mise à espérer en toi. Ce petit crétin de Victor lui-même, un toqué qui se mêle de tout, avait daigné t'accorder toute sa confiance. Seulement voilà : il paraît que tu n'étais pas de taille... Et pourtant, s'il faut en croire Émilie, tu as frôlé le succès. Où les filles d'aujourd'hui, mon Dieu, ont-elles la tête? Mais tu t'es avisé, paraît-il, au dernier moment, de faire des projets d'avenir : Deauville, un yacht, et tout le tralala, exactement la vie que Madeleine a en horreur. Tu peux te vanter d'avoir du tact. Enfin ce qui est fait est fait. D'ailleurs, de toute façon, tôt au tard, elle aurait fini par voir clair... Donc rien à regretter. Du reste cette petite est une vraie dinde. Et un gendre comme toi, j'aimerais encore mieux pour ma fille le couvent. D'ailleurs je n'ai pas de fille et tant mieux pour elle, car avec l'héritage que grâce à toi je lui aurais laissé...

Elle frappa une dizaine de fois le sol de sa canne : une série de petits coups qui figuraient un ricanement.

— Enfin, — dit Lucien, penché en avant et les mains ouvertes et tendues comme s'il eût interrogé de tout son corps, — dois-je comprendre que...?

— Parfaitement, elle est depuis huit jours chez les Carmélites de Meaux, comme novice. Quant à ce petit crétin de Victor, tu peux m'en croire — tu te souviendras de mes paroles un jour — il leur fera bien pire. Tu verras, tu verras...

Un vol d'oiseaux piaillants passa soudain devant la fenêtre. Jamais Lucien n'avait remarqué qu'elle donnât sur un jardin.

MARCEL THIÉBAUT

A TRAVERS QUELQUES EXPOSITIONS D'ART ANCIEN

Chaque année la saison printanière nous amène toute une suite d'expositions. Laissons de côté, pour cette fois, l'art contemporain et parcourons les salles de quelques expositions rétrospectives. Deux ou trois d'entre elles ont fermé leurs portes, ce n'est point une raison de n'en rien dire. On écrit bien de concerts que nul n'entendra plus : ces réunions d'œuvres d'art qui durent quelques semaines sont des plaisirs à peine moins fugitifs; les images qu'on en rapporte demeurent dans la mémoire pareilles aux accords qui nous ont touché, puis se sont tus.

Je ne parlerai pas du « Décor de la vie sous la IIIe République », bien que cette exposition continue d'attirer un nombreux public et qu'elle offre matière à bien des réflexions : une de ces vivantes et spirituelles chroniques dont M. Albert Flament a le secret l'a déjà signalée aux lecteurs de la *Revue*.

A l'Orangerie des Tuileries, le Directeur des Musées nationaux avait eu l'idée de nous présenter pendant une quinzaine les achats du Louvre et les dons des « Amis du Louvre » faits au cours des dix années dernières. Quoiqu'on puisse, si l'on veut, étudier chaque jour en place ces tableaux, ces objets,

il était fort instructif de les voir rapprochés. Ce n'était pas un tableau complet de l'enrichissement du Musée puisque les legs particuliers n'y figuraient pas, — il eût fallu plus de place, — et que l'Orient et l'Extrême-Orient étaient réservés pour une exposition future. On a pu du moins constater que tous les départements représentés avaient fait d'excellentes acquisitions, quelques-unes capitales et qui font honneur au Louvre. Inutile de les décrire. Mais si l'on peut tirer de ce qui nous a été montré une conclusion, — le but de tels groupements doit être, autant que de nous faire connaître le passé, de préparer l'avenir, — cette conclusion est double.

D'abord, il apparaît qu'il est rarement très utile pour le Louvre de s'augmenter de « pièces de série ». C'est, j'entends bien, un cas d'espèce et, lorsqu'il s'agit en particulier de l'art français, l'achat d'une œuvre d'un caractère presque documentaire se justifie parfaitement. Mais, d'une façon générale, le morcellement des crédits n'est pas avantageux pour un musée aussi riche et déjà trop encombré. Une belle œuvre, même si elle est payée cher, même si elle est d'un artiste déjà bien représenté, ne doit au contraire pas échapper. Qu'importe que le Louvre possède un grand nombre de Corots et beaucoup de sculptures égyptiennes! La *Femme en corsage rouge dans un atelier*, la petite tête en bois de Tell-el-Amarna sont, comme la tête de marbre du Parthénon, plus importantes pour lui qu'une douzaine de toiles ou de sculptures d'une valeur purement historique.

L'autre conclusion se rapporte aux « Amis du Louvre ». L'utilité de cette société a été, une fois de plus, mise en lumière. Sa collaboration, sous la nouvelle présidence de M. Albert Henraux, qui saura tenir la place de notre ami Raymond Koechlin, vient de se manifester de la façon la plus heureuse par le don de plusieurs Degas de jeunesse, surtout l'admirable *Portrait de Pagans avec le père de l'artiste*, et de la soupière en argent d'un style monumental, exécutée en 1770 par J.-N. Roettiers, provenant d'un service commandé par Catherine II pour le prince Orloff. Les bienfaits de la société depuis sa fondation sont inestimables. Faut-il rappeler que c'est elle qui a fait entrer au Louvre la *Pietà* de Villeneuve, le *Pierre Quthe* de Clouet, les *Funérailles de*

Phocion de Poussin, le *Bain Turc* d'Ingres, le *Crispin* de Daumier, le bas-relief de l'*Annonce aux bergers* de Parthenay, l'écuelle en vermeil de Thomas Germain? Elle a contribué à l'achat de l'*Atelier* de Courbet, du *Mallarmé* de Manet; elle a enrichi les salles du mobilier, — en remplaçant les originaux par des copies dans les ministères où ils se cachaient, — les bureaux de Colbert, de Choiseul, de Vergennes. Sans faire d'éclat, elle a augmenté la collection de dessins des feuilles les plus précieuses; c'est un rôle qu'elle peut utilement continuer quand elle n'aura de grande dépense à faire, car le Cabinet du Louvre est rarement riche en dessins des artistes qui lui arrivent du Luxembourg : combien possède-t-il de Lautrecs et de Renoirs?

La société a rendu un autre service, et ce n'est pas le moindre, celui de grouper autour du Musée toutes les bonnes volontés : elle a provoqué des dons aussi rares que celui de M. Comiot; c'est expressément en qualité d' « Ami du Louvre » qu'il a voulu se dessaisir de trois chefs-d'œuvre de la peinture française du XIXe siècle, un Corot, un Degas, un Renoir, — ce beau paysage d'été tout baigné d'air et de soleil.

On voudrait que ces exemples pussent aider au développement des « Amis du Louvre ». Ils sont environ trois mille; sait-on qu'en Angleterre la « National Art Collection Fund », dont le but est le même, compte plus de dix mille adhérents, qui paient une cotisation presque double? C'est une forme de patriotisme d'enrichir nos musées, forme sans prix à l'époque où nous vivons et où il est nécessaire, dans tous les domaines, d'entretenir et d'accroître la part du spirituel.

***

Les salles du premier étage du musée Carnavalet qui donnent sur la rue et les cours intérieures ont gardé à peu près les proportions qu'elles avaient à l'époque de la marquise de Sévigné. Là où elles ne possèdent plus leur décoration primitive, elles ont été revêtues de boiseries Régence et Louis XV provenant d'hôtels de Paris; de gracieuses moulures, des coquilles, des guirlandes ornent sobrement les

panneaux; la lumière est discrète; il règne un air d'intimité qui invite à goûter la peinture. Le conservateur de la maison, M. Jean Robiquet, qui est en même temps président de l'Association des Conservateurs des Collections publiques de France, a obtenu de la municipalité que la deuxième *Exposition des chefs-d'œuvre des Musées de Province*, — on n'a pas oublié la première qui se tint à l'Orangerie, — se fît en l'hôtel de Sévigné. Avec raison on s'est borné, afin de s'accommoder avec le cadre, aux scènes de genre et aux portraits du XVIIe siècle au début du XIXe, depuis Nanteuil et Watteau jusqu'à Boilly, à David et à Ingres. Trente-cinq musées ont répondu à l'invitation qui leur était faite et ont envoyé quelques-unes de leurs meilleures choses. Cela faisait deux cents peintures, pastels et dessins, venus de toutes les parties de la France, qu'il était agréable de trouver ainsi réunis. Il n'est pas question de les passer en revue. Notons seulement une ou deux remarques : le *Concert champêtre* d'Angers, parfois contesté à Watteau, paraît bien être de lui, quoiqu'il ait souffert; au contraire l'attribution qu'on lui fait de l'*Écureuse de cuivres* de Strasbourg ne peut guère être maintenue : sauf comparaison plus attentive, je crois bien que M. Robert Rey, comme M. Jules Strauss, ont eu raison de la rendre à l'un des « satellites de Watteau » les moins connus, ce mauvais sujet de François-Jérôme Chantereau (1710-1757), membre de l'Académie de St Luc et marchand de tableaux, dont le musée de Stockholm possède une toile et des dessins rapportés de Paris par le comte Tessin, et qui eut la malchance de tuer sans le vouloir un de ses confrères d'un coup d'épée, au sortir du cabaret.

Jetons un coup d'œil aux transparents petits Lancrets d'Angers, charmants ouvrages de sa manière tardive, au *Bal champêtre* de Pater, du même musée, esquisse d'un gris tendre à peine rehaussée de couleurs cendrées, qui fait pardonner à l'auteur bien des scènes galantes ennuyeuses et mièvres, et regardons tous ces portraits assemblés avec lesquels on s'entretient ici plus facilement. Assemblée vivante et diverse que celle où figuraient Montpezat par Nanteuil, Samuel Bernard par Vivien, Pupil de Craponne par Largillière, Madame Crozat par Aved, Madame de Porcin et son petit chien par Greuze, Madame Chevotet, mademoiselle de Corré-

geoles par Perronneau, Nattier par La Tour, la Maraîchère par David, le ménage Anthony par Prudhon, Dédeban et la belle Zélie par Ingres, d'autres encore. Il y en avait de moins célèbres, qui par cela même attiraient : un *Homme en gris*, de Nancy, curieuse figure rouge où le passage des pommettes et du front au gris bleuté des joues rasées, au bleu clair des yeux est d'une délicatesse qui enchante; — cette *Jeune Femme* de Nattier, auquel son inachèvement prête une sorte de poésie : rien que des roses et des bruns qui jouent comme, dans un bol de porcelaine, des pétales de fleurs à demi séchées; — l'étonnant *Bergeret* de Vincent, retour d'Italie, en déshabillé de satin blanc, si librement, si spirituellement peint qu'on se rappelle aussitôt qu'avec le peintre et le financier, Fragonard était du voyage... Mais je n'en finirais pas de dire mes préférences.

Les portraits français sont vraiment d'une qualité particulière. A de rares exceptions près ils n'ont pas le lyrisme des Italiens, ni la profondeur d'un Rembrandt, ni le charme un peu vague qui prolonge en nous le souvenir d'un Gainsborough, pas davantage ce mystère dans la vérité qui rend hallucinant tel visage de Goya. Mais comme ils sont justes et pénétrants et fins, et comme ils disent exactement ce qu'ils veulent dire, sans sécheresse et sans emphase!

Si, comme nous l'espérons, le succès encourage les musées de province à continuer une entreprise aussi bien commencée, il est permis de souhaiter qu'on nous montre un jour prochain, dans un autre local, des peintures d'autres époques et d'autres pays : je vois les primitifs d'Avignon et le « Maître de Moulins » d'Autun auprès du Gérard David de Rouen, du Pérugin et du Tintoret de Caen, des Goyas de Lille et de Castres, du Rubens de Grenoble, que sais-je? On accourrait à ce musée temporaire.

***

L'Exposition de Carnavalet renfermait quelques beaux dessins. Ceux qui les aiment auront été bien servis ce printemps, car on peut voir en ce moment à l'École des Beaux-Arts un choix de dessins des XVIIe et XVIIIe siècles français que M. Pontremoli, directeur de l'École, et M. Lavallée, conservateur des collections, ont sortis des cartons où ils sont enfer-

més; et l'on peut voir à la *Gazette des Beaux-Arts* une partie du cabinet des Goncourt reconstituée par M. Georges Wildenstein. Il a voulu, pour célébrer le 75e anniversaire de cette revue, honorer la mémoire de deux de ses plus illustres collaborateurs : c'est dans la *Gazette*, en effet, qu'ils ont publié les études qui composent l'*Art du XVIIIe siècle*, beau livre que les travaux plus récents ont pu rectifier sur quelques points, mais qui reste, — ainsi que l'écrit fort justement M. Pol Neveux dans l'éloquente préface du catalogue, — « un modèle de critique, à la fois lyrique et documentaire, coloriste, impressionniste et technique ».

On est parvenu à réunir, avec des souvenirs, des manuscrits, des portraits des deux écrivains, cent vingt-cinq dessins qui leur ont appartenu, le tiers environ de ce qu'ils possédaient. Tous les grands artistes du XVIIIe siècle s'y trouvent, et de moins célèbres aussi, représentés par des œuvres du premier mérite. Il n'y avait pas de meilleur éloge à faire de la perspicacité et du goût de Jules et d'Edmond de Goncourt.

A l'École des Beaux-Arts, la qualité n'est pas moindre. Outre Watteau, Coypel, Boucher, Saint-Aubin, Fragonard, on y voit les maîtres du XVIIe siècle : Vouet, Le Sueur, d'admirables sépias de Poussin et de Claude.

Une fois qu'on s'est attaché aux dessins des maîtres, on ne s'en lasse plus. Il semble qu'on entre de plain-pied dans l'esprit, la sensibilité d'un peintre, en consultant ces minces feuillets qui gardent le contact de sa main et qui sont quelque chose comme une confidence involontaire. Une visite au quai Malaquais suivie d'une visite au faubourg Saint-Honoré procurera de longs plaisirs.

***

Les Goncourt n'ont pas été seulement des « découvreurs » de notre XVIIIe siècle. Edmond, après la mort de son frère, fut un des premiers amateurs de l'art de l'Extrême-Orient; M. Henri Vever a pu ramener faubourg Saint-Honoré des bibelots et des gravures qu'il avait collectionnés. Le goût n'est plus tout à fait aujourd'hui au genre d'objets qu'il choisit et, de l'art graphique, il n'a connu pour ainsi

dire que les estampes japonaises du XVIIIe siècle et du début du XIXe. Mais il eût été fort en peine de choisir et de connaître autre chose, les pièces plus anciennes n'étant parvenues en Europe que beaucoup plus tard. Son mérite de précurseur reste entier. N'oublions pas qu'à propos de deux petits panneaux sur soie qu'il se trouvait avoir et qui sont maintenant dans l'incomparable collection de dessins de M. Walter Gay, il parlait de « ce grand art chinois dont est sortie toute la peinture japonaise ». Ce n'était pas si mal dire. Se servir de son nom pour nous introduire à l'Exposition de peinture chinoise du Musée du Jeu de Paume n'est donc pas un simple artifice de transition; c'est une justice qu'on lui rend.

M. André Dezarrois, conservateur de ce musée des écoles étrangères contemporaines, qui nous a montré des peintures de beaucoup de pays proches ou lointains, a voulu nous donner cette année un aperçu de la peinture chinoise. Les circonstances politiques n'ont pas permis qu'aucune pièce ancienne fût apportée d'Extrême-Orient; la Chine n'a envoyé que des ouvrages modernes. On n'a pourtant pas voulu priver cette section contemporaine de la préface nécessaire que devait être l'art d'autrefois. Mais il a fallu faire très vite; le temps, — à défaut d'autres difficultés, — interdisait de demander certaines œuvres célèbres conservées aux États-Unis et surtout au Japon. En quinze jours M. Georges Salles et M. René Grousset ont pu grouper environ soixante-dix peintures datant du IXe au XVIIIe siècle, qu'ils ont tirées du Louvre ou obtenu de collectionneurs parisiens et de M. Stoclet, à Bruxelles.

S'introduire dans la peinture chinoise est difficile pour un esprit, une sensibilité formés par l'art européen : l'opposition entre l'art de l'Extrême-Orient et le nôtre est complète. Ainsi que M. Salles le fait observer dans l'intéressante introduction au catalogue, une œuvre chinoise n'est pas faite pour le mur; elle reste habituellement roulée, on la déroule de temps à autre pour la contempler et s'en pénétrer. En l'accrochant avec d'autres à une paroi, on la trahit. Cette peinture n'a pas pour point de départ la copie, plus ou moins fidèle, de la réalité; elle ne cherche pas à créer l'illusion du vrai; elle est, dans son essence, plus idéaliste que la nôtre parce

que, si l'on peut dire, plus désincarnée. Pour nous le faire comprendre, M. Salles se donne peut-être la partie un peu trop belle en nous assurant sur la foi (dit-il) d'un sien ami que, pour un Occidental, « un beau tableau c'est celui qui donne envie de boire et de manger ». Tel n'est pas du tout l'effet que produit sur moi je ne dis pas un primitif italien, mais une œuvre par certains côtés aussi charnelle qu'un Titien, un Rembrandt, même un Manet ou un Renoir... Il n'en a pas moins raison. Les Chinois ne se préoccupent pas du relief, ils n'usent pas d'ombres, ils ne modèlent pas et le trait de pinceau est leur principal moyen d'expression. Le lavis à l'encre passe chez eux depuis des siècles pour une forme particulièrement haute de la peinture et, quand ils emploient la couleur, ce sont des teintes plates, tenues dans une gamme restreinte. Il ne paraît pas douteux, — comme on l'enseigne partout, — que le dessin reste étroitement lié à la calligraphie, art qui peut prendre aux yeux des Orientaux une beauté merveilleuse et qui nous est par force inaccessible.

Tout dans la peinture chinoise est pour nous assez mystérieux. Ouvrez trois livres sur la matière, vous serez frappé de leurs extraordinaires contradictions : ce que l'un attribue au VIIIe siècle, l'autre le date du XVe; le reste est à l'avenant. Combien connaissons-nous d'originaux? Quelle est la fidélité des copies? Il est malaisé de se faire une opinion. Du reste, la Chine a beau être un pays de tradition, il est vain de chercher une vue simple d'une civilisation aussi ancienne, aussi diverse et qui a subi de telles vicissitudes. Mieux vaut avouer qu'on sait encore très peu de chose.

Rares sont les peintures de haute époque venues jusqu'à nous. Le British Museum conserve un précieux rouleau attribué à Kou Kai Tché, peintre du Ve siècle, qui, s'il n'est pas l'original, paraît être du moins une copie de l'époque Tang (618-907); il donne l'idée d'un art de cour, intellectuel, raffiné, d'une harmonieuse subtilité. Les peintures rapportées par M. Pelliot de Touen-Houang, — dont quelques-unes sont au Jeu de Paume, — datent pour la plupart des VIIIe et IXe siècles, mais Touen-Houang est à la limite de l'Asie Centrale et ne nous renseigne que sur un art un peu provincial. A côté de figures bouddhiques d'inspiration indienne, on y voit

de petites scènes d'un type tout chinois : un fragment, d'un trait net et mordant, représentant deux cavaliers dans un paysage figuré synthétiquement par une indication d'arbres à feuilles vertes et à baies rouges nous renseigne sur la tendance objective et réaliste de l'art chinois, tendance qui dominait sous les Tang et qu'on associe souvent au rationalisme né de la doctrine de Confucius. Le plus beau morceau de ce style, à l'exposition, est la *Scène d'orgie* de la collection Stoclet. Le catalogue la donne comme Tang; M. Waley l'attribue à Li Loung Mien, qui travaillait à la fin du XIe siècle. Elle est célèbre et mérite de l'être pour le rythme de la composition en profondeur, la délicatesse du coloris, l'exquise valeur expressive du trait. Plus tardif est le petit panneau figurant deux chevaux, qui porte la signature de Tchao Mong-Fou (1254-1322), célèbre peintre de l'époque mongole, et qui est assez beau pour être un original : la sensation de la vie est obtenue par des simples aplats, inclus dans un contenu invisible, d'une souplesse et d'une vérité singulières. On aimera aussi la tête d'homme de la collection Rivière, d'un dessin aigu et délié : face parcheminée, bouche mince, yeux gris, dans un accord de rouge sombre, de noir et de bleu.

J'ai dit qu'il s'agissait d'art réaliste, mais c'est un réalisme spécial : même objectif, l'art chinois vise à caractériser, non à imiter. Les moyens qu'il emploie ne sont pas autres que ceux de l'art « subjectif », auquel, par une simplification commode, on l'oppose ordinairement. La tendance subjective est représentée surtout par l'art Zen, dont les premiers exemples seraient du XIe siècle. Le zénisme est une doctrine mystique introduite, avant notre ère, par l'hindou Bodhidharma et qui, dans sa forme ultérieure, la seule connue, apparaît comme une idée bouddhique intégrée à un fonds taoïste. Ce que les Taoïstes appellent *tao* et les zénistes *bodhi*, c'est l'éternel opposé au temporel, le principe originel du monde et de notre être qu'on n'atteint que par intuition immédiate grâce à la contemplation intérieure. Doctrine difficile à préciser, car ses adeptes évitent de la définir : « Le Tao dont on peut parler n'est pas le Tao », disait déjà Lao-Tseu.

La forme d'art préférée des zénistes est le paysage, parce qu'il leur permet mieux d'exprimer leur conception du monde

et leur « moyen » de prédilection le lavis parce qu'il est plus immatériel. « Les paysages au lavis, écrit Grosse qui en a particulièrement bien parlé, sont moins une image de la beauté sensible de certaines contrées que des symboles de l'harmonie universelle. Toutes les formes, montagnes, eaux, arbres, aussi bien que l'homme et ses œuvres ne servent qu'à figurer ce qui pour l'artiste est l'essentiel, ce qui, étant sans forme, ne peut être représenté directement : l'espace, symbole de ce qui constitue le fond même du monde. » L'infini de l'espace ne peut être que suggéré : il faut, par des traits caractéristiques, obliger le spectateur à compléter lui-même le tableau, car celui-là seul voit la vraie beauté qui parachève par l'esprit ce qui est incomplet.

On ne trouvera pas au Jeu de Paume d'exemples illustres de cette manière, comme il s'en conserve au Japon. Cependant quelques peintures Song (979-1279) ou Yuan (1279-1368), telles que les *Buffles* de la collection de Mrs. Cole Porter et trois ou quatre paysages, — entre autres les *Bambous* de la collection Georges Salles, — permettent d'éprouver la vertu du lavis chinois, vertu presque magique et qui touche au sortilège : lorsqu'on s'y est laissé prendre, elle ne cesse d'agir sur l'esprit.

Il va de soi que les deux directions générales, objective et subjective, de l'art ne sont pas restées nettement séparées et qu'elles n'ont pas été sans influer l'une sur l'autre et se mêler. Le choix obligatoirement restreint dont il a fallu se contenter pour la partie ancienne de l'exposition ne permet pas une vue très nuancée. Mais n'aura-t-il pas rendu déjà un précieux service s'il provoque chez le visiteur le désir de feuilleter les ouvrages qui reproduisent les plus belles peintures connues, s'il fournit une clé qui ouvre la porte conduisant à un royaume inexploré.

On trouvera d'ailleurs plaisir, un plaisir plus directement accessible, aux fleurs, aux oiseaux, aux figures, — parfois mièvres mais séduisantes, — aux portraits simples et grands du temps des Ming (1368-1644) et même des Tsing : les règnes des empereurs Kang-Hi et Kien-Long, qui couvrent une partie du XVIIe siècle et presque tout le XVIIIe, sont une époque glorieuse de la civilisation chinoise.

C'est sous Kien-Long qu'a commencé de s'introduire

l'influence de l'Europe, grâce aux Jésuites, fort en faveur à sa Cour, et particulièrement au Père Castiglione, excellent peintre; il employait une technique chinoise mais sa vision reste européenne; ses ouvrages où se joignent l'Orient et l'Occident ne sont pas sans beauté.

A vrai dire, cette influence occidentale a été passagère. Les peintures contemporaines qu'on nous a envoyées d'Asie ne la trahissent pour ainsi dire point; elles se rattachent à la tradition nationale. L'élément mystique y existe à peine — ou, s'il existe, il n'est pas pour moi perceptible. Comment ne pas hésiter à juger un art où la manière de sentir et de penser restent si différente de la nôtre? Nous sommes exposés à de complètes méprises : il suffit de songer à la façon dont des étrangers qui sont pourtant nos voisins apprécient parfois notre peinture et notre poésie, pour devenir d'une prudence extrême. Tout ce qu'on peut faire avec honnêteté, c'est de donner son sentiment.

Il semble qu'il subsiste chez certains artistes des conventions anciennes qui communiquent à leurs ouvrages un air académique. Un paysagiste d'autrefois n'éprouvait pas le besoin de changer les « motifs » de ses prédécesseurs; il n'avait pas plus besoin de formes nouvelles pour y insuffler son esprit qu'un écrivain asiatique de caractères graphiques nouveaux pour traduire la pensée : s'il touche, en ne pensant qu'à « signifier », c'est qu'inconsciemment sa sensibilité l'empêche de tomber dans la formule. Mais les paysagistes d'aujourd'hui ne paraissent pas capables d'animer ainsi les thèmes traditionnels. Il y a beaucoup plus de fraîcheur et de vie chez ceux qui traduisent — ou transposent — directement la nature : ils y mettent de la fantaisie, de l'humour, de l'émotion. Leur pinceau a moins de subtilité que celui des anciens, mais plus de puissance; ils procèdent par traits vigoureux et par larges taches. J'ai goûté particulièrement certains panneaux de M. Tchan Datzie, qu'on nous présente comme un des meilleurs paysagistes, de MM. Tchan Uekouan, Tzibesch, Tchen Choujen, — dont j'aime le sentiment poétique et la délicate couleur, — enfin de M. Ju Péon, le principal organisateur de cette exposition moderne, dont les peintures sont expressives et fortes.

***

En traversant le jardin des Tuileries pour entrer à l'Orangerie, on change brusquement de climat. M. Henri Verne et M. Guiffrey y ont donné l'hospitalité à l'œuvre de Théodore Chassériau. Cette exposition complète, éloquente, n'a été possible que grâce au baron Arthur Chassériau, qui s'est depuis longtemps consacré à servir la gloire de son grand-oncle et qui a recueilli un à un ses ouvrages, ne s'en séparant que pour en enrichir un de nos musées; grâce aussi à Jean-Louis Vaudoyer, dont on connaît l'amour pour l'auteur d'*Andromède* et d'*Esther*. Il l'a si bien loué dans de nombreux articles et aujourd'hui encore dans la préface du catalogue qu'il n'apparaît pas très utile d'en parler après lui. Cherchons du moins à dégager notre impression, puisque c'est la première fois qu'il nous est donné d'étudier l'ensemble de la production du peintre.

Chassériau souffre encore de l'étiquette que lui ont appliquée ses contemporains : un élève d'Ingres séduit par Delacroix qui n'a pas su trouver son équilibre entre ces influences contraires. On s'explique que, de son vivant, alors qu'un des lieux communs de la critique était d'opposer « le dessin » de l'un à « la couleur » de l'autre, on en ait pu juger ainsi. Mais nous avons assez de recul, les discussions sur le dessin et la couleur nous laissent assez froids pour nous apercevoir que ce jugement ne touche qu'à l'apparence et néglige le fond. Ce n'est pas entre Ingres et Delacroix qu'était la lutte, mais entre Chassériau et lui-même.

Il a été un enfant prodige. Quand il peignit en 1835 sa sœur Adèle, sa mère, son frère Ernest et lui-même en redingote bleue, il avait seize ans; ces portraits sont d'une simplicité, d'une réserve, d'une noblesse qui remplit d'admiration. Que les leçons d'Ingres, chez lequel il était entré quatre ans plus tôt poussé par une irrésistible vocation, se laissent deviner, quoi de plus naturel? Le sens de l'arabesque, la sobriété des tons, le modelé plat font penser aux portraits que le maître exécutait vers le même temps : *Bertin* est de 1830, *le comte Molé* de 1834. Mais les visages, les bouches, les yeux surtout révèlent une profondeur de sympathie dont Ingres n'était aucune-

ment susceptible. Quant à la *Vénus Anadyomène* et à la *Suzanne* de 1839, il faut beaucoup de bonne volonté pour y discerner autre chose de son maître qu'un souci de la ligne : si c'est un élève, convenons avec Thoré que c'est « un élève peu orthodoxe ». Le sentiment qui se dégage de ces nus est entièrement original : la vision du corps avec son tendre contour, l'ombre moelleuse que fait le sein sur la poitrine, la matière même, épaisse, un peu rèche, sont de Chassériau et de nul autre.

En 1840, il fait le voyage de Rome et y retrouve Ingres directeur de la Villa Médicis. Il s'aperçoit de leur désaccord. « Dans une longue conversation, écrit-il, j'ai vu que sous bien des rapports, jamais nous ne pourrions nous entendre. » Delacroix n'est pas en cause; rien de lui n'est visible encore dans les toiles de Chassériau. C'est la sensibilité seule de celui-ci qui l'éloigne de son premier enseignement.

Au salon de 1841 il exposait le grave et ardent portrait de Lacordaire et *Andromède liée au rocher par les Océanides*, bizarre et attachante combinaison de formes, corps sveltes, beaux visage émus ou indifférents, qui se fixent dans le souvenir. Ces deux ouvrages sont animés d'une sorte de passion qui cherche à s'extérioriser sans rompre l'équilibre des lignes.

Problème que Chassériau semble avoir momentanément résolu entre 1840 et 1845. De cette époque datent quelques-uns de ses chefs-d'œuvre : *les Troyennes*, *Esther se parant*, *les Deux Sœurs*, la décoration de la Cour des Comptes. Il était entre sa vingtième et vingt-cinquième année.

Il est parvenu dès lors à traduire, sans rien perdre de son style, une poésie langoureuse, étrange, à laquelle les plus rebelles ne demeurent pas insensibles. Cette poésie s'ordonne autour d'un type de femme particulier. On y trouve, ici, la coupe de visage et le regard de la sœur aînée, là les traits de celle qui allait devenir la comtesse de Gobineau, plus tard le beau corps d'Alice Ozy. Et, cependant, cette forme élancée aux bras puissants, aux seins un peu aigus, aux flancs étroits, elle demeure presque la même pendant tout le cours de sa vie et ne change guère avec celles qui l'ont successivement inspirée. Si beaucoup de femmes lui ont plu, — nul n'a mieux éprouvé cette séduction féminine qui n'est ni simplement

sensuelle ni purement spirituelle mais les deux à la fois, — il les ramenait toutes à une même image qu'il portait en lui et sur laquelle il modelait le réel. Suzanne, Esther, les jeunes mères de la *Paix*, la Baigneuse endormie, les Romaines du *Tepidarium*, elles se ressemblent comme des sœurs brunes ou blondes. Elles s'alanguissent pareillement ou lèvent pareillement les bras d'un geste lent; leurs yeux clairs ou sombres, s'ils s'ouvrent sur nous, sont chargés d'une même nostalgie.

Ce caractère de volupté rêveuse à demi oriental, on le retrouve jusque dans les figures de ses jeunes gens. Dans les dessins les plus rapides pris au passage en France, en Italie, en Afrique, c'est toujours cette langueur du regard, porté je ne sais où, qu'il donne à ses modèles. Nul doute qu'il le fasse malgré lui : il n'est pas, en effet, jusqu'aux portraits qui ne soient inclinés vers un sentiment analogue; on peut voir côte à côte les crayons de la princesse Belgiojoso, d'Alice Ozy, de la princesse Cantacuzène; quoique leurs traits soient différents, l'expression des yeux leur donne une sorte de parenté.

Quoique Chassériau consultât la nature avec soin, qu'il prît constamment des croquis sur le vif, sa vision immédiate est déjà subjective. Devant l'objet qu'il contemple, la sensation visuelle et l'émotion morale se confondent instinctivement. Les notes griffonnées sur ses carnets et qu'on a publiées sont à cet égard instructives : très souvent un qualificatif abstrait s'accole à une indication de couleur ou de forme : « Le ciel d'un bleu heureux... Le ciel sauvage et blanc... Les montagnes d'un ton vert-roux et mélancolique... Beau paysage humide et pur du matin... Dans les joues, des fossettes d'un modelé large et bon... ». Une telle disposition n'est pas sans péril, non seulement parce qu'elle peut fausser l'observation sur laquelle tout art plastique repose, mais surtout parce qu'elle risque d'amener quelque négligence dans le moyen matériel d'expression : or celui-ci importe autant pour un peintre que l'usage des mots pour un poète. Mais Chassériau semble s'être rendu compte qu'un langage pictural plus souple et plus varié lui permettrait d'aller au delà du point auquel il était parvenu et il s'est peu à peu préoccupé davantage de son « métier ».

Je ne sais si ce n'est pas la véritable raison de l'attrait qu'il a éprouvé à partir d'un certain moment pour l'art de Delacroix. Je ne pense pas du tout qu'il soit allé en Algérie pour suivre sa trace dans l'orientalisme ni qu'il ait illustré *Othello* parce que Delacroix avait illustré *Hamlet*, — l'Orient et Shakespeare étaient dans l'air, — je crois seulement qu'il a été frappé par une manière d'exécuter qu'il pensait pouvoir adapter à sa propre manière de sentir. Le jour où, dès 1840, il écrivait de Rome : « M. Ingres n'a aucune compréhension des changements qui se sont faits dans les arts à notre époque; il est dans l'ignorance de tous les poètes de ces derniers temps... mes idées et mes souhaits ne sont en rien semblables », il traçait déjà sa voie. Plus tard il note : « Rubens, Véronèse, y songer; cela surprend, la richesse et la limpidité des tons. »

Là doit être l'explication de ces changements que ses amis eux-mêmes ne comprenaient pas. Ces efforts pour s'exprimer davantage ne pouvaient aller sans tâtonnements, sans incertitudes. Les tableaux postérieurs à 1848 en portent la marque, même lorsqu'ils sont beaux. D'où le malentendu qui se produisit avec Gautier, son admirateur le plus fidèle. Celui-ci le critiqua vivement en 1852 à propos des *Chefs arabes se défiant* (qui n'est pas de ses meilleurs ouvrages) et, querelle plus injuste, du *Coucher de Desdémone* : il lui reprochait d'être pris du « vertige du mouvement et de la couleur » et lui signifiait avec franchise « qu'il se trompait complètement de route ». Il est vrai que, l'année suivante, *le Tepidarium* était salué comme le signe heureux d'un retour en arrière. Le sujet faisait illusion; à nos yeux, ce n'est qu'un ouvrage de transition comme les autres.

Le danger qui menaçait alors Chassériau me paraît d'ailleurs beaucoup moins dans le « pittoresque » dont on lui faisait grief que dans une certaine fadeur pathétique, née de cette nature particulière de sa sensibilité dont j'ai parlé tout à l'heure, et qu'il impose à tous les visages; cette fadeur me gâte entièrement des toiles comme l'*Adoration des Mages*. On lui reprochait de prétendus emprunts, sans voir que ses difficultés, tout intérieures, étaient celles d'un peintre qui cherche la forme qui convient à son aspiration secrète. Que serait-il résulté de ce conflit, où la décoration de Saint-Philippe-du-Roule et la

Défense des Gaules marquent des tentatives nouvelles? Question sans réponse. Chassériau mourait peu après à trente-sept ans.

Jean-Louis Vaudoyer pense que, comme Watteau, Mozart ou Keats, disparus en pleine jeunesse, Chassériau était marqué par le destin et qu'il avait accompli toute sa tâche. Idée poétique où l'imagination se plaît à reposer. Qui sait cependant si le temps n'a pas manqué à cet ardent jeune homme pour réaliser ce qu'il rêvait et s'il n'a pas souffert de le sentir échapper? Pourquoi douter qu'il sût où il voulait aller? Il ne s'est pas laissé détourner par les plus violentes critiques et je discerne dans la grande composition de *la Descente de Croix*, comme dans sa dernière toile, l'annonce de qualités neuves. On ne contemple pas sans émotion cet *Intérieur de Harem*, resté inachevé : bouquet oriental d'or, de rose, de vert et de bleu pâle qui dégage un mélancolique et capiteux parfum.

Je ne crois pas qu'on doive mettre Chassériau au rang des plus grands maîtres; n'évoquons pas devant ses nus Giorgione ni Titien. Il n'est pas de ces grands « inventeurs » de la peinture qui marquent ceux qui leur succèdent. Mais il était assez réellement peintre pour avoir donné une forme vivante à la beauté qui hantait son esprit et nous avoir ainsi laissé d'inépuisables motifs de rêverie. C'est encore une assez belle part.

Je crois aussi, à en juger par les fragments trop rares échappés au désastre de la Cour des Comptes, qu'il avait l'étoffe d'un grand décorateur : ses figures ornent le mur et pourtant un sang réel y circule. En peut-on dire autant de Puvis de Chavannes? Il y a bien peu de choses dans notre art qui mérite d'être rapproché du groupe des jeunes mères auprès des moissonneurs endormis sur les blés ni de ces morceaux dont seule, hélas! la photographie nous a conservé l'image : « les Forgerons », « les Captives » et ces merveilleuses grisailles où une grâce étrange et voluptueuse s'unit à la grandeur.

PAUL ALFASSA

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Peu de poèmes rendent un son si pur que le *Testament d'un Latin*. M. Pierre de Nolhac vient d'y joindre d'autres vers, et de les publier ensemble, en les nommant *le Rameau d'or*[1]. Que les dieux lui épargnent longtemps de le cueillir! C'est le rameau magique qui conduit chez les ombres. Le poète parle avec une émouvante sérénité de passage et d'adieu. « Quand je ne serai plus qu'une ombre au clair de lune », dit-il. Ainsi rêvent, aux confins du temps, les fils des Muses immortelles. Ils sont toujours un peu les fantômes d'eux-mêmes. Leur propre image les berce et se détache d'eux. Ils lui donnent des soins pieux et l'embaument dans leurs vers. Il importe peu qu'elle soit vaine. Assurés de survivre, ils sont les mêmes de l'un comme de l'autre côté du seuil. Il arrive à M. de Nolhac de parler sans trouble comme s'il avait vraiment usé du rameau d'or.

> Je t'entoure à jamais de paix et de silence,
> Plus constant près de toi que si j'étais vivant;
> Reconnais les soupirs que t'apporte le vent;
> Dans l'ombre chaque jour accueille ma présence.

Quelle lumière élyséenne tombe sur ces vers! Leur son est doux et tranquille comme le murmure de la mer dans la nuit. Tout le livre est baigné de cette sérénité et de ce mélodieux silence. Non point détaché de ce monde, mais le considérant comme on regarde une plaine d'une hauteur, M. de Nolhac

1. Plon.

voit sous ses yeux tout ce qu'il a aimé, tout ce qu'il aime encore, et il en assemble les images dans un petit livre parfait.

Il est le fils de ces monts où les dieux parlent dans les chênes. Il y a près d'un siècle un géologue illustre comparait ce Plateau Central à un pôle négatif, d'où les hommes essaiment. M. de Nolhac a pris son chemin vers le Sud. Le fils de Celtill l'avait pris avant lui. Il garde encore dans les yeux l'éblouissement de la mer rencontrée. C'était, sous les feux dorés de l'aurore, une rive où la montagne agreste double au fond des eaux sa forme harmonieuse. Le vent y avait modelé les pins et la terre parfumée offrait son encens au soleil. Des temples de marbre s'étageaient sur la pente, une voile approchait et l'hymne des matelots s'envolait vers les Dieux.

Il est allé de là vers la Ville. On sait qu'il n'y en a qu'une. Il est devenu le fils de son âme. Et cette ville est comme naguère le rivage, à la fois idéale et réelle.

La puissance de l'or et du fer et du nombre
Ne dominent qu'un temps et passent comme l'ombre...
Mais tu restes debout, avec ta face auguste!
Ta main dans le conflit, se lève, ferme et juste;
Le violent se tait lorsque tu dis le Droit;
Le faible a ton recours, il le sait, il y croit,
Car toute liberté s'éteindrait sur la terre,
Si, s'élevant pour lui, ta voix devait se taire.

O généreux poète! Dans cette Rome, belle comme sa propre statue, il a rencontré les deux sagesses : celle qu'apporta la Grèce et ce groupe sublime des dieux qui ne font qu'un dieu, — et l'autre, la Sagesse nouvelle, celle du Juste, du Ressuscité, celle qui apporte au monde la Bonté et l'Amour. — Aussi s'est-il rallié à cet Empire dont la Gaule est la sentinelle opposée aux Barbares, à cette Latinité dont Dieu se sert pour préparer l'unité du monde. Ce rêve de l'unité appartient bien plus au Moyen Age qu'à la Renaissance, qui l'a vu éclater, sur une terre à la fois élargie et divisée. La patrie, dans le temps de M. de Nolhac, est aux confins des deux époques, dans la toute première Renaissance, vers le milieu du XIVe siècle; c'est en ce temps-là qu'il s'est représenté lui-même, écolier en Avignon; c'est de ce temps-là que sa jeunesse s'est enchantée. Il lui en est resté une âme tout ensemble chrétienne et païenne;

mais il réconcilie les deux fois dans la même pureté. Il ressemble à ce potier de l'Acropole qui finit sa journée en lisant l'Évangile, ayant beaucoup travaillé, beaucoup songé, parfois prié, et qui, s'asseyant au seuil de sa maison, tout l'azur attique dans les yeux, est encore attiré invinciblement par les beaux marbres épars sur le rocher.

Sois-lui clément, Seigneur! permets au vieil artiste
Ce bonheur qui souvent lui fit l'âme moins triste;
Accorde-lui le droit d'un suprême regret.
Si son cœur fut à toi, son esprit en secret
Gardait aux dieux éteints l'hommage de sa race.
Fais qu'il admire, alors que le soir les efface,
Les formes de la terre et les lueurs du ciel,
Et puisque l'heure approche où l'ombre est plus profonde,
Qu'il dise ses adieux aux beautés de ce monde
Avant de pénétrer dans ce monde éternel.

Cet adieu, ou cette tendre complaisance, va remplir tout le milieu du volume. Peu de longs poèmes; mais le plus souvent deux strophes, un couple de colombes offert aux dieux d'autrefois. Une vision, une pensée, un retour sur soi, une rêverie, une inscription : ainsi passe devant nous le monde antique. Voici maintenant la rencontre avec Pétrarque, et la leçon d'Avignon, transcrite en un plus long poème. Puis un *Art poétique*, où le poète a mis la forme de son rêve, nommé ses dieux, et dit ses espoirs. Et le nom de Ronsard, celui de Racine et celui de Chénier se sont ajoutés aux noms de Virgile et de Pétrarque. Celui de Mistral va s'y joindre. Nous verrons passer la France provençale et la France occitane, ce XVIIIe siècle, que M. de Nolhac aima tant, nous apparaîtra comme un fantôme, semi-ombre, semi-vivant, et sans que nous sachions bien si cette moisson de roses dont on nous parle, et ces accents de Haendel, et ces soupirs de violon, et ces bonheurs brisés sont un jeu magique ou un présent de la vie. Mais cette confusion est, je crois, tout à fait dans la manière de M. de Nolhac.

Nous voici aux dernières pages; seule, la louange de Florence vient comme un parfum de jeunesse, charmer en la troublant la rêverie devenue plus austère. L'image de la jeunesse s'éloigne à demi voilée. Mais d'autres horizons apparaissent

par delà la vie. Les seize pièces du *Livre fermé* ne sont qu'une prière, ou l'histoire d'une prière.

> Surtout délivrez-moi de tout ce verbe humain,
> De ces mots assemblés dont le vain bruit s'envole...
> N'être qu'un chant pour vous qui monte sans parole!
> N'être qu'un grain d'encens qui brûle en votre main!

C'est à ce moment que le poète donne encore un regard aux rives de l'Arno; puis viennent ces trois séries des *Stances de l'hiver* qui achèvent le livre et qui le résument. Toutes les images du passé reparaissent dans un présent qui se sait fugace et qui les recueille encore. Chacun de nous porte en lui un monde qui périra demain. Ce monde de visages et de souvenirs, M. de Nolhac le fait passer une fois encore devant ses yeux. Des songes plus beaux d'être isolés du monde par des brouillards d'or, des regrets, des confessions, des espérances viennent s'enfermer dans le souple lacet que la poésie leur tend. Et c'est tout. L'œuvre est achevée, nous dit une dernière épigraphe. Mais par bonheur, elle est démentie avant que d'être écrite. « Que veux-tu dire encore? » se demande le poète, au moment de fermer son livre. Et il entend déjà se former en lui l'œuvre d'amour, d'espérance et de rêve, l'œuvre de demain qu'il nous doit et qui chante dans l'avenir, comme un accord rompu qui se prolonge.

***

M. Drieu La Rochelle nous a donné un livre séduisant et sinueux, où des paysages, des vues du monde, des portraits nous montrent un univers aisé à parcourir, et où tout à coup les détours d'une âme forment un labyrinthe. Une richesse extrême d'aperçus et d'idées, l'analyse la plus ductile, cet air un peu irréel que donne l'absolue sincérité, mais surtout, ce jour ouvert sur un cœur compliqué, tout cela fait un livre du plus vif intérêt. C'est l'histoire d'une velléité de mariage de Gille Gambier. Essayons de suivre le mouvement de cette pensée subtile, qui tantôt descend sa pente animale et tantôt s'élève en tourbillons de raisonnements.

Un château refait au cours des âges, la Béraude, près d'un gave, par un été brûlant. Là habitent les Cahen. La fille d'un notaire de Pau, Me Ducasse, — vieille bourgeoisie et charge deux fois séculaire, — a épousé vers 1895, malgré ses parents, le musicien Bernard Cahen, veuf et qui avait trois fils. Le musicien est mort, les trois fils ont grandi libres et passionnés, et celle qui s'était mariée par amour est maintenant une femme vieillissante, mais encore tiède. Il y aura dans le livre de M. Drieu La Rochelle deux femmes voisines de la cinquantaine, mûres et attendries, madame Cahen-Ducasse et lady Owen, toutes deux fondantes de désirs et de regrets silencieux. Madame Cahen-Ducasse, dans ce beau château si bien restauré par-dessus ses lézardes, reçoit en ce moment un ami de ses fils, Gille Gambier, qui sera le héros du livre. Et elle échange avec lui, en versant le thé, un dialogue muet. « Il flotte autour de mon corsage, semble-t-elle dire, un souvenir d'amour qui anime tout ce paysage, et quand vous y errez, opprimé par la rigueur de la saison, vous pourriez bien sentir que ce qui vous investit, c'est mon âme encore chaude. Ma gorge est accablée comme ce feuillage par l'automne, mais qui sait ce que verra le printemps prochain? » — A ces paroles réelles et non prononcées, le jeune homme répond par une phrase tout aussi réelle qui se résume ainsi : « Non, ma vieille. » Toute conversation est ainsi écrite sur deux portées, celle des paroles dites et celle des paroles non prononcées.

Les trois beaux-fils de madame Cahen-Ducasse sont l'un, Baptiste, un athlète campagnard qui court les cuisinières, bon garçon d'ailleurs; l'autre Gabriel, un industriel tranchant. Enfin le troisième Yves, est, pour parler en termes honnêtes, un peu efféminé. Leur ami Gille Gambier, qui est leur hôte, est, au quai d'Orsay, le protégé d'un homme important. C'est un grand garçon au visage un peu enfantin, aux yeux bleus, qui a traversé deux ans plus tôt, un cyclone dont il était resté bouleversé. « Un fameux vent avait passé qui avait enlevé, sollicité, emporté dans un gros tourbillon convulsif tout son être. L'amour, l'amitié, toutes les passions s'étaient entrechoquées. Tout s'était brisé et il s'était retrouvé nu, dans la vérité atroce de la solitude. » — Depuis lors, il vit à peine. C'est le moment de le marier. Et quand lord Owen, sa femme et

sa fille viennent passer vingt-quatre heures à la Béraude, tout le monde s'accorde à penser que Gille pourrait fort bien épouser Béatrix.

Lord Owen est un automate dont la machine marche au whisky. Lady Owen n'est que sérénité triomphante. Leur fille Béatrix, mince et même maigre, brune, sans pensées bien nettes, est un petit être en attente. On nous dit qu'elle a du sang israélite, sans que nous puissions démêler l'influence de la race sur sa façon d'être. « C'est une fille parfaitement conventionnelle, à qui je n'avais jamais prêté la moindre attention. » Ainsi parle Gabriel Cahen. Plaît-elle à Gille? Il n'aime pas les brunes, mais peut-être lui plaît-elle. Elle est riche et il est presque pauvre. Mais il n'a pas tous les jours envie d'être riche. « Ne croyons pas, nous dit l'auteur, que Gille ne désirait pas Béatrix, alors qu'il désirait en elle, entre autres choses, son argent. » Sans doute, dans sa chambre où il se promène de long en large, Gille est déjà gonflé de la puissance que lui confère la fortune de Béatrix. Mais en même temps, il se trouve lui-même niais et bas. Quand il descend au salon, le premier regard qu'il échange avec la jeune fille, et que tout le monde attend, est assez vif. « Chacun des deux avait pris goût à la vie et prétendait qu'elle tînt sa promesse. » A table, placés loin l'un de l'autre, ils s'observent. M. Drieu La Rochelle a décrit avec une implacable fidélité les impressions de la jeune fille. Comme Gabriel Cahen vient de nommer et de décrire avec férocité les châtelains voisins, l'auteur ajoute : « Pendant toute cette algarade, Gille avait passionnément surveillé Béatrix. Mais miss Béatrix ouvrait de grand yeux, où la surprise devant cette explosion de naturalisme demeurait obtuse et ne prenait aucune signification particulière. »

Que pense-t-il? Il se détache d'elle et il y revient. La délicatesse des épaules et du corps lui fait présager, par une illusion dont il n'a jamais pu se défaire, une délicatesse morale qui y corresponde. Mais ces épaules, les voit-il seulement? « S'il y avait en Gille du désir, ce désir s'épanouissait dès la racine en hallucination morale, en espoir sentimental. » Nous arriverons au bout du livre sans que Gille soit devenu plus précis. La complication chez lui est toute morale. Pour le reste, il demeure

étrangement distrait. Tout ce que concède l'auteur tient en une phrase : « N'exagérons rien, dit-il : Gille, par instants, voyait vivre des fragments de la Béatrix physique. »

Quand il parle avec elle, il oublie sa présence, et pensant tout haut, prononce les phrases les plus pénibles. Puis il revient à lui, et, pris du désir de plaire, se compromet et s'engage. L'auteur a très bien montré ce mécanisme. Après avoir demandé à la jeune fille si elle épouserait un étranger, Gille, tout en rêvant a conclu par cette gentillesse que tous les mariages sont impossibles. Elle le regarde presque douloureusement. « Gille avait parlé comme à lui-même et avait donc dit une chose amère; mais, la seconde d'après, il revenait à son envie de plaire; alors il lança une phrase prometteuse et un peu gonflée qui fit contraste avec la précédente. » — Quel démon le pousse à blesser la pauvre enfant sans y prendre garde, à la déconcerter par des questions d'une logique saugrenue et des opinions de scandale? Ne s'avise-t-il pas de déclarer que les femmes n'aiment rien et ne sont rien? Le confortable féminisme anglo-saxon en est bouleversé. Comme Béatrix se sent mieux, quand Gille reprend tout à coup : « Vous avez une bien belle littérature, les Anglais! » Voilà une de ces phrases sur lesquelles on reprend pied. Mais c'est pour glisser presque aussitôt. Elle ne comprend pas la suite de ces idées décousues. « Aimez-vous le vin rouge? » demande-t-il tout à coup, c'est qu'il a vu se lever sur lui ces grands yeux vides de vierge sage, et qu'il a pensé qu'il faudrait la gorger de réalités. Elle ne sait que répondre, et elle a peur de déplaire. Elle sent autour d'elle la menace délicieuse de l'amour. Elle frémit. Cependant, rentrée au salon, elle ne montre que la plus tranquille froideur. Et lui? Il sait déjà son pouvoir sur elle. Parfois il a pitié d'elle. Il sait qu'il l'épousera, et il entrevoit l'avenir. Enmême temps il a envie de s'en aller. « Cette tentation éternelle de fuir, de se rejeter dans l'ombre, dans la solitude, cette passion de se dérober à la vie pour s'adonner à une vie plus secrète, affreusement âcre, mais peut-être plus vivante. Où était la vie? Il n'avait qu'un dieu, la Vie, et il voulait le servir. Mais quel était le commandement du dieu? »

Le lendemain en s'éveillant, Béatrix sent de quels pièges cette aimable vieille maison de la Béraude l'a entourée. Elle

s'est toujours crue très intelligente; mais l'ironie discrète qui règne ici la fait discuter d'elle-même. Elle est arrivée tranquille et voici que déjà la séparation prochaine la tourmente. Il suffit de ne plus regarder ce garçon. « Mais si je ferme les yeux, peut-être ne fera-t-il rien pour me les faire rouvrir? S'il ne fait rien, c'est qu'il ne m'aime pas. Je suis faible, je ne suis pas aimée. Je suis faible au milieu du monde; et là où est ma faiblesse est ma souffrance. Quel ennui! Tout cela aurait pu être évité, on aurait pu ne pas venir dans ce sale petit château. » Raisonnant ainsi, elle descend au jardin. Gille n'y est pas. Une impulsion l'a jeté dans la campagne, fuyant cette fille. Mais une autre impulsion le ramène tout courant. A-t-il ou n'a-t-il pas besoin d'elle? Il lui demande de venir à Paris, elle lui demande de venir en Espagne. A table tout le monde a les yeux sur eux. Le proche départ des Owen impose une décision. « Les deux sentirent cette pression sur eux et ils y cédèrent entièrement. Ils étaient enivrés de toutes ces pensées qui tournaient autour d'eux. Il leur fallait décidément se croire très amoureux. Leurs rêves étaient gonflés des rêves des autres... » Ils se quittent avec chagrin. Les paroles décisives ont été au bord des lèvres, mais n'ont pas été prononcées.

Il est admirable de voir avec quel soin M. Drieu La Rochelle a écarté de tout cela ce qu'on appelle vulgairement amour. Les personnages s'attendrissent, mais sur eux-mêmes. Ils cèdent à des pressions, à des habitudes de l'esprit, à leurs sentiments ordinaires. Pas trace de tendresse, ni même, au moins chez Gille, de sensualité. — Voilà donc les Owen revenus à Grenade, qu'ils habitent. Quelques jours plus tard, ce singulier Gille les rejoint. Va-t-il se décider à demander la main de Béatrix? Il fait quelques progrès. Il s'attendrit de l'amour qu'il témoigne à cette enfant dénuée d'esprit. Il se rappelle le jour de sa jeunesse où il a comblé de cadeaux une fille malheureuse, et où il s'est ensuite dérobé. Il a le même sentiment près de Béatrix. « Il s'enchantait de la figure que son zèle amoureux faisait d'elle présentement; il l'admirait d'être entourée, comme elle l'était en ce moment, d'un désir si tendre, si chantant. » Son égoïsme murmure tout bas : « J'entrerai dans sa vie et je m'y reposerai... Tout ce qui en elle naîtra, naissant sous ma main, sera pour moi...

Elle me doublera, je serai moi deux fois. Je ne serai plus seul et je serai plus moi que jamais. » Le pauvre enfant commence à prendre du goût à ses baisers. « Venez me consoler de tout ce que vous dites », murmure-t-elle dans le jardin, en le menant vers un banc. Mais il ne se décide pas à prononcer la parole qui lie. Et après deux jours, il revient à Paris.

Nous sommes à peu près au milieu du livre, mais tout l'essentiel est dit. Nous avons compris ce mélange d'attrait et de répulsion, ce goût de blesser et ce goût tendre de plaire, cette pitié et cette ironie, le plaisir voluptueux du Moloch qui se prépare une victime et, au milieu de tout cela, cette envie de s'en aller. Le roman est fait. Mais M. Drieu La Rochelle l'a accru d'un nouvel épisode. A Paris, Gille rencontre une belle personne, madame de Bécourt, un peu génisse, si près de la terre qu'il l'appelle, à la mode paysanne, la Renaude, et qui poursuit éperduement un plaisir qu'elle ne ressent pas. On sait combien notre littérature est devenue physique. Après chaque déception dans les bras de la Renaude, Gille écrit à Béatrix une lettre plus tendre. « J'ai besoin de vous, lui dit-il, vous me manquez, je crois en vous, je crois que vous pourriez m'aimer et que votre amour serait beaucoup pour moi... Voulez-vous que nous nous mariions bientôt? » — Il revient à Grenade, apportant la bague de fiancailles. Mais le lendemain, en s'éveillant, il se dit : « Dans quel guêpier est-ce que je me suis fourré? »

C'est un triste couple de fiancés. « Béatrix Owen s'en alla par la campagne espagnole avec son fiancé, M. Gille Gambier, un vieux jeune homme, long, à la longue figure, une espèce de faux Anglais, de faux diplomate, de faux frère qui trouvait ses épaules maigres, sa figure morte et sur la banquette ne prit pas ses doigts secs... » Le tableau est saisissant, et d'une fidélité poussée au masochisme. A ce point, on pourrait parier à égalité que Gille épousera Béatrix ou n'épousera pas. Il n'épouse pas. Il se fait rappeler par un télégramme. Mais sa libération n'est pas sans mélancolie. Ainsi jadis, au collège, une force obscure et irrésistible l'arrachait aux jeux et aux camarades et le poussait dans un couloir sombre où il pleurait de tendresse et de désir ce qu'il avait quitté.

M. Drieu La Rochelle, aux dernières pages, rejette sur la

société la faute de cette sinistre aventure. Voilà, dit-il, le tort des mariages d'argent. L'argent a brouillé de son jour faux les mouvements naturels de l'ombre et de la lumière. Sans doute, et nous savons déjà que Gille ayant cherché non Béatrix, mais une femme, tandis que Béatrix cherchait non pas Gille, mais un mari, ils ne pouvaient se rencontrer. C'est même là un beau sujet de roman. Mais ce n'est pas tout à fait celui que M. Drieu La Rochelle a écrit. Il nous a montré un cas pathologique d'indécision, d'égoïsme et d'inquiétude. C'est aussi très bien.

HENRY BIDOU

LE THÉÂTRE AUX ÉTATS-UNIS

Il semble que, dans le domaine de la littérature internationale, rien ne soit plus difficile que de suivre l'évolution du théâtre. Alors que pour les romans, la poésie, les essais, nous sommes relativement bien informés, nous ignorons, la plupart du temps, les manifestations théâtrales de Berlin, Londres, Moscou ou New-York sans parler de Prague ou de Varsovie, qui sont aussi des foyers très ardents. Parfois un directeur parisien, alléché par un grand succès local, a l'audace de monter une pièce qui a eu quelques centaines de représentations dans son pays d'origine. Mais ce choix est souvent arbitraire et il est bien rare que l'on nous présente une œuvre vraiment caractéristique. C'est ainsi que pour le théâtre américain on nous a offert l'an passé deux pièces policières qui, sous le titre déformé de *Wall Street* et *Édition spéciale*, ne nous donnaient qu'une idée assez fausse du théâtre aux États-Unis. Ce qui est grand dommage.

Il n'est pas exagéré en effet d'écrire que New-York est actuellement un des centres les plus actifs du théâtre contemporain. C'est dans cette ville que les efforts les plus neufs, les recherches les plus singulières sont le plus fréquemment tentés dans tous les domaines qui appartiennent au théâtre. Autrefois les New-Yorkais, qui étaient pour la plupart Irlandais et Juifs, c'est-à-dire de naissance grands amateurs de théâtre, se contentaient d'aller chercher en Europe des vedettes, des pièces, des metteurs en scène. Depuis une dizaine d'années, ce goût pour la scène européenne s'est considérablement affaibli et les pièces proprement américaines ont

connu un succès beaucoup plus vif et plus durable que les productions européennes. Ce mouvement s'est rapidement étendu pendant ces deux dernières années. Et désormais le théâtre américain peut être à bon droit considéré comme l'un des meilleurs du monde et celui qui offre le plus de promesses.

Une des principales raisons qui permettent d'exprimer cet espoir est la naissance, dans les villes de moindre importance d'une part et autour des universités d'autre part, d'un important mouvement théâtral. Un peu partout, sur le vaste territoire des États-Unis, on peut assister, dans de petites salles de spectacle construites à cet effet à des représentations d'amateurs qui sont montées avec un soin et une ferveur qui prouvent non seulement un grand dévouement, mais aussi un grand amour. Des jeunes gens et des jeunes filles donnent avec enthousiasme leur temps après leur travail pour peindre des décors, fabriquer des costumes, organiser des répétitions. Ces troupes locales, on l'imagine aisément, sont des pépinières d'acteurs et d'actrices, de décorateurs et d'auteurs dramatiques. Un beau jour un ou deux membres d'une de ces compagnies partent pour tenter leur chance à New-York.

Ce qu'il faut signaler surtout c'est la ferveur de ces troupes provinciales et de leur public. Des mécènes (on sait qu'ils sont nombreux aux États-Unis) offrent des salles ou des prix. Des concours sont organisés entre les différentes villes. Cette émulation ne peut que profiter à la scène.

Il existe en outre certaines universités qui ont créé des départements d'art théâtral. Celui de l'Université de Yale est à juste titre célèbre. Les étudiants qui font partie de ce département se mettent au courant de tout ce qui concerne leur métier. Les auteurs ou plutôt les futurs auteurs vivent en contact quotidien avec les futurs acteurs, avec les élèves metteurs en scène. Ils sont machinistes, costumiers, décorateurs. Bref, rien de ce qui concerne la scène ne leur est étranger.

On comprend donc que les directeurs de théâtre de New-York puissent se montrer difficiles dans leur choix. Les recrues sont toujours d'excellente qualité.

Enfin, et c'est peut-être la condition la plus importante, les New-Yorkais aiment ce qui est neuf. Ce goût interdit donc aux auteurs de se répéter et surtout permet aux inconnus de proposer de nouvelles idées. Il n'y a pas comme en France un monopole de la scène réservé à une dizaine d'auteurs dramatiques blanchis sous le harnois. Seuls les véritables talents, pour ne pas dire les génies, peuvent durer et conserver leur prestige.

Eugène O'Neil est peut-être le seul auteur dramatique américain qui résiste au succès, qui ne se soit pas usé après deux ou trois pièces. Nous connaissons par quelques traducteurs une partie de l'œuvre d'Eugène O'Neil, mais les pièces que l'on a montées à Paris, l'*Empereur Jones* et *Gold* [Or] n'ont été représentées qu'en matinées et dans d'assez mauvaises conditions. Nous sommes donc dans l'impossibilité de juger la très grande valeur et la portée des drames d'O'Neil. Non sans quelques raisons on rapproche l'auteur dramatique américain de G.-B. Shaw dont il a incontestablement subi l'influence. Mais O'Neil, d'origine irlandaise, est beaucoup plus apparenté à John Millington Synge ou à lady Gregory, les deux maîtres du théâtre irlandais au XIXe siècle, qu'à G. Bernard Shaw. Le terrible G.-B. est plus caustique, plus mordant, plus paradoxal que O'Neil qui, lui, est beaucoup plus poète. Il possède un sens de la grandeur, un don du tragique, une cruauté pessimiste qui manque à son confrère irlandais. Il y a en outre, chez Eugène O'Neil, des possibilités de renouvellement non seulement dans la forme mais dans la pensée. Il a écrit une trentaine de pièces qui peuvent se diviser en plusieurs cycles. C'est tantôt la mer qui joue le premier rôle, tantôt la vie à la campagne qui forme l'atmosphère de ses drames. Ce n'est d'ailleurs que depuis une dizaine d'années que O'Neil a vraiment conquis son public, son très vaste public et il a réussi à le faire sans perdre l'estime des lettrés et des délicats. Sa dernière production, qui a été montée en 1932, à New-York, était une trilogie intitulée *Mourning becomes Electra* (le deuil sied à Electra) qui durait de six heures de l'après-midi à onze heures et demie du soir. Elle eut un grand succès et tint la scène pendant plusieurs mois à Broadway, avant d'être fort applaudie dans les autres grandes villes des

États-Unis. Remarquablement interprétée par une grande actrice, transfuge (*évadée*, disait-elle) du cinéma, Nazimova, cette trilogie est une transposition de l'histoire des Atrides dans l'Amérique de 1865, c'est-à-dire après la guerre de Sécession. Des crimes atroces dont le sombre souvenir plane sur toute une famille, la vengeance, la haine et l'amour, tels sont les principaux motifs de ce drame qui suit d'assez près l'histoire des enfants d'Atrée, mais revue par S. Freud. La puissance du destin marque cette tragédie et lui confère sa véritable grandeur.

Malgré la longueur du spectacle, le dramaturge avait su faire d'acte en acte rebondir l'intérêt sans nous épargner aucun détail, sans piquer de mots d'esprit et de paradoxes un texte plein de sens et lourd de sous-entendus. On assistait à ce déroulement avec une sorte d'angoisse, une étrange terreur; celle qui nous saisit quand on dévoile le visage de la destinée humaine. Ce serait trahir O'Neil que de réduire à un simple exposé le grand sujet qu'il a porté à la scène. Aucun auteur dramatique vivant n'ose s'attaquer à un aussi magnifique thème qui comporte tant de dangers pour les dramaturges qui ne possèdent pas le véritable don du Tragique.

Ce drame que le public des États-Unis a su apprécier et applaudir, n'est-il pas regrettable que nous en ignorions jusqu'à l'existence de ce côté de l'Atlantique? O'Neil, à lui seul, mériterait une importante étude. Il domine indiscutablement la scène américaine, mais autour de lui et dans les genres les plus divers il nous est loisible d'étudier des comédies ou des spectacles d'une grande valeur ou d'une prodigieuse vigueur. On ne peut malheureusement que choisir assez arbitrairement dans la production de plus en plus abondante.

Le type le plus caractéristique de ces productions nouvelles que le public a non seulement accueilli avec faveur mais acclamé, est cette pièce qui a eu à New-York plus de huit cents représentations consécutives : *Green pastures* (Vertes prairies). On comprend d'ailleurs que cette fable (c'est ainsi que l'auteur nomme son œuvre) ait tenu l'affiche pendant plus de vingt-deux mois, mais l'on serait tenté de voir dans son succès d'étranges contradictions. *Vertes prairies* est en effet « une

fable » qui met en scène des nègres et uniquement des nègres. Les lecteurs français qui ont lu jadis *la Case de l'oncle Tom* et qui sont persuadés, bien à tort, qu'on lynche des nègres tous les jours s'étonneront sans doute que les citoyens des États-Unis aient pu se passionner pour cette œuvre. A New-York, il est vrai, dans cette ville qui donne le ton, la négrophobie est moins vive que dans d'autres villes, mais cependant les noirs sont tenus à l'écart, on préfère ne pas fréquenter les hommes de couleur. Cette volonté de garder les distances ne s'accompagne d'ailleurs d'aucune haine.

Pour résumer cette féerie nègre il faudrait raconter les grands épisodes de la Bible, mais tels que les voient en imagination les négrillons. L'intense poésie de la Bible et ses harmoniques exercent leur empire. Le rideau se lève sur une salle de classe dans une petite ville du Sud des États-Unis. Des petits noirs écoutent la lecture du début de la Genèse par le maître d'école :

« — Et Adam vécut cent ans et il eut un fils... » Après la lecture chacun pose des questions.

— C'est merveilleux, — s'écrie une petite négresse, — mais je n'y comprends rien.

Tous les petits désirent ardemment savoir « comment » est Dieu, Adam, Noé, le paradis terrestre, l'arche et surtout Caïn.

— Et Dieu? — insiste une petite fille.

— Personne ne sait exactement, — reprend gravement le pasteur, — à qui ressemble Dieu. En ce qui me concerne je me le représente sous les traits de M. Dubois (que l'on prononce là-bas Duboïs), notre vénéré pasteur... »

A ces mots la lumière s'éteint. Quand on rallume, nous sommes au Paradis, du moins au Paradis des enfants noirs. Dieu discute avec l'ange Gabriel, qui a des ailes magnifiques et un visage noir comme la suie. Rien ne va sur la terre! Dieu décide d'aller y faire un tour. Il prend sa canne, son chapeau et part pour son grand voyage autour du monde. La Genèse recommence.

Après avoir créé Ève pour Adam, après avoir rencontré Caïn et ses enfants qui jouent du banjo, chantent des chansons blasphématoires, trichent au jeu de dés, Dieu décide dans sa haute sagesse de détruire tout ce vilain monde. Il cherche

le meilleur moyen et le plus radical. Il marche, marche en réfléchissant et est à ce moment abordé par un vieux brave homme, vêtu d'une redingote et coiffé d'un haut de forme. C'est Noé. Dieu a de l'estime pour ce brave pasteur, qui aime peut-être un peu trop l'alcool, et il lui expose son projet du déluge. — Noé va construire une arche.

Une discussion s'engage, Noé demande s'il pourra emporter un baril de « gnôle ».

« — Oui, — répond Dieu, — un baril.

— Il serait plus prudent d'en emporter deux...

— Non, — dit Dieu,

— Mais, — reprend Noé, — puisque vous dites qu'il faut emporter un couple de chaque espèce...

— Un seul baril de gnôle suffira, — réplique doucement Dieu.

— Non, — dit Noé, — il est mieux d'en emporter deux; j'en placerai un de chaque côté de l'arche et ainsi elle sera tout à fait bien équilibrée.

— Il n'y a qu'à placer ce baril au milieu de l'arche, — affirme Dieu.

— C'est si facile d'en prendre deux...

— Je pense qu'un seul suffit, — répond Dieu, légèrement irrité.

— Mais, Seigneur, pensez donc, quarante jours et quarante nuits!

Dieu, tout à fait en colère, fait rouler son tonnerre et Noé, effrayé, se soumet.

Cette « fable », que l'on pourrait comparer aux mystères du moyen âge, est admirablement jouée par des acteurs noirs qui mettent une conviction, un naturel et un enthousiasme débordant dans le plus petit rôle. Entre chaque scène, pendant que l'on change les décors, un chœur nègre chante ces *spirituals* que les disques de gramophone nous ont appris à admirer.

L'auteur de la féerie n'est pas un nègre, mais un jeune auteur dramatique qui a tiré son ouvrage d'un recueil de contes des États du Sud.

Il serait utile de montrer quelle influence un ouvrage de ce genre, qui emprunte à la Bible une puissance poétique

considérable, peut avoir sur le théâtre. L'auteur de *Vertes Prairies* par la place qu'il accorde à la poésie, à l'atmosphère, nous éloigne de ces conflits soi-disant psychologiques, de ces batailles autour d'un lit, que beaucoup d'auteurs dramatiques contemporains affectionnent.

Il ne faudrait pas croire que l'immense succès de cette pièce provoque des copies ou des imitations plus où moins déguisées. Le succès le plus récent est allé à une œuvre d'un genre totalement différent. Cette possibilité de création et de re-création est un symptôme de la vigueur du jeune théâtre américain. *Of thee I sing* (C'est toi que je chante) a été joué également pendant plus d'un an. Cette comédie satirique puisait dans l'actualité des éléments de succès, mais dans le même esprit que les comédies d'Aristophane. Lorsque l'on songe à cette terrible satire de la vie politique aux États-Unis qu'est *Of thee I sing*, le nom d'Aristophane s'impose en effet tout naturellement. L'auteur nous fait assister à une campagne électorale aux États-Unis. Nous voyons ainsi les préparatifs singuliers, les intrigues qui se trament dans les cercles des politiciens. On cherche pour le candidat présidentiel, qui est un jeune et beau garçon, une plate-forme qui entraîne l'adhésion des masses. Après bien des discussions on décide d'interroger une femme de chambre :

« — Qu'est-ce qui vous intéresse le plus dans la vie?

— Un bon pourboire.

— Non, non, autre chose.

— *Mon sweetheart* (mon amoureux).

— Très bien. Voilà une plate-forme excellente — s'écrient les membres du comité électoral. — L'amour! Président de l'amour. Et l'on rédige un programme basé sur ce postulat.

A ce moment entre dans la pièce, où siège le comité, un brave homme, mais d'un aspect grotesque.

— Qui êtes-vous?

Il dit un nom très long et très difficile à prononcer. Personne ne le connaît.

— Je suis le candidat à la vice-présidence. — Tout le monde s'esclaffe. »

Il faut ajouter qu'on se moque volontiers aux États-Unis du rôle très effacé que joue le vice-président qui a cepen-

dant la charge de présider le Sénat et, en cas de mort ou de démission du Président, de le remplacer.

La campagne électorale commence. C'est une bouffonnerie qui vise les mœurs des cercles politiques, l'esprit moutonnier des électeurs et la bêtise de certaines formules. La critique est extrêmement sévère, âpre, impitoyable même, mais d'une vigueur et d'une franchise qui émerveillent et secouent le public. En dehors de ces attaques dirigées contre les mœurs électorales américaines qui n'ont guère à envier aux nôtres, la satire s'élève parfois et découvre certaines faiblesses de nos régimes politiques et du système capitaliste. Pour corser un peu la campagne électorale les managers du candidat organisent un grand concours de beauté. La gagnante de ce tournoi épousera le futur président. Mais celui-ci tombe amoureux d'une secrétaire fort jolie qui est en même temps une remarquable femme d'intérieur. Il refuse donc d'épouser la lauréate. Mais on étouffe ce scandale. Le candidat de l'amour est élu à une majorité écrasante.

La seconde partie de cette comédie satirique prouve une vigueur dans l'attaque et dans la critique qu'on supporterait malaisément en France où les auteurs sont généralement devenus conformistes. *Of thee I sing* rappelle de très loin les revues soi-disant « rosses » qui ne sont en réalité que des spectacles à l'eau de rose.

Cette comédie satirique, dont le succès fut immense et durable, fut donnée à New-York quelques mois avant la véritable campagne électorale. Son actualité aidait sans aucun doute au succès, mais sa puissance et sa verve auraient suffi à lui attirer la faveur du public.

Une autre comédie, intitulée *Face the Music*, attaquait récemment la corruption de la police, la seule institution qui depuis la crise assure de gros bénéfices à ses membres, affirment les auteurs. La critique était plus directe et plus énergique encore que dans *Of thee I sing*, la satire plus violente et plus mordante. Succès considérable.

Ce sont des créations typiquement américaines qui tiennent à la fois de nos revues de cabaret montmartrois, des revues à grand spectacle, des opérettes et des pièces politiques. Elles sont difficiles à traduire, car leur esprit proprement new-yorkais

ne pourrait être rendu d'une façon satisfaisante. Mais il est un autre domaine où nous pouvons plus aisément trouver des points de comparaisons, c'est celui de la comédie. Un des représentants les plus brillants est déjà connu en France par la traduction d'une de ses pièces. On se souvient de la *Machine à calculer* d'Elmer Rice[1]. Elle n'avait obtenu à Paris qu'un succès d'estime, mais l'originalité de cette œuvre avait frappé. Depuis cette comédie, qui contenait plus que des promesses, Elmer Rice a affermi son art et il est aujourd'hui considéré, à juste titre, comme l'un des plus habiles et l'un des plus doués des auteurs dramatiques. Presque chaque année une de ses pièces est représentée à New-York avec un durable succès. *Dans la rue* fut très applaudi et cette année Paul Muni, le grand acteur que nous ne connaissons à Paris que par ses rôles au cinématographe (dans *Scarface* et *Je suis un évadé*), obtint un grand succès en jouant *Counsellor-at-Law* (l'avocat), qui pourtant ne peut pas être considéré comme l'une des meilleures pièces de Elmer Rice. Cet auteur est avant tout un technicien de la scène, qui s'efforce de trouver de nouveaux éclairages psychologiques, si l'on ose s'exprimer ainsi. Il serait vain d'énumérer les derniers succès de New-York ou d'analyser les pièces qui se sont les plus distinguées. Il faut considérer le théâtre américain dans son ensemble, car sa valeur ne peut pas être appréciée par de brillantes exceptions, mais bien plutôt par la qualité de l'ensemble, par le courant qui l'entraîne vers une perfection qui émerveille un Européen non prévenu. C'est l'atmosphère générale qui permet, qui suggère même les créations originales, et qui fait deviner la naissance d'une école théâtrale américaine, dont Eugène O'Neil pourrait être le précurseur.

PHILIPPE SOUPAULT

1. Publiée par la *Revue de Paris* (15 février-1er mars 1928).

TABLEAUX DU VERT PRINTEMPS

ANGLETERRE

PROMENADE ROYALE. — Ciel d'Angleterre, grandes nuées grises glissantes, effilochées sur des dessous de vapeur blanche compacte. Arbres dont les feuilles chargées de l'eau d'une récente averse ont des luisants bleutés et des pénombres romantiques, sous les basses branches avancées des marronniers couverts encore de fleurs roses. L'herbe, l'herbe du Surrey, du Middlesex, des autres comtés, partout cette herbe éblouissante, comestible, rustique et précieuse, étendue, étalée, montante ou dévalante, qui vous charme, vous hante, que l'on aperçoit tantôt couverte de moutons qui foulent leur pâture, tantôt de blancs joueurs de cricket, mains levées et réunies pour lancer la balle, herbe que bordent brusquement cinquante petites habitations toutes pareilles, accolées par deux, uniformes, désespérantes de monotonie, de gentillesse et de spleen mêlés, avec leurs jardins étroits, de longueur pareille, leur pelouse, leur aubépine rose et leur grillage.

Peut-être est-on plus heureux là que dans un de nos appartements du Marais. Je veux le croire. Mais que de petites proportions, que de pièces exiguës, de conformité dans l'inconfortable! Je sais bien que nous avons nos pâtisseries du XVIIIe siècle revues par le Second Empire dans des petits salons qui, de la Plaine Monceau au Panthéon, abritent des familles depuis des générations. Tout est question de climat. Mais sous un ciel incertain, pendant plusieurs jours d'averses, tant de feuillage, d'herbe, fait parfois rêver à des pays secs

et préférer la Méditerranée à la Manche ou à la mer du Nord.

Dans le Sussex, à peu de distance de Londres, les jardins de Kew ont possédé, jadis, dans le monde, une réputation que peu de jardins de cette sorte égalaient. Kew, c'est le jardin le plus opposé à Versailles et aux jardins italiens que l'on puisse imaginer, le plus plat, le plus rigide, le moins imprévu, mais évidemment le plus vert et où les fleurs de printemps poussent dans l'humidité avec le plus d'éclat. La Tamise est toute proche, et quelqu'un de ces hauts gazomètres qui se sont multipliés aux environs de Londres vient nous rappeler, par-dessus un hêtre pourpre et quelque chêne, platane ou cèdre merveilleux, que nous ne sommes qu'à vingt minutes de *Mayfair*.

C'est la dernière semaine des tulipes, qui fleurissent ici beaucoup plus tardivement que dans nos jardins et c'est aussi, par contre, la pleine floraison des *azalées mollis* et des rhododendrons. Les tulipes sont disposées par tapis de nuance pareille, à même l'herbe. En arrière, toujours sur ce fond uniforme éclatant de pelouse infinie, les rhodos. Il en est de rose-géranium, de mauves, de blancs, d'orangés, qui fleurissent tous à la fois. Ces fortes fleurs rassemblées, ces corymbes dont les étamines semblent avoir maculé les corolles sensibles, ne sont belles qu'en plein air. Elles ne dégagent qu'éclat et fraîcheur, leurs coloris plaisent, mais elles paraissent factices, imitées. A vrai dire, on les remplacerait par une copie en celluloïd que nos sens n'y perdraient rien. Les rhododendrons nous font l'effet d'une armée de parade des jardins, pour les premières fêtes de l'été. Quant au parc de Kew, à ses longues avenues, à ses pelouses qui semblent tissées par M. Rodier, sans dessins, à ses essences d'arbres variées, superbement acclimatées, il m'ennuie, il sait qu'il est beau, qu'il est grand, qu'il a coûté fort cher à échantillonner de tant d'espèces si diverses.

J'y vois la main de l'horticulteur, du pépiniériste, j'y vois la reine Victoria qu'on y promène en fauteuil roulant : je cherche vainement l'artiste.

Le moindre coin des jardins Borghèse ou Boboli m'enchante. Ici, je voudrais m'asseoir sur un banc et lire le *Daily Mail* ou le *Star*. Je rêve au génie de Le Nôtre et j'évalue le nombre

des tulipes; et d'en voir quelques centaines rassemblées, de même couleur, en des massifs rectangulaires et strictement égaux, m'empêche d'en distinguer une seule.

Les serres tropicales sont vastes et approvisionnées de toutes sortes d'espèces; dans une atmosphère moite, lourde, les tiges s'élancent vers les hauteurs des dômes vitrés, les feuilles s'épanouissent, avec une ampleur qui stupéfierait, sans d'ailleurs charmer, si l'on pouvait, de notre temps, s'étonner encore de voir vivre, croître et multiplier, à quelques pas de la Tamise, les plantes de ces tropiques dont le cinéma nous a enlevé, sinon l'inquiétude, du moins la brûlante curiosité.

Le soleil ayant percé à l'approche de midi l'épaisse couche des nuages qui ont l'air de fuir l'Irlande, la température devient presque égale à celle de la serre, tout à coup. Partons, allons déjeuner chez Scott, sur un tabouret, de saumon rose, et peut-être nous dépenser en courses dans des magasins qui, hélas! ne satisfont plus que bien rarement nos désirs.

Au coude de l'allée faisant face à la grille, par laquelle nous allons sortir, nous apercevons à notre droite, au delà de la première pelouse, plus verdoyante que jamais sous de subites échappées de soleil, un groupe qui se dirige vers une traverse dans la direction de notre allée. Une dame de haute taille marche à longues enjambées auprès d'une toute jeune femme qu'elle domine de plus de la tête. Un gentleman, portant la jaquette et coiffé d'un chapeau melon, suit.

A l'improviste et incognito, la reine Mary d'Angleterre a décidé de venir admirer les rhododendrons de Kew et les fleurs à clochettes bleues, appelées *bluebells*, qui poussent dans l'ombre romantique des arbres si lourdement verdoyants. Le bleu est la couleur préférée de la reine Mary. Ce matin, nous venons de la reconnaître, non seulement à la taille et à la démarche, mais à la nuance de pervenche de son grand manteau.

Évidemment, la reine qui recevait hier soir à Buckingham et y recevra ce soir encore les débutantes, les jeunes filles, les dames qui lui sont présentées, ne s'est décidée à venir à Kew ce matin que parce que le *programme* de la matinée lui avait ménagé quelques heures de repos. Admirer les rhododendrons et les *bluebells* de Kew, cela semble une distraction,

un passe-temps délicieux. Mais depuis combien de jours l'emploi du temps marquait-il une visite — toujours retardée, — aux rhododendrons, la promenade annuelle d'une heure, à travers l'immense jardin plat, aux pelouses vermeilles, aux essences rares, mais si peu imprévu dans sa présentation. Aussi la reine, suivie d'une cousine, de la duchesse d'York, avance-t-elle à grandes enjambées, sans s'arrêter un instant. Cette distraction qui n'est qu'une corvée, elle doit l'accomplir en un nombre de minutes prévu à l'avance. Nous nous sommes arrêtés pour la voir passer, appuyée sur le manche de son en-cas. Le vague sourire aimable mais si bref qui répond à notre salut n'est qu'une épreuve, après des centaines de mille autres, d'un cliché. Dans son manteau d'un bleu vif et clair, au col de chinchilla, sous le chapeau ou plutôt la large toque toujours identique et du même gris que le col, la voilette tirée sur le visage, l'œil bleu pâle, elle regarde, elle esquisse un sourire-cliché, elle avance, après une vague hésitation devant la bifurcation proche, comme pour ne pas perdre une seconde en se trompant sur l'itinéraire que le gentleman en jaquette a dû lui préparer. Elle se détache devant moi sur une large touffe de rhododendrons mauves. Forts, robustes, puissants, éclatants comme elle, mais sans parfum ni sensibilité.

Jamais comme à cet instant, devant cette reine, qui est venue pour les voir et qui ne les regarde pas, ils ne m'ont semblé moins être des fleurs.

Et cependant, le soleil soudain redevenu brûlant, glisse entre les nuées qui ont l'air de fuir l'Irlande, et, parmi les arbres riches de toutes leurs feuilles épanouies, j'aperçois le gazomètre, et, plus près de nous, le petit toit en rotonde du manège de chevaux de bois d'une fête foraine copieusement décorée de drapeaux anglais.

***

Cricket. — Une immensité de ce gazon toujours tondu, retondu, dont l'entretien coûte le traitement d'un ambassadeur (de France) — ce sont, il est vrai, les diplomates les moins rétribués d'Europe, — mais une somme importante quand même, pour des espaces qui ne serviront guère que

trois mois dans l'année. Le goût des Anglais pour le cricket n'a peut-être d'équivalent que celui des Français pour les randonnées en automobile, qui ne mènent à rien — et celui des Allemands pour l'uniforme, qui chez eux mène à tout.

Ce qu'on peut dire du cricket, c'est que les joueurs, ici, sont surprenants de rapidité. Le chapeau de paille est obligatoire pour les grands, dans Harrow; les petits portent une vague casquette de jockey, bleu marine, avec visière et les insignes du collège brodées sur le devant.

Vers deux heures de l'après-midi, coiffés de leur chapeau de paille à calotte plate et larges bords, baissant sur le nez et maintenu sur la tête par un élastique passant derrière la nuque, pantalon blanc, molle chemise blanche et veston bleu, les « grands » gagnent l'emplacement qui leur est réservé sur ces prairies si vastes, où pas une feuille de trèfle même n'est tolérée. Sur le seuil des abris couverts de tuiles, ceux qui ne jouent pas encore ou qui ont déjà fini de jouer surveillent la partie dans laquelle ils sont engagés.

Les plus jeunes gagnent des espaces éloignés, où ils échappent à la critique des passants. En effet la route de Londres fait un large coude au milieu des terrains. De hauts grillages empêchent les balles d'aller retomber sur la chaussée. Mais derrière ces clôtures transparentes, les petits livreurs à bicyclette qui ont mis pied à terre, le facteur, quelques nurses même, des enfants, des jeunes filles, des hommes mûrs restent immobiles, longtemps, les doigts agrippés aux mailles de fer, à suivre les futurs champions du sport national.

Cet après-midi, match entre Eton et Harrow. Musique venue de Londres. Cuivres, uniformes, beaucoup de rouge, de noir, de galons, de boutons dorés, à l'arrière-plan des joueurs blancs. Arbitres. Au coude de la route, plus de spectateurs que jamais en dépit des efforts des policemen. Autobus, rouges aussi. Impériale bondée. Hymnes. Joueurs élancés, tenant la balle, à deux mains, et s'élevant d'un bond avec elle. Mais le lanceur a toute l'équipe contre lui.

Trois fois par semaine, quatre peut-être en cette saison, les élèves de Harrow jouent au cricket, comme dans tous les collèges de Grande-Bretagne.

M. Rosenberg, envoyé de Hitler, a quitté Londres, ce

matin, après avoir été malmené, après avoir vu jeter dans la Tamise la couronne déposée par lui au pied du monument du Soldat Inconnu. Ici, le cricket seul et le match engagé comptent en ce moment. — pour les joueurs, pour ceux qui les regardent et pour cette belle musique du British Empire, rouge, noire, dorée, jugulée, ceinturée, luisante, qui lance dans l'air bleu, comme pour faire courir plus vite dans ses instruments de cuivre, un hymne sonore, rythmé, qui n'exprime rien de sensible ou de puissant, et qui (tant le paysage est violemment vert, sonore, immense, radieux, vide, sportif, anglais, et les joueurs vifs, prestes et blancs), ne fait même pas de bruit.

***

CONTINENT

La vie prodigieusement nue et animée des bords de la Seine. — En amont du pont de Meulan, dont le centre est formé d'un tablier de fer orné d'un disque. Sur la rive droite, bordée d'arbres et d'arbustes épais, à l'amarre dans la pénombre verte, les bateaux de plaisance blancs, à moteurs. Sur la rive gauche, dans un va-et-vient de toiles manœuvrées, de mâts, de petits drapeaux, de pavillons, que le vent d'ouest remuent, les coques claires des voiliers. Le mouvement de l'eau poussée par le vent qui suit la vallée de la Seine depuis Honfleur et fait courir les nuages, donne à ce paysage, quarante-cinq kilomètres avant Paris, des airs de prochaine embouchure normande.

La pluie et le vent contrarient cette fois les régates dominicales. De Vaux-sur-Seine, nous avons vu les bateaux de six mètres remonter le fleuve en louvoyant, tirant des bordées dans une eau couleur d'ardoise, sur laquelle semblait jetée, par instants, la trame d'argent d'une gaze de féerie semée de diamants.

Les sports nautiques recrutent de nombreux adeptes, depuis quelques années. Aux environs de Paris, ils ajoutent un supplément de plaisirs à ceux que procure l'automobile, sur des routes chaque semaine plus encombrées. Le long de ces rives se respire une atmosphère heureuse que nous ne trouvons plus guère dans les villes, où l'on ne paraît attendre désormais que

le jour où la faillite de trop de science inutile ou vaine ramènera plus de paix parmi les hommes.

Les savants prodigieux, que l'on fête si justement, ne paraissent pas avoir prouvé, dans l'ensemble, que leurs recherches procurent au cœur de l'homme plus de joie. Elles favorisent la guerre et l'extermination du genre humain plus que sa conservation et toute véritable douceur de vivre. Si nous possédions plus de chimistes et de calculateurs, cette terre ayant tout tenté, tout connu, tout pesé, tout inventé, — tout détruit — ayant été folle et sublime, cette terre, fille aînée du Créateur, continuerait bientôt de tourner dans l'espace, aride et dépeuplée.

Des vingt premières années de la Troisième République, ce qui nous plaît tant encore et dont on trouve au Pavillon de Marsan tant de vestiges divers, momentanément rassemblés par les *Arts Décoratifs*, pour une trop fugitive exposition, c'est qu'on ne sente point déjà peser trop lourdement les mystères et les bienfaits des inventions multiples dérivant de la science. Alors, les gens glissaient déjà sur les rivières, en bateaux à voiles et dans les canots qu'ils faisaient avancer à la rame, comme ceux que je vois aborder ici aux pontons du *Club de la Voile de Paris* ou de ce *Club Nautique de Chatou*, qui, ne pouvant plus demeurer à Chatou, est venu se fixer à Meulan, tout en conservant son nom primitif. De 1870 à 1895, ils ont continué de rouler dans des voitures traînées par des chevaux, comme leurs grands et très arrière-grands-parents. Ils ressemblaient, avec des variantes, à ceux du dix-huitième ou même du quinzième siècle. Ils continuaient le rythme de la vie passée. S'ils employaient le chemin de fer et brûlaient du pétrole, les innovations s'arrêtaient à peu près là. De nos jours, il faut avancer plus vite chaque matin. Les notions de famille, de société, les rapports entre vivants, s'en sont trouvés transformés. Pour certains, la distance est quasi abolie; alors, les autres ne peuvent tolérer de demeurer immobiles. Aux yeux des derniers venus la terre n'est qu'un immense autodrome ou un champ d'aviation.

Sur la berge des Mureaux, devant le port de Meulan, j'observe des navigateurs du *C. V. P.*, le *Club de la Voile de*

Paris ou du *C. N. C.*, qui ne semblent point se douter de tout ce qui peut se débiter autour du *Pacte à quatre*, et qui manœuvrent leur voile, sous le vent d'ouest, avec hardiesse et sûreté, se jetant de bâbord à tribord pour rétablir l'équilibre, lorsque la voile gonflée penche si fort qu'elle rase presque le flot, inclinée de côté comme la joue d'une mère posée sur la poitrine de son enfant, et la quille entière prête à sortir de l'eau.

Sous les rafales qui remuent et secouent les toiles, le courant a l'air de remonter le fleuve, dans une sorte de grand roucoulement et de claquement brutal. Les nuages accourent de l'Ouest, se chevauchent, gris sur noir; puis le ciel reparaît, pâle d'abord, sur les *house-boats*, à l'instar de ceux qui bordent la Tamise, mais moins fleuris, encore, moins hospitaliers, l'air davantage destinés à des couples qu'à des familles entières.

Tandis que, cependant, au delà du champ réservé aux clubs, les hangars destinés à des hydravions dressent leurs sinistres parois en tôle ondulée. Les rivières, qui furent les premières routes, ont trop longtemps servi de dépotoir et de déblai aux cités, qui ne songent même jamais à déguiser les gazomètres bleus, qu'elles dressent sur leurs bords.

Entre les charpentes de fer, des grues plongeant sur la Seine et les bâtisses de brique, le col relevé par le vent, le fusil tenu à deux mains derrière le dos et la baïonnette passée sous le bras gauche, un marin, un vrai, monte tristement la garde, comme avec le regret de ne pouvoir s'en aller sur l'un de ces *six-mètres*, qui rappellent, dans le vert printemps sur la Seine verte, les bateaux de Monet, de Sisley, aux vingt premières années de la troisième République, qui avait été « si belle sous l'Empire »!

Des membres du club, qui fêtent l'anniversaire du *C. V. P.* et que l'on reconnaît à leur casquette marine à fond de toile blanche, descendent l'escalier extérieur de la construction de bois où vient d'être tirée une tombola. Les pavillons multicolores claquent après les mâts et les robes claires ondulent sur les jeunes femmes qui emportent de petits lots, tandis que des yachtmen intrépides veulent tenter encore un match, avant la fin du jour. Une nouvelle averse serrée devance son nuage noir dressé derrière l'église, le clocher de Meulan, le

pont de vieilles pierres et le fleuve de nacre grise. Nous découvrons à l'instant que l'orage et l'ondée ont brusquement recouvert les coteaux d'une épaisse et pesante nuée sombre sur des remous d'arbres qui, jamais plus dans l'année, ne seront aussi verts que ce soir.

***

Fêtes de Pentecôte. — Grands jours d'été, longs, brillants, compacts et semblables. Ensoleillés dès l'aurore et se prolongeant roses encore dans le muet océan d'un clair de lune intense. Le parfum des sureaux domine. Entre Triel et Poissy, leurs ombrelles d'un blanc de cire, criblent la verdure des îles limoneuses de Vilennes (pour les bains de soleil et les équipes nues), toutes frissonnantes du mouvement de Saint-Guy de leurs peupliers. Parfois, les îles se touchent presque, quelque sinueux sentier d'eau les sépare à peine, les branches de l'une à l'autre mêlées. Dans la pénombre verte, une barque étroite se devine au rythme de ses rameurs ou de son rameur, accompagné à l'avant d'une compagne coiffée d'un béret pareil à la tache d'un cachet de cire rouge. Leur jeunesse en mouvement semble émerger des illustrations d'un livre édité par la Librairie Hachette dans notre enfance et dont les pages recélaient des tribus de navigateurs exaltés, de nègres débonnaires et de petites filles qui ne devaient jamais quitter leur capeline de paille d'Italie.

Dans les bras de la Seine, où ne passent pas les remorqueurs et les chalands, l'eau que le courant n'entraîne point se couvre de la neige de juin des peupliers. Elle s'étend comme un tapis de coton blanc d'où émergent parfois les bras hâlés d'un nageur. En arrière de la bordure de saules, se devinent les abris d'une population sportive et neuve, qui s'affranchit chaque *week-end* des règles d'une civilité peu en rapports avec le besoin d'aération de ces générations, auxquelles le maillot et le caleçon de bain, sont si familiers qu'elles échangent dans l'appareil de la plus simple nudité des propos de philosophie, de Sorbonne ou de finance, — et aussi de mode et de cinéma. Je vois, dressés sous un saule, au bord de quelque « plage » d'un mètre carré, quelques-uns de ces robinsons qui ne dédai-

gnent évidemment point d'évoquer, aux yeux de ceux qui filent dans les embarcations, l'un de ces nageurs cosmopolites que le cinéma s'est chargé d'apprivoiser, d'enrichir — et d'accabler de cette éphémère et bruyante publicité qui n'empêche champions, stars, vedettes d'être bientôt charriés dans l'oubli.

Petites huttes, abris triangulaires de toile bise, embarcations étroites, avirons : voilà l'homme des villes revenu à ce que l'existence lui offrait sur ces mêmes rives, alors que la civilisation ne l'avait point comblé encore de ses privilèges. Le resplendissement de ces deux jours d'été exalte les rêves « Tahiti » de ces jeunes blancs. Ils paraissent avoir choisi le rôle idéal. Ils fuient la poussière et les catastrophes de la route. Ils surveillent la forme de leur corps et retrouvent les plaisirs simples qui ne doivent rien à la mécanique et au progrès. On nous a trop parlé de stupéfiants, d'opium, de coco : toute réaction mérite d'être encouragée. Et ce n'est pas sans un plaisir extrême que, vers la fin de l'après-midi, nous voyons passer des bateaux à moteur chargés de douze à quinze jeunes gens et jeunes filles, étendus, souriants, vêtus de maillots de couleur et que Dufy, comme Léopold Robert lui-même, grouperait et peindrait tels qu'ils sont.

***

Nous glissons sur l'eau. En cette saison, la rivière, le bateau, la voile, l'aviron, sont recommandés pour les nerfs surmenés. Nous voyons donc se multiplier ces prisons en fleurs que sont les *house-boats*, aux fenêtres desquelles, dans la boiserie soigneusement peinte en blanc, des personnages qui prennent immédiatement un air 1840, apparaissent pour nous faire « pianissimo » des deux mains, nous supplier de ralentir la vitesse des moteurs qui, en déplaçant plus d'eau, fait osciller, soulève et balance leur flottante maison.

Sous les saules, alentour, dans l'ourlet serpentin de l'ombre glauque, le pinceau de Sisley semble avoir répandu des reflets de ciel bleu, par petites touches.

Des péniches chargées de pétrole ou de charbon, de pierres ou de papier, passent, noires, cernées de rouge, ou grises, avec

une ligne de flottaison vert véronèse. Massives. On s'attendrait à voir leurs soutes s'ouvrir pour livrer passage encore à ces envahisseurs de jadis, armés de flèches et de javelots. Elles font entendre un ronronnement continu. Elles semblent désertes, sous un fil qui porte des linges roses étendus. Elles ont l'air de faire « camarade », en offrant à l'avant quelque nom de passe. Elles s'appellent *Persévérance*, *Catinat* ou *Amiral Ronarc'h*, *Chimène* ou *Sainte-Evode*. Elles mêlent tous les calendriers et toutes les tablettes de marbre de la gloire. Je lis : *Alluvion*; puis, sur la suivante : *Biribi*. Un refrain de Bruant traverse ma mémoire que tout le bleu environnant anesthésie. Puis : *Indus* et, soudain, *Doubs* et *Lozère*. Qui dira la magnificence d'imagination, la grâce et la misère de ceux qui baptisent les chevaux de courses, les courtisanes et les péniches?

Sous le ciel de juin comme pailleté de violet, entre les cerisiers, les acacias et les tilleuls, les tuiles des villages prennent des tons chamois et beiges, que relève soudain quelque couverture nouvelle d'un *rouge tomate* de porcelaine chinoise. Mêmes clochers quadrangulaires et pointus. Églises de Vaux, de Triel, de Poissy, d'autres, qui paraissent comme leurs sœurs de l'Oise, de la Loire et presque partout en Europe, toujours plus vénérables, au bord des grands cours d'eau.

Les écluses se manœuvrent à peu près, sans doute, comme au temps de Charles X et même de Louis XIV, par des manivelles que deux hommes tournent à la main. Le bateau est maintenant prisonnier au fond de sa cellule de pierres verdâtres. Derrière nous, l'une des deux portes noires de l'écluse se referme lentement, à gauche, puis l'autre ensuite. Dans l'entrebâillement nous apercevrons encore, pendant quelques tours de manivelle, le clocher de Poissy, noyé dans un éther impressionniste.

Mais, dans le fond de notre silo, arrive l'eau, soudain. Elle bouillonne, chargé de chrome, l'écume comme ourlée de fiel, évoquant Paris qui s'y est délesté d'une part de son usure et de sa fièvre. Et puis, nous éprouvons la sensation de remonter le long de la paroi gluante, en haut de laquelle nous voyons se découper la silhouette, qu'on n'oserait prévoir tant elle est banale, d'un chemineau couleur de hanneton, le flanc alourdi par la besace lourde et tissée de sable.

Et, comme les dieux qui s'élevaient des dessous du théâtre dans les féeries, nous redécouvrons les berges de la Pentecôte, — la campagne rose et les jeunes filles vertes.

***

SUISSE

GENÈVE. — Au bord du lac, un jour radieux de juin. Genève, sans visite, cette fois, à l'immense bâtisse de la S. D. N., sans autre souci que l'eau, la saison, la végétation des rives prochaines, les marronniers encore chargés de leurs courtes hampes de fleurs roses et cette parure d'arbustes aux fleurs odorantes qui semblent jaillir ici plus tard encore qu'aux environs de Paris et de Londres.

Steamers reblanchis à l'approche des premiers voyageurs de plaisir, — démesurés lorsqu'on les voit évoluer à la pointe de l'île Jean-Jacques-Rousseau, triangle exigu chargé d'arbres. Le pont vient joindre l'îlot par-dessus les cygnes, le steamer à la vaste plate-forme évolue à proximité, trop important pour cette pointe rétrécie du Léman. Tableau riant, animé, falot, de plaisance et même de complaisance, qui par ce beau jour d'été semble être la capitale-Cook de l'Europe, avec ses hôtels, de ses marchands de montres et ses fourreurs qui marquent une si surprenante prédilection pour le léopard!

Aux tilleuls taillés en coupole succèdent bientôt ces platanes magnifiques dont les racines ont l'air d'étancher, pendant huit mois de l'année, leur inextinguible soif dans les eaux du lac. Ils bordent une promenade que l'on voudrait être d'humeur à recommencer vers la fin de chaque après-midi, jusqu'au square où le duc de Brunswick possède ce monument étrange — parmi tant de monuments dont les capitales sont parées comme d'orgueilleuses bourgeoises dont les rubis ne seraient que grenats et les diamants strass.

J'ai hélé le plus charmant des attelages. Le cocher haut en couleur ressemble à M. Pickwick. La victoria date, comme sa marraine, du temps de cet Allemand qui avait titre étrange : *Prince consort* — et qui entretint sourdement, pendant si longtemps, auprès de son épouse émerveillée, une sourde et constante animosité contre la France. Paix à

son âme! Lui aussi possède, à Londres, un monument regrettable, au milieu de la splendeur des arbres, plus regrettable encore que celui de ce fou de duc de Brunswick, à Genève.

La victoria dans laquelle je suis inconfortablement assis possède un cheval fatigué, dont les sabots frappent lourdement le sol. Mais voilà précisément ce que j'aime le plus dans ces véhicules qui ne seront plus remplacés : le battement du sol par les sabots du cheval, ce rythme engourdissant qui donne un cœur d'horloge à la promenade et en prolonge en nous la durée par un balancement massif et doux, qui pèse et devient pourtant léger. Je n'ai jamais compris les hurlements que poussent en cette saison ceux qui voient entrer dans leur chambre une guêpe. Ce n'est pas un cœur d'horloge qu'elle donne à la matinée, mais le chant de mille petites montres actives, dont le printemps a tourné tous les remontoirs à la fois et qui accélèrent, centuplent la minute et lui fournissent plus de vibrations que l'infini n'a de scintillements dans la nuit.

Les sabots de mon vieux cheval accompagnent jusqu'à la S. D. N. ma promenade d'avant-dîner, cette promenade qui m'a l'air, comme les rétrospectives, les films, les romans à la mode, d'une reconstitution apaisante. Il semble que l'on accomplisse un petit voyage d'une heure en compagnie de M. G. Lenôtre, par exemple, dans une de ces excursions comme j'eus le plaisir incomparable et trop rare d'en faire avec lui et au cours desquelles il restitue le passé avec toutes les clameurs d'un réquisitoire d'assises, toutes les grâces du plus charmant des conteurs, des détails de peintre (que les peintres ne notent plus guère). Son livre le plus récent, *les Tuileries*, est l'exemple le plus éclatant de ce que l'érudition, le goût, la psychologie, la mémoire peuvent faire renaître du passé.

La façade immense de la S. D. N. cernée d'arbres, devant le lac, avec son ton ocre, ses fenêtres innombrables, son air d'hôtel à voyageurs peu difficiles, déjà dans l'ombre, tandis que la rive opposée reçoit les rayons du couchant sur ses villas d'apparence paisible et ses parcs mollement abandonnés à tous les caprices du terrain, la S. D. N. est dressée comme une

école normale supérieure, à proximité d'une préfecture. C'est l'heure à laquelle sortent les travailleurs passagers de cette ruche, que l'on s'efforce de croire éternelle.

Stop! Mon vieux cocher s'est arrêté. Voici un ami anglais qui lève les bras.

— Ce que je fais en cet équipage? Je me promène, mon ami. Je me promène trente ans en arrière ou davantage. J'attends que passe l'impératrice Élisabeth d'Autriche, regagnant Montreux, où elle va tomber sous le poignard de Luccheni! J'attends... hélas! j'attends le passage de bien des gens, de bien des amis même, dont nous entendions dire qu'ils se rendaient à Prangins, à Coppet... J'attends d'apercevoir la haute silhouette de M. le comte d'Haussonville, à qui je présentai un jour Henry Bataille, qui arrivait avec Berthe Bady de Saint-Moritz, en si lamentable état, malade de toutes les maladies imaginaires et qui ne reprenait quelque énergie qu'aux lumières. Une dame accompagnée d'une petite fille l'avait trouvé si abattu au détour d'un sentier, dans la montagne, Bady si désespérée à ses pieds, qu'elle leur avait glissé une pièce d'argent dans la main... Pièce que Bady avait gardée, qu'elle serrait de toutes ses forces et dont elle ne s'était rendu compte que c'était une aumône qu'après que la sensible dame eut disparu. Histoire qui nous fit longtemps beaucoup rire, car Berthe Bady, qui avait reconnu la dame à l'hôtel, n'avait jamais osé aller lui rendre ses vingt francs!

Mon Anglais rit à son tour, appuyé au marchepied de mon véhicule antédiluvien. Il dit bonjour tout en continuant notre conversation, à un Japonais, puis à un Américain. Je sens qu'il désire monter aussi dans ma victoria. Je l'y invite. Nous continuons la promenade.

— C'est bien la première fois... — me dit mon ami.

— ... Que vous montez dans un de ces véhicules, à Genève!

— On voit les choses différemment, — reprend-il bientôt... Et il ajoute en anglais cette fois : — Je vais dire à M. Mac-Donald de faire mettre quelques victorias à notre disposition!

ALBERT FLAMENT

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

L'atmosphère de la Bourse de Paris s'est très notablement rassérénée durant la dernière quinzaine.

Par exemple, quand il y a quelques mois il était négocié au cours d'une séance deux ou trois centaines d'actions Canadian Pacific, *on considérait l'événement comme digne d'être noté. Or, à la veille des Fêtes de Pentecôte on a négocié, en un seul jour, tout près de* 40 000 *actions* Canadian. *Il est possible que cette relative effervescence, due à des causes particulières, soit un peu exceptionnelle. N'empêche que sur toutes les grandes valeurs du marché l'activité des transactions s'est singulièrement développée. Tous les intermédiaires du marché sont d'accord sur ce point : les affaires reprennent; des détenteurs de capitaux précédemment thésaurisés se préoccupent de les investir; par ailleurs, des demandes de plus en plus volumineuses proviennent chaque jour de l'étranger.*

Aucune des grandes questions internationales qui préoccupaient si grandement les capitaux, tout récemment encore, n'est pourtant résolue. Néanmoins, il est incontestable qu'une impression de plus grande confiance tend à s'imposer. Même en admettant que ce ne soit qu'une accalmie, elle sera la bienvenue.

Au reste, je l'ai déjà dit, les symptômes d'amélioration économique, bien qu'ils manquent encore de consistance, se multiplient. Ils ne peuvent manquer d'exercer une influence bienfaisante. D'après les statistiques publiées au Journal Officiel *le nombre des ouvriers travaillant par semaine* 48 *heures et plus qui n'était au* 1er *mai* 1932 *dans l'industrie métallurgique que de* 34 *p.* 100 *de l'effectif total est passé à* 53 *p.* 100 *au* 1er *mai* 1933. *D'autre part, dans cette même industrie, les prix, traduits en or, pratiqués vers le milieu de* 1932 *représentaient* 40 *p.* 100 *seulement des prix des années d'avant-guerre. Actuellement, la proportion est de* 55 *p.* 100. *Ainsi on voit que l'une de nos plus puissantes industries est en voie d'amélioration. Sans doute, dans de nombreux cas les prix de revient sont encore supérieurs aux condi-*

tions de vente, surtout sur le marché extérieur. N'empêche que l'on doit tenir compte dès maintenant du retour vers la prospérité et cela suffit à expliquer l'amélioration des cours des vedettes de notre grande industrie métallurgique, telles que : Creusot, Longwy, La Chiers, Denain, Anzin, etc. On pourrait faire des constatations semblables dans d'autres industries.

Ainsi la Bourse, suivant le terme consacré, a été meilleure ces temps derniers. Nos rentes, elles-mêmes, qui avaient été si fâcheusement déprimées par la prolongation de discussions démagogiques autour du Budget, se sont notablement relevées.

Seules, les Mines d'or, dont l'ascension avait été si remarquable depuis le début de l'année, ont eu à supporter une brusque avalanche de dégagements spéculatifs qui les a fait lourdement rétrograder. Ce changement d'orientation a été dû aux interprétations qui ont été données, sur des télégrammes confus ou incomplets, aux dispositions attribuées au gouvernement sud-africain relativement à la nouvelle législation fiscale des mines. Une mise au point est nécessaire. Ce ne sera, sans doute, qu'une question de quelques jours. Les autorités paraissant les mieux qualifiées estiment qu'une reprise du groupe minier est à envisager.

C'est, du reste, l'opinion qui domine à la Bourse de Londres. On y fait remarquer qu'il n'est nullement question de prélever, comme on l'avait dit tout d'abord, 80 *p.* 100 *des bénéfices supplémentaires des Mines et qu'en réalité l'accroissement des impôts sera bien moins considérable, n'allant pas au delà, même dans les cas les plus favorables, de* 40 *p.* 100 *des bénéfices additionnels. D'ailleurs, une reprise des cours s'est déjà manifestée durant les dernières séances. Dans le groupe des valeurs commerciales signalons que l'on annonce un dividende intérimaire de* 7 1/2 *p.* 100 *pour l'action « Symon's », ce qui fera un revenu total de* 15 p. 100 *pour l'exercice écoulé.*

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI 1933

		Pages.
PRINCE SIXTE DE BOURBON.	Le Comte de Chambord en Italie	5
COMTE DE CHAMBORD	Voyage à Rome en 1839	12
IRÈNE NEMIROWSKY	Un Déjeuner en Septembre	38
LUC DURTAIN	Croquis d'Argentine	56
ROBERT DE TRAZ	Daniel Halévy	76
GEORGES ROUX	Inquiétudes Yougo-Slaves	96
ANDRÉ LANGERON	A la recherche d'une Politique de l'Air (*fin*)	115
PIERRE DUPUY	La Vie intellectuelle au Canada français	129
MARC CHADOURNE	Absence. — IV	148
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	200
A. ALBERT-PETIT	L'Histoire	214
WLADIMIR D'ORMESSON	L'Antisémitisme en Allemagne	228

LIVRAISON DU 15 MAI 1933

PIERRE DE LA GORCE	Le Barreau sous le Second Empire	241
PH.-AUG. HENNEQUIN	Cagliostro à Rome	267
ALBERT SCHINZ	Documents sur Rousseau et Voltaire. — I	299
PIERRE LYAUTEY	L'Extrême-Orient et la S. D. N.	326
JOSEPH CONRAD	L'Officier noir	348
MARC CHADOURNE	Absence (*fin*)	380
ROLAND DE MOUSTIER	De Paris à Brazzaville	408
MAURICE LANOIRE	Biographies anglaises	434
HENRY BIDOU	La Comtesse de Noailles	452
ED. GISCARD D'ESTAING	La Bataille des Monnaies	462
JEAN POIRIER	Parmi les Livres	474

LIVRAISON DU 1er JUIN 1933

		Pages
PIERRE-ÉTIENNE FLANDIN	Inflation ou Déflation?	481
ROSAMOND LEHMANN	L'Invitation à la Valse. — I	496
ERNEST D'HAUTERIVE	Un Pèlerinage à Sainte-Hélène	520
PIERRE MILLE	L'homme qui ne savait pas dire non	541
L.-H. GRONDIJS	En Mandchourie	571
MAURICE MURET	Gerhart Hauptmann	597
ALBERT SCHINZ	Documents sur Rousseau et Voltaire (*fin*)	630
BERNARD FAÏ	La Dictature Roosevelt	668
C. BOUGLÉ	Une Philosophie de l'Assimilation	683
FRANÇOIS PORCHÉ	Le Théâtre	696
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Partout	707

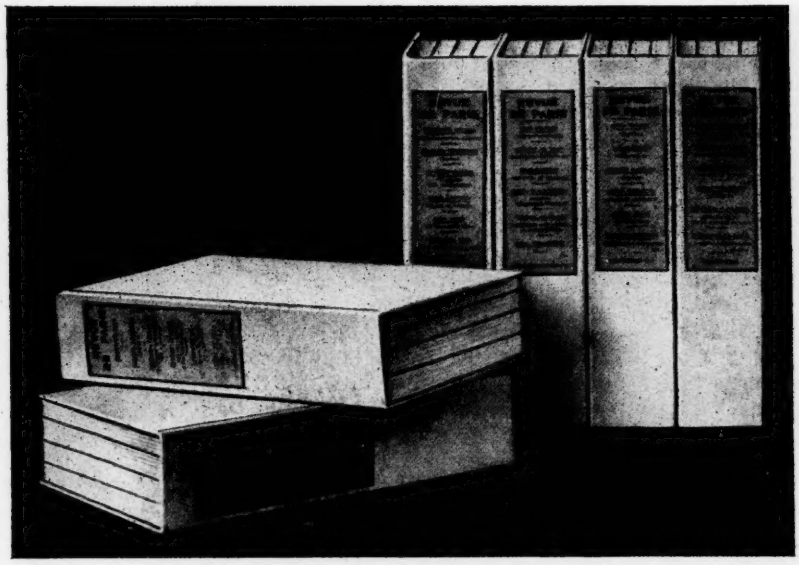
LIVRAISON DU 15 JUIN 1933

COMTE DE FELS	On nous demande une Solution	721
ROSAMOND LEHMANN	L'Invitation à la Valse. — II	748
JEAN MISTLER	Sur les Chemins de l'Europe	776
MABEL DODGE	D. H. Lawrence à Taos	795
ALBERT THIBAUDET	Romantiques et Parnassiens. — I	830
PIERRE CHAMPION	Juifs et Lombards à Paris au Moyen âge	846
ED. GISCARD D'ESTAING	Les Problèmes du Rail	862
MARCEL THIÉBAUT	Un pétale de Géranium	879
PAUL ALFASSA	Quelques Expositions d'Art ancien	910
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	926
PHILIPPE SOUPAULT	Le Théâtre aux États-Unis	935
ALBERT FLAMENT	Tableaux du vert Printemps	945

REVUE DE PARIS, 3, Rue Auber, PARIS-IXe

Pour classer vos livraisons de la Revue de Paris

Achetez nos cartonnages spéciaux



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons rognées.

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros.

Grâce à ces classeurs vous pourrez facilement retrouver dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris* et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs.**

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	106 »	54 »	28 »
ÉTRANGER — Demi-tarif postal	130 »	66 »	34 »
ÉTRANGER — Plein tarif	160 »	81 »	41.50

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Paris.*

Correspondants à l'étranger :

Alep: Djanji, 24, Bd de France; *Alexandrie* : Librairie Hachette, S. A. 16, Bd de Ramleh; *Amsterdam* : Meulenhoff et C°; Feikema, Caarelsen et Cie; *Anvers* : La Grande Librairie; *Athènes* : Elefthéroudakis; *Barcelone* : Librairie Française, 8, Rambla del Centro; *Belgrade* : Henri Soubre; *Berlin* : Asher et C°, Behrenstrasse 17; *Beyrouth* : Bugnard, 5, Av. des Français; *Bruxelles* : Agence Dechenne; Office de Publicité; Lebègue; *Bucarest* : Cartea Romaneasca S. A.; *Budapest* : Cserepfalvi, Vaci-Utca, 10; *Buenos-Ayres* : Libreria Hachette S. A., 49, Maipù; *Cologne* : Ausland Zeitungshandel, Disch Haus; *Copenhague* : Vilhelm Tryde; *Damas* : Makki, rue Salhie; *Elisabethville* : Desclée, Av. Royale; *Florence* : B. Seeber; *Genève* : Naville et C°, Agence des Journaux; Charles Dürr; *Irun* : Sociedad Gal Española de Libreria, 20, Calle de Los Martires de Jaca; *La Havane* : La Casa Belga, René de Smedt, O'Reilly; *Lausanne* : Payot et Cie; *Le Caire* : Librairie Hachette S. A., rue du Télégraphe; *Liége* : V. Bourguignon; *Lisbonne* : Torrès et Cta; *Londres* : Librairie Hachette, 34, Maiden Lane Bedford Street, W. C. 2; *Madrid* : Libreria internacional de Romo, Alcala 5; *Milan* : Bocca; *Montevideo* : Libreria « El Correo », Maximino Garcia; *Montréal* : Déom Frères; *Neuchâtel* : Delachaux et Niestlé S. A.; *New-York* : G. E. Stechert et C°, 31 East 10 th. Street; *Port-Saïd* : Librairie Hachette; *Rio de Janeiro* : Soria et Bolfoni, 157 Avenida Rio Branco; *Rome* : Modernissima; *Salonique* : Molho, 19, rue Tsimiski; *Shang Haï* : Librairie Extrême-Orient, 2, route de Vallon; *Sofia* : J. Carasso et C°; *Stamboul* : Librairie Hachette, succursale de Turquie; B. P. 2219; *Tirana* : Guga et C°; *Turin* : Fratelli Bocca; S. Lattès et C°; *Varsovie* : Jean Nowicki, 17, Krakowskie-Przedmiescie; *Zagreb* : Soubre, Juriciseva ulica 6; *Zurich* : Paul Morisse.

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903); (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . 6 fr.

BRODARD et TAUPIN, Coulommiers-Paris.